This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

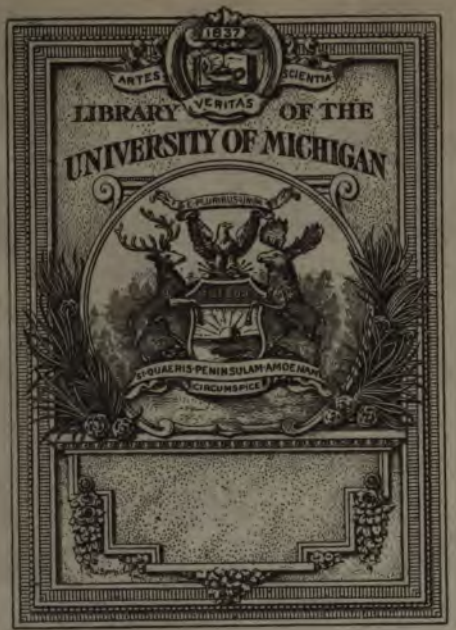
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 939,581


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

POÉSIES COMPLÈTES

I

PAGES INTIMES — EN VOYAGE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

PAGES INTIMES, poésies, ouvrage couronné par l'Académie française, 11e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 50

POÈMES POPULAIRES, ouvrage couronné par l'Académie française, 17e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 50

EN VOYAGE, poésies, 4e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 50

PENDANT LA GUERRE, poésies, 12e édition. 1 vol. grand in-18..... 3 50

POÉSIES DU FOYER ET DE L'ÉCOLE :

Édition in-12. 19e édit. Prix : broché, 2 fr.; cartonné.... 2 »

Édition in-8, avec un portrait de l'auteur par FLAMENG. Prix : broché, 6 fr.; reliure spéciale..... 8 »

Édition de luxe, grand in-8, avec un portrait de l'auteur par FLAMENG et des illustrations par MUCHA. (Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts et chez Calmann Lévy.) Prix : broché, 8 fr.; relié..... 11 »

THÉATRE

LES OUVRIERS, drame en un acte, en vers, représenté sur le Théâtre-Français, ouvrage couronné par l'Académie française, 14e édition, grand in-18..... 1 50

L'ABSENT, drame en un acte, en vers, représenté sur le Théâtre-Français, 8e édition, grand in-18..... 1 50

POUR LES BLESSÉS, scène dramatique, en vers, représentée sur le Théâtre-Français, 3e édition, in-8..... » 50

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 242-97.

EUGÈNE MANUEL

POÉSIES COMPLÈTES

AUGMENTÉES DE PIÈCES INÉDITES

ET D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR LEON GOLD FLAMENG

I

PAGES INTIMES — UN VOYAGE

PARIS

AUBER, 3

1899

EUGÈNE MANUEL

POÉSIES COMPLÈTES

AUGMENTÉES DE PIÈCES INÉDITES

ET ORNÉES D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR LÉOPOLD FLAMENG

I

PAGES INTIMES — EN VOYAGE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3
1899

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

PRÉFACE

POUR CETTE NOUVELLE ÉDITION[1]

Cette première édition de mes *Poésies complètes* présente avec celles qui ont précédé quelques différences.

Des volumes publiés jusqu'ici séparément — *Pages intimes*, *Poèmes populaires*, *Pendant la guerre*, *En voyage*, — j'ai conservé les titres, mais non pas l'ordre. Les vers de voyage ont été rapprochés des *Pages intimes*, et les poésies de la guerre des *Poèmes popu-*

1. Les deux pièces de théâtre, *les Ouvriers* et *l'Absent*, continuent de former des brochures à part.

296076

laires, de façon à donner à chacun des deux volumes de cette nouvelle édition une physionomie distincte : ici les sentiments personnels du poète, ses confidences familières; là, les récits et les tableaux empruntés au monde extérieur et à la vie générale. Ce groupement m'a semblé mieux répondre au genre d'unité que comportent des poésies détachées, parues à des dates si différentes. Par ce motif aussi, quelques pièces ont été transférées d'un volume à l'autre, pour prendre place dans leur cadre naturel. De plus, l'ordre des pièces, dans un même volume, a été parfois modifié. La table des matières permettra de les retrouver sans peine. Enfin ces deux volumes, qu'il eût été si sage peut être d'alléger, comprennent, au contraire, des morceaux inédits, ou qui avaient été publiés les uns dans les Revues, les autres dans le recueil plus récent, *Poésies du foyer et de l'école*, dont le titre explique assez l'objet spécial et le choix restreint.

Ces vers ont été faits au jour le jour, sans recherche ni souci de la publicité, selon le

train des choses — joies, tristesses, deuils, vivaces souvenirs, — ou bien au hasard des impressions buissonnières, presque tous pendant les longues et calmes années d'une vie occupée ailleurs : pourtant il y a entre eux comme un enchaînement caché, comme une mystérieuse chronologie, qui fait, de tant de poésies éparses et distribuées d'abord sans dessein, une sorte de poème continu en ses détours, et dont on peut saisir en partie le fil conducteur.

Je m'excuse de tant insister sur de si menus détails, destinés plutôt à rassurer la conscience de l'écrivain qu'à mériter l'attention du public.

Ce qui suit intéressera peut-être davantage.

En 1862, — j'étais alors professeur dans un lycée de Paris, et n'avais écrit que des ouvrages ou des articles d'enseignement, — la *Revue des Deux Mondes* publia, sous le titre de *Pages intimes*, en un groupe assez considérable, mes premiers vers imprimés. Quelques-uns de ces vers étaient anciens et

remontaient presque à ma jeunesse. Un ami, depuis longtemps disparu, à qui je les avais lus et confiés dans une heure d'imprudence, les avait portés, sans me prévenir, à la *Revue*. L'envoi inattendu des épreuves me causa la plus agréable des surprises, non sans mélange d'inquiétude. Je délibérai sérieusement si je pouvais les signer; surtout je voulais supprimer certaines pièces à mes yeux trop personnelles. On triompha de ce scrupule, et je connus ce premier sourire du succès, que rien n'égale en douceur.

Trois ans après, d'amicales instances, secondées par quelques circonstances favorables qui pouvaient mettre plus à l'aise la liberté du professeur [1] (se douterait-on aujourd'hui qu'elle dût être gênée alors!) me décidèrent à publier tout un volume, composé, outre les vers de la *Revue*, de pièces de dates très diverses, qui n'étaient guère destinées non plus à sortir de l'intimité du foyer. L'ouvrage, accueilli

1. Le ministère de M. Duruy, qui avait été mon collègue, et qui était resté mon ami.

avec sympathie, fut couronné par l'Académie française, comme plus tard deux autres volumes.

La timidité n'était plus de mise, et les événements ne tardèrent pas à me conduire plus loin que je n'aurais jamais pu le prévoir. Déjà, grâce à l'interprétation hors ligne d'un excellent comédien [1] qui, d'ailleurs, ne fut pas le seul à me prêter l'appui de son talent, la récitation publique, dont la mode commençait à s'étendre, faisait connaître, avec les *Pages intimes*, quelques-uns des *Poèmes populaires*, essais anciens ou récents (plusieurs datent de 1848), bien différents de ce qu'on aurait attendu de mes vers déjà publiés, ou des fonctions universitaires que je remplissais. On eût été moins surpris, si l'on avait su alors quelles impressions profondes avaient laissées chez l'auteur, Parisien de naissance et de séjour, fils d'un médecin des pauvres, quelques-uns des aspects douloureux de la vie

1. M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française.

populaire, dans les vieilles rues et les maisons sordides du quartier Saint-Antoine, les récits recueillis, les émotions partagées, le spectacle des vices nés de l'ignorance et de l'abandon, les résignations ou les révoltes de la misère vue de près, les lentes révélations du mal social. Après avoir fait entendre de pareilles poésies, assez nouvelles en ce temps-là, comment ai-je pu me risquer plus loin encore, et aborder le Théâtre-Français? Il faut le demander aux relations imprévues, aux rencontres heureuses, aux encouragements de quelques amis, enfin à de premiers succès poétiques, alors sans mécomptes. L'avènement d'un régime plus libéral rendait d'ailleurs plus facile la représentation, sur une pareille scène, d'un drame tel que *les Ouvriers*. Elle eut lieu le 17 janvier 1870, en pleine agitation politique. L'accueil que l'on fit à cet ouvrage appelait l'impression des *Poèmes populaires*, qui circulaient manuscrits depuis plusieurs années. Ils étaient sur le point de paraître, quand la guerre éclata. Puis,

vinrent la chute de l'Empire, le siège de Paris et la Commune. La publication du volume, dont les feuilles dormaient chez l'imprimeur, se trouva reculée de deux ans. Dans l'intervalle, et pendant le siège, j'écrivis pour le Théâtre-Français, avec la scène *Pour les Blessés*, des poésies de circonstance, récitées dans ces étranges et tragiques représentations de jour, dont l'histoire a été racontée, et qui traduisaient nos espérances ou pansaient nos tristesses. Ces poésies, publiées d'abord à part au profit d'œuvres patriotiques, formèrent le volume *Pendant la Guerre*, celui-là même qui, avec les *Poésies du foyer et de l'école*, a été interdit, par arrêté du gouvernement prussien, dans les provinces annexées d'Alsace-Lorraine.

La publication tardive des *Poèmes populaires*, suivie de près du volume *Pendant la Guerre*, précéda de peu la représentation, à la Comédie-Française, d'un nouveau drame, *l'Absent*, qui servit de début, à ce théâtre, à Madame Sarah Bernhardt. Le volume *En voyage*

est venu beaucoup plus tard, en 1882; il renfermait pourtant encore quelques morceaux anciens, au milieu de notes et de crayons, de composition plus récente. L'auteur, avec les années, reprenait goût aux souvenirs d'autrefois et aux confidences intimes, qui lui avaient valu ses premiers lecteurs.

Ainsi, le foyer domestique avec ses devoirs, ses bonheurs, ses deuils; la vie des humbles et des déshérités avec ses réalités cruelles et ses navrants secrets; la guerre, frappant ses grands coups et nous faisant ses incurables blessures; les tableaux de la nature le long des grands chemins, avec les rimes de voyage, distraction légère des longs trajets; et toujours, aux heures de la tristesse et du doute, le réveil des plus profonds instincts de l'âme et des plus réconfortantes espérances : c'était là ce qui avait sollicité, tour à tour, mon vers discret et familier, sans autre pensée, le plus souvent, que de me complaire à moi-même, ou d'intéresser un instant, à huis clos, le cercle souriant des parents et des amis.

C'est donc tout un demi-siècle de poésie, que je replace, à la fois, sous les yeux de ceux que je n'ose plus appeler mes contemporains. J'ai vu d'autres spectacles, assisté à d'autres luttes, connu et aimé d'autres hommes : aussi combien, au bas de mes vers, de dates invraisemblables pour moi-même! Combien de chères dédicaces, assombrissant ces deux volumes de leur hommage funéraire! Mais si je suis d'un autre temps par la naissance, on voudra bien reconnaître que mes idées, mes sentiments, mes passions, mes espérances sont bien de l'heure présente; que mes regards se portent en avant, dans une attente émue, parfois inquiète, du côté de l'aube lumineuse et voilée dont je ne verrai pas le soleil.

On s'expliquera mieux maintenant — mais à quoi bon le dire? — par la manière dont presque toutes ces poésies ont été, dès longtemps, conçues, écrites et publiées, qu'elles aient pu l'être en dehors de toute préoccupation littéraire autre que le souci de la langue poétique la plus simple, en dehors de tout parti

pris d'école; et que les défauts mêmes qu'on pourrait reprocher à mes vers soient souvent leur seule raison d'être. Ni le vieux fonds d'éducation classique et universitaire, avec les impérissables modèles que j'ai si longtemps commentés; ni les théories du romantisme triomphant, dont mes vingt ans saluaient la victoire; ni les utiles retours de l'école du bon sens; ni les fières et rigides beautés du Parnasse, d'un éclat si décoratif; ni les nouvelles et dernières tentatives de réforme, bien propres à déconcerter l'oreille, et même un peu la raison : rien n'a compté pour moi, rien n'a pesé sur moi, au prix de la sincérité du sentiment, qui me dicta mes premiers vers et m'inspira tous les autres. Cette sincérité, de quelque façon qu'on la juge, j'en ai retrouvé, j'en ai ressenti l'impression presque neuve en relisant moi-même ces poésies. Loin de chercher des comparaisons dont j'aurais eu parfois à souffrir, j'ai reconnu qu'en tout j'étais resté fidèle aux goûts, aux préférences, aux habitudes d'esprit, aux convictions de ma jeunesse.

Même au déclin de l'âge, en me regardant, après tant d'années, dans cet étroit miroir, il m'a semblé — est-ce une illusion? — que je n'avais pas trop vieilli à mes yeux. Quelle chance et quel espoir de durée, si je n'avais pas trop vieilli non plus pour ceux qui me liront aujourd'hui — et peut-être demain!

Juillet 1898.

I

Pages intimes

LA SOURCE

AU LECTEUR

Sous la mousse et sous les roseaux
L'avez-vous parfois rencontrée
La petite source ignorée,
Connue à peine des oiseaux?

De ses invisibles réseaux
Nul ne suit la trame azurée;
Nul ne s'informe où vont ses eaux
Dans la forêt désaltérée.

Longtemps elle court sans dessein;
Un jour, on lui creuse un bassin :
Lecteur, vous achevez l'histoire!

A travers bois ma source fuit;
Elle est humble et fait peu de bruit;
Mais elle est pure : on y peut boire.

1865.

II

AU SOUVENIR

DE JULES LOVY, JOURNALISTE

J'avais douze ans : c'est toi qui, le premier, m'appris
L'art de faire des vers et d'en goûter le prix;
Toi qui me fis aimer cette sainte chimère,
Maître de mon enfance, ô frère de ma mère!
Et qui, tirant dès lors un présage imprudent
Des sons mal assurés que j'allais accordant,
Secondas un penchant que la raison réprime.
Heureux, tu m'enseignais à marier la rime,
A compter sur mes doigts l'honnête alexandrin,
A disposer déjà la strophe ou le quatrain,
A trouver, comme toi, que le vers, pour qui l'ose,
Dit mieux les mouvements de l'âme que la prose,

Et, d'un trait plus aigu pénétrant dans le cœur,
Y laisse un souvenir marqué de sa vigueur.
Peut-être que sans toi, rude et mal exercée,
Mon oreille de sons n'eût pas été bercée;
Peut-être que sans toi je n'aurais jamais su
D'un vers industrieux tramer l'humble tissu.
Et j'assemblais des mots, et, trop docile élève,
Ma pensée, à ces jeux, s'habituait au rêve,
Et j'aimais le silence, et fuyais tous les bruits.
Comme une jeune greffe a quelques maigres fruits,
Je produisais, enfant terrible de la Muse,
De ces vers maladroits dont un père s'amuse,
Qu'à peine en rougissant on relit d'un coup d'œil,
Et qu'à la flamme, un jour, condamne notre orgueil!

Tu soutenais l'effort de ma voix incertaine,
En m'expliquant tes dieux, Horace et La Fontaine;
Et quinze ans, pour nous seuls, poètes fraternels,
Nous chantâmes ensemble aux banquets paternels.
O naïves chansons, mortes sitôt que nées!

Tu n'es plus, vieil ami de mes jeunes années,
Mais, plus jeune que moi, plus gai, plus confiant,
Obscur et satisfait, et jamais n'enviant
Ceux qu'un destin meilleur caressait sur ta route!
Ta lèvre n'a connu les regrets ni le doute;

Et tu n'auras pas vu ton morose écolier,
De la mélancolie hôte trop familier,
D'une ligne de deuil encadrer ses tablettes!

Je voudrais parfumer de quelques violettes
Ton image si chère et tout ton souvenir;
Retarder sur ton nom l'oubli près de venir,
Et t'offrant, mais trop tard, ô mon aimable maître,
Les moins amers des fruits qui sans toi n'ont pu naître,
Consacrer à ton ombre, autant que je le puis,
Et le peu que je laisse, et le peu que je suis!

1865.

III

MÉDAILLONS

Je confie à ces vers une part de moi-même,
Afin de la laisser, quelque jour, à qui m'aime.
O lecteur curieux des longs enchantements,
Qui veux des passions, des cris et des tourments,
D'un poème nouveau la savante imposture,
Ou le concert des voix de toute la nature :
Referme ce volume, où la joie et les pleurs
Prennent, pour se montrer, de discrètes couleurs.
La Muse du foyer, que je garde sans tache,
Y lève à peine un coin du voile qui la cache.
Jouet capricieux d'un démon familier,
Je suis peintre à mon heure, et n'ai point d'atelier.
Ne me demande pas de ces toiles vantées,
Aux combats de l'enchère à prix d'or disputées!

Il est des médaillons, il est d'humbles portraits
Qui disent nos bonheurs, nos deuils et nos regrets :
Aux êtres qu'on aimait consacrant cet hommage,
Un pinceau délicat y fixa leur image,
Douce et vague peinture, aux teintes sans vigueur,
Qu'un mince ruban noir retient tout près du cœur,
Pour l'œil indifférent pâle ébauche sans charmes,
Mais qu'on regarde seul, et qui tire des larmes!

1865.

V

LA CHOSE AILÉE

A MON AMI G. VAPEREAU.

Le poète est comme un enfant :
Il aime ce qu'on lui défend,
    Ce qui l'amuse ;
Il dit au réel : « A demain ! »
Et vous prend le plus long chemin
    Avec la Muse.

Entre son rêve et son devoir
Son âme faible et sans pouvoir
    Penche inégale.
S'il a ses loisirs préférés,
Moins paresseuse dans les prés
    Est la cigale.

Il veut des sons et des couleurs;
Il a des cris, il a des pleurs
Et des colères ;
Mais ses fureurs d'enfant gâté,
Comme les orages d'été,
Sont passagères.

Qui sait, quand il rêve sans bruit,
Ce qu'il change, ce qu'il détruit
Et ce qu'il fonde ?
Il fait au bon Dieu la leçon,
Et vous arrange, à sa façon,
Un autre monde.

Il s'éprend comme un jouvenceau :
Un doux profil sous un berceau,
Un bras qu'on donne,
Deux petits pieds sur le gazon,
Lui feront perdre la raison
Toute une automne.

La richesse a pu le tenter;
Mais il faut, pour le contenter,
Si peu de chose!

Son pauvre esprit aventureux
A beau gémir : il est heureux
Pour une rose.

Il chante, et le monde est son bien;
Mais, pour chanter, une ombre, un rien
Va lui suffire.
Il aime, et ce cœur affamé
Ne demande au visage aimé
Que son sourire.

Et s'il voit pleurer un passant,
Femme, vieillard, adolescent,
— Faiblesse ou charme, —
Oubliant la gloire et l'amour,
Il sera triste tout un jour
Pour cette larme!

Sa gaîté n'est qu'un vague éclair,
Et, comme la fusée en l'air,
Elle retombe.
Fidèle au deuil de tous les siens,
Il a de sombres entretiens
Avec la tombe.

Un mal sans nom trouble son cœur;
Même il donne au bon sens moqueur
La comédie.
Il faut le plaindre, il faut souffrir,
Sans espérer de la guérir,
Sa maladie.

Est-ce un remords qui le poursuit?
A-t-il, dans l'ombre de la nuit,
Commis un crime?
Non : mais son cerveau tourmenté,
Pour la tristesse ou la gaîté,
Cherche une rime!

Le livre qu'il voudrait finir,
Il le consacre au souvenir
De chaque année;
Les yeux mouillés, les doigts tremblants,
Il pose entre les feuillets blancs
La fleur fanée.

Il veut laisser à ses amis
Tous les secrets qu'il aura mis
De page en page;

Il prend la plume, il est tout feu;
Plus de paresse! Il a fait vœu
D'être enfin sage;

Il fera vivre dans ses vers
Ce petit coin de l'univers
Qu'il leur dévoile;
Au travail il a consenti :
Vous le croyez?.... — Il est parti
Pour une étoile!

1855.

V

DISCRÉTION

Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée :
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite :
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas, au soleil,
Sur le sable, le long des grèves ;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves.

Ne le dis pas à cette fleur
Qui de ses cheveux glisse et tombe;
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr
Pour ne pas trahir le poète;

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée!

1857.

VI

LA LETTRE

La lettre qui m'arrive est de noir entourée :
Elle annonce la mort, et j'hésite à l'ouvrir.
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit : « Quelqu'un vient de mourir ! »

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée,
Quel est le corps glacé qu'un marbre va couvrir ?
Sous quel toit la douleur est-elle encore entrée ?
Qui va porter le deuil, et quels cœurs vont souffrir ?

Je devrais le savoir! Mais l'heure est trop remplie.
De délais en délais, l'âme en soi se replie;
On remettait hier, on oublie aujourd'hui.

A l'ami de vingt ans on ajourne un sourire;
Et la lettre de mort, un matin, vient vous dire :
« Vous ne le verrez plus jamais!... Priez pour lui! »

1855.

VII

HISTOIRE D'UNE AME

A MON AMI E. CARO.

Dans la foule, secrètement,
Dieu parfois prend une âme neuve,
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté,
Et lui donne encore en partage
La tendresse avec la fierté,
Pour qu'elle saigne davantage.

Il la fait pauvre, sans soutien,
Dans les rangs obscurs retenue,
Cherchant le vrai, voulant le bien,
Pure toujours, — et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
Le faible corps qui l'emprisonne;
Il la nourrit avec des pleurs
Que nulle autre âme ne soupçonne;

Il lui suscite chaque jour,
Pour l'éprouver, une autre peine :
Il la fait souffrir par l'amour,
Par l'injustice et par la haine;

Jamais sa rigueur ne s'endort :
L'âme attend la paix? il la trouble;
Elle lutte? il frappe plus fort;
Elle se résigne? il redouble.

Il la blesse d'un coup certain
Dans chacun des êtres qu'elle aime,
Et fait de son cruel destin
Un mélancolique problème!

A la rude loi du travail
Il la condamne, ainsi frappée;
Il la durcit comme un émail,
Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir,
Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit, au dernier jour,
Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour :
C'est ainsi que Dieu forge une âme!

1855.

VIII

LE ROSIER

Il a vécu sur un tombeau,
Le rosier fleuri que j'arrose :
Le mystère du froid caveau
S'épanouit dans chaque rose!

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère.
Il avait ses fleurs à tout vent,
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert;
Le buis n'y vient plus en bordure;
Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture;

Le deuil a parfois son dédain :
On a proscrit tout ce qui tombe,
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe!

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître;
Dans la corbeille il est perdu :
Seul, je le vois de ma fenêtre;

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige;

Son feuillage est aussi léger,
Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie;
Rien ne trahit, pour l'étranger,
La première et sombre patrie!

Mais souvent, au déclin du jour,
Quand la foi rêve, ou bien le doute,
Seul, je m'approche avec amour,
Je l'interroge et je l'écoute;

Alors, je le vois frissonner
Au souvenir que je réveille;
Chaque rameau semble incliner
Vers ma lèvre sa fleur vermeille;

Il me parle du cher blondin,
Endormi dans la paix profonde,
Et fait passer dans mon jardin
Comme un souffle de l'autre monde!

1861.

IX

LE COUPÉ

CROQUIS PARISIEN.

Un blanc profil de femme, au fond d'un coupé noir,
Malgré moi, sur ma route, a troublé ma pensée.
Pourtant mes yeux n'ont eu qu'un éclair pour la voir,
Mais la voir pâle et belle, et dans l'ombre affaissée.

Le dédain, plus navrant que n'est le désespoir,
Se trahissait aux coins de sa lèvre plissée;
Elle se dérobait comme une âme blessée,
Qui cherche le désert, le silence et le soir.

Elle avait disparu : mon rêve l'a suivie.
Un instant, cette vie a compté dans ma vie;
Et je te plains, ô froid raisonneur, qui souris

Qu'on puisse ainsi garder une flèche dans l'âme,
Pour avoir entrevu, dans un coin de Paris,
Au fond d'un coupé noir, un blanc profil de femme!

1854.

X

LE LIERRE

A MON AMI JULES BRETON.

Donnez la même tombe aux deux êtres aimés :
Qu'ils soient dans l'inconnu côte à côte enfermés !
Ramenez, s'il est loin, celui que l'autre pleure :
Un seul amour demande une seule demeure ;
Et c'est une souffrance à torturer un mort,
De ne point reposer au lit où l'autre dort.
La matière en révolte elle-même réclame ;
Le corps aspire au corps ainsi que l'âme à l'âme ;
La nature est complice, et son tressaillement
Trahit l'obscur effort d'un double embrassement.

Était-ce un page ? Était-ce un chevalier ? Qu'importe !
Il était mort bien loin de sa maîtresse morte ;
Et chacun, sous la tombe étendu, jeune et beau,
Connut la solitude horrible du tombeau.

Or, dans le sol, pareille à quelque étrange lierre,
Une plante, au printemps, poussa contre la pierre
Sous laquelle dormait, seul et triste, l'amant;
Et, tandis qu'un rameau l'entourait tendrement,
Un autre, s'écartant de la même racine,
Mystérieusement dans la mousse voisine
Se glissait, rejeton furtif, comme attiré
Par quelque aimant puissant, hors de l'enclos sacré.

On vit alors — touchant et gracieux prodige! —
D'un essor obstiné s'allonger cette tige
Qui tentait les hasards d'un voyage lointain.
Qu'il fît soleil ou vent, qu'il fût soir ou matin,
Elle allait devant elle à travers bois et plaines,
S'enroulait aux buissons, s'abritait sous les chênes,
Contournait les cités, les bourgs et les hameaux,
Aux arches des vieux ponts suspendait ses rameaux,
Ou dans le fleuve, ainsi qu'une couleuvre vive,
Plongeait, mais pour surgir bientôt à l'autre rive.
De pays en pays, du levant au couchant,
Jour par jour, mois par mois, du but se rapprochant,
Et toujours en péril, et toujours épargnée,
Elle rampait, fuyant le soc et la cognée;
Elle franchissait parcs, monastères, châteaux;
S'enfonçait aux ravins, gravissait les coteaux,
Nouait, d'un lent travail, jusqu'aux plus âpres cimes,
Sa liane flexible au penchant des abîmes,

Tenace, quand l'obstacle imprévu se dressait;
Et, toujours reprenant sa course, elle avançait,
Robuste sur le roc, vivace dans le sable :
Le mort lui fournissait la sève intarissable!
Mais la feuille gardait ses plus ternes couleurs,
Et jamais nul rameau n'avait poussé de fleurs :
Jusqu'au jour où, touchant à la tombe jumelle,
Elle en saisit le marbre, impatient comme elle;
Elle le prit, ainsi qu'une mère un enfant;
Elle l'enveloppa de baisers, l'étouffant
Des doux enlacements de sa jeune verdure;
De sa tige vingt fois lui fit une ceinture;
Elle étreignit ses bords, s'incrusta dans ses flancs,
Embrassa tour à tour chacun des piliers blancs;
Recouvrant l'enclos nu de ses rameaux sans nombre,
Elle en fit un berceau plein de mystère et d'ombre;
Et, jusque-là stérile, ainsi qu'aux pays froids,
S'épanouit en fleurs pour la première fois :
Avec la sève, avec le feuillage fidèle,
— O d'un mortel amour espérance immortelle! —
On eût dit que le cœur au cœur s'était rejoint.

Si vous ne croyez pas cela, vous n'aimez point!

1867.

XI

LA MORTE VIVANTE

A MON AMI D. L. GILBERT.

Lentement elle est morte, et nous l'avons tous vue,
La belle et sainte femme au sourire glacé,
Errer dans ses salons ainsi qu'une statue,
Forme déjà pareille aux ombres du passé !

Que ses traits étaient purs ! Sa chevelure noire
En deux bandeaux épais pressait son front charmant :
Moins pâle était la cire, et moins ferme l'ivoire ;
Nul pli n'y trahissait son intime tourment.

Elle avait à la mort fait le grand sacrifice,
La priant seulement de venir pas à pas.
Tous les jours, goutte à goutte, épuisant le calice,
Elle avait sa visite, et lui parlait tout bas.

On voyait remuer sa lèvre violette,
Qui murmurait alors des mots mystérieux.
Son regard commentait la parole incomplète :
Le secret de la mort éclatait dans ses yeux.

Elle vivait d'adieux depuis bien des années,
Attendant le signal, un pied dans le cercueil;
Elle ne comptait plus le temps que par journées,
Toujours en noir, portant déjà son propre deuil!

Seuls, ses fils retenaient ici cette ombre vaine,
Jusqu'au jour où, voyant l'avenir affermi,
Elle ôta de son front la dernière verveine,
Et laissa retomber son visage endormi.

Hier, avec respect nous l'écoutions encore ;
Ce matin, la poussière a cessé de souffrir.
Et, comme un dernier grain d'encens qui s'évapore,
La noble créature a fini de mourir.

Et dans le même instant l'âme a fini de naître,
Dans le dernier sourire elle a dit : « Sans adieu! »
Dans la dernière extase elle s'est fait connaître,
Et dans le dernier souffle elle est montée à Dieu!

1861.

XII

SOMMEIL A DEUX

A MON FRÈRE.

Dans un grand fauteuil l'aïeule est assise,
Et l'humble foyer flambe en pétillant;
Près d'elle accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset biblique :
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.
La chatte, plissant sa paupière oblique,
Près de s'endormir, cligne son œil vert.

Et l'aïeule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède, et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne;
Chacune a son rêve et remue un peu :
La chatte au grenier guerroie et moissonne;
La dame est au ciel, et cause avec Dieu!

Et la vieille horloge au mur se balance,
Mesurant chaque heure au sommeil humain;
Et seule, au milieu du profond silence,
Avec un bruit sec, poursuit son chemin.

1854.

XIII

LE DÉPART

Les mourants font toujours des projets de voyage :
Ils disposent du temps qui ne reviendra pas ;
Et, faibles, chancelants, trahis à chaque pas,
Ils parlent de soleil et de lointaine plage !

« O campagne de Nice, éclatant paysage !
Nous partirons demain : le salut est là-bas ! »
Et, quand déjà la mort les presse entre ses bras,
On tâche de sourire à leur pâle visage.

Ils ne partiront point. Mais, ô Dieu de bonté,
Cache-leur jusqu'au bout que le temps est compté!
Accorde-leur de croire et d'espérer encore!

Dérobe à leurs regards le funèbre chemin!
Puissent-ils s'endormir pour l'éternelle aurore
Et murmurer tout bas : « Nous partirons demain! »

1863.

XIV

IMMACULÉE

Le croyez-vous, que l'on puisse être
Épouse et mère, — et conserver,
Près de l'enfant qui vient de naître,
Un front candide à tout braver ?

Le croyez-vous, qu'on puisse encore
Rester la vierge, être le lis,
Et, sans qu'un souffle vous déflore,
Dire à chacun : « Voilà mon fils ! »

Qu'on puisse être à ce point pudique,
Puiser cette grâce à l'autel,
Que pas un signe enfin n'indique
Qu'Ève a goûté le fruit mortel?

Je le crois : j'ai trouvé moi-même,
Au front de l'infidélité,
Cette sérénité suprême,
Cette impassible pureté!

Je l'aimais, et notre jeunesse
S'attristait d'un rêve interdit;
Ses yeux semblaient une promesse:
Mais ses yeux seuls me l'avaient dit.

Pourtant j'avais surpris en elle
Plus d'un regret mal comprimé;
Et je la rêvais éternelle,
L'heure où tous deux avions aimé!

Après un an, je l'ai revue.
Rien n'a changé : comme autrefois,
Elle a salué ma venue
Du plus clair accent de sa voix!

Pas une ombre, pas un nuage
N'a terni l'éclat du matin!
C'est toujours son riant visage
Et son même geste enfantin;

C'est sa grâce aimable et charmante!
Qu'est-elle à mes yeux confondus?
Épouse? non! pas même amante!
Rien ne trahit les biens perdus!

Ému, je l'observe en silence;
Je lui demande vainement
La mystérieuse indolence
Qui révèle un enivrement;

Je veux deviner sur sa joue
Le baiser qu'un autre a donné;
Je veux la chute qui s'avoue,
Je veux le front découronné!

Elle sourit, — et je m'incline!
Son calme irrite ma stupeur!
Infernale autant que divine,
Tant d'innocence me fait peur!

Je l'aimerais embarrassée;
Je la hais sans savoir pourquoi;
Je cherche au fond de sa pensée
Le trouble que j'étouffe en moi!

Et son œil profond me regarde,
Ferme, impénétrable, inhumain;
Elle attend cette main qui tarde :
C'est elle qui me tend sa main!

De nous deux la moins étonnée,
Quand je balbutie en rêvant,
Simple comme une sœur aînée,
Elle m'apporte son enfant.

Cette chambre, un autre l'habite;
Ce petit être, c'est le sien :
Et pas une rougeur subite,
Pas un effort en son maintien!

C'est elle qui porte, intrépide,
Le poids de notre souvenir;
C'est moi, quand luit cet œil limpide,
Moi qui n'ose le soutenir!

Insensé! qui ne peux comprendre,
Tant mon cœur est déjà flétri,
Que le passé n'a rien à prendre
Au foyer sacré du mari;

Et qu'à cette heure solennelle
Où la vierge aux regards confus
Se donne entière, il n'est pour elle
Qu'un être, — et le reste n'est plus!

C'est mon orgueil qui lui refuse
Le droit sublime de l'oubli:
Le calme heureux dont je l'accuse
N'est que le devoir accompli.

Son amitié survit pareille :
La mienne a des replis obscurs!
Ces souvenirs que je réveille,
C'est moi seul qui les fais moins purs!

C'est nous seuls qui souillons leurs âmes,
Nous, vils songeurs, tristes amants,
Qui prêtons à ces nobles femmes
D'impudiques étonnements!

O candeur! augustes mystères!
Rayonnement de la vertu!
Ces vains regrets presque adultères,
Ange, me les pardonnes-tu?

La nature est votre complice,
Et vous donna la chasteté,
O vierges, pour le sacrifice,
Femmes, pour la maternité!

1853.

XV

PROPORTION

A MON AMI LOUIS ULBACH.

Sur trois désirs, j'en ai deux pour l'amour.
J'en veux douter : la beauté m'y fait croire.
Sur trois regrets, j'en ai deux pour la gloire,
Qui m'invitait, et m'a fui sans retour!

Sur trois ennuis, j'en ai deux pour les autres,
Prenant leurs pleurs plutôt que leur gaîté.
Sur trois baisers, j'en garde, ô vérité,
Deux pour poser au front de tes apôtres!

Sur trois élans, j'en ai deux vers le bien :
Quand j'ai failli, mon cœur souffre et réclame,
Et ma faiblesse en Dieu cherche un soutien!
Sur trois pardons, j'en ai deux pour la femme!

Sur trois projets, j'en livre deux au sort :
Qu'il en décide, et soit béni d'avance;
Plus haut que moi j'ai mis mon espérance!
Sur trois pensers, j'en ai deux pour la mort.

1850.

XVI

NAÏVETÉ

Ma mère, un jour, me dit : « Ami, quand viendra l'âge
Où tu seras plus grand, plus libre et plus savant,
Dis qu'avec moi ton cœur ne sera pas volage,
Et que vous m'aimerez encor, méchant enfant!
Dis-moi, répète-moi que ces chères caresses
Je ne les perdrai pas, quand vous aurez vingt ans;
Que ta tendresse, en lutte avec d'autres tendresses,
Ne fondra pas, ainsi la neige au printemps!
Oh! ne fais pas de moi la vieille délaissée
Qu'on oublie au milieu des jeunes entretiens!
Oh! partageons toujours, dans la même pensée,
Toi, mes pauvres secrets, mon fils, et moi les tiens! »

Moi, j'étais jeune alors, ignorant et candide,
Et je lui dis : « Peux-tu douter ainsi de moi?
N'es-tu pas à jamais mon bon ange et mon guide?
Qui donc pourra venir que j'aîme plus que toi?
Est-il plus doux regards que je doive connaître?
Un souris sur le tien pourra-t-il l'emporter?
Comment un autre amour dans mon cœur peut-il naître?
Je n'y sens qu'une place, et tu dois y rester!
Non, je ne comprends pas tes paroles amères,
Et d'autres que souvent tu murmures tout bas.
Mère, se pourrait-il que j'eusse un jour deux mères? »

Pensive, elle sourit, et ne répondit pas.

1848.

XVII

EXIGENCE

Qu'importe ce front pur en sa froide pâleur,
Si nul chaste baiser n'y laissa son empreinte!
Et ces yeux, où je lis tant de volupté peinte,
Qu'importe, s'ils n'ont pas pleuré sur le malheur!

Et ces doigts, si la main du pauvre, avec ferveur,
N'a pas, dans une offrande, adoré leur étreinte!
Et cette bouche enfin, si la vérité sainte
N'a jamais fait parler tes lèvres ni ton cœur!

O femme! femme belle autant qu'impérieuse!
Pour me faire adorer ta loi capricieuse,
Tes yeux versent la flamme, et ta lèvre le miel :

Mais, moi, je cherche une âme, une âme qui se livre!
Sous la beauté qui meurt, la beauté qui doit vivre!
Une âme pour la terre, — et déjà pour le ciel!

1850.

XVIII

LE PORTRAIT

A J..

Voici les traits de ton visage
Au temps que je n'ai pas connu.
Dans le passé tout est présage :
Ce qu'il promet, il l'a tenu.

C'est bien toi, mais à peine éclose;
Fleur de quinze ans, rose d'avril,
Bouton qui se métamorphose
A l'heure du premier péril!

Ton front rayonnant semble dire :
« Ne touchez pas à ma gaîté ! »
Oh ! comme tu devais bien rire !
Mais j'aime mieux ta gravité.

Ardente et vive, tu t'élances
A la poursuite des plaisirs.
J'aurais aimé tes espérances :
Mais j'aime mieux nos souvenirs.

Alors, ta joue était plus ronde,
Plus fraîche en était la couleur,
Plus clair ce regard qui m'inonde :
Pourtant j'aime mieux ta pâleur.

Alors, dans ta jeune ignorance,
Ton cœur n'avait point palpité;
J'aurais aimé ton innocence :
Mais j'aime mieux ta chasteté.

1858.

XIX

VIATIQUE

A MON AMI J. FAURE.

Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord :
Croire au Dieu qui créa le monde et l'harmonie;
Qui, d'un de ses rayons, allume le génie,
Et se révèle à lui dans le plus humble accord :
Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord.

Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord :
Il faut que le lutteur affirme la justice;
Il faut pour le devoir qu'il s'offre en sacrifice,
Et qu'il soit le plus pur, s'il n'est pas le plus fort :
Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord.

Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord :
Croire à l'âme immortelle, aux amours infinies,
Pour la terre et le ciel également bénies;
Croire au serment sacré qui survit à la mort :
Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord.

1874.

XX

JEUNES MARIÉS

Elle est pensive, il est distrait :
Dans l'avenir leur âme plonge.
Que lui dit-il? Est-ce un secret?
Que répond-elle? Est-ce un mensonge?

A son travail il est rêveur;
Elle est rêveuse à sa toilette;
Aux champs, avec quelle ferveur
Elle effeuille la pâquerette!

Leurs yeux s'interrogent souvent,
Pleins d'une tristesse étonnée :
Déjà serait-il moins vivant,
L'amour de la seconde année ?

Des jours ! Des mois ! Pourquoi ces pleurs
Qu'elle dérobe et qu'il devine ?
Ce boudoir parfumé de fleurs
Attend-il quelque fleur divine ?

Qu'ont-ils donc ? Que leur manque-t-il ?
Et quelle est cette étrange épreuve ?
Qui donc mêle un poison subtil
A la coupe où l'amour s'abreuve ?

Ils sont heureux : ce nid charmant
N'est que printemps et que sourire ;
Elle est l'amante, il est l'amant :
Dieu leur permet de se le dire !

Pourquoi leurs regards langoureux
Vont-ils s'égarant dans l'espace ?
Quel est ce mal qui naît et passe,
Et qui renaît plus douloureux ?

D'où vient qu'il est sombre et s'irrite?
Qu'elle soupire en s'agrafant?
D'où vient que leur cœur bat plus vite
Au seul aspect d'un frêle enfant?

Dites-le-nous, heures sacrées
Où tout se tait dans la maison;
Dites-le, formes adorées
Qui venez troubler leur raison :

Dites-le-nous, plis de l'alcôve
Qui voltigez sur leur sommeil,
Vous dont l'ombre protège et sauve
Les regrets qu'on cache au soleil;

Dites-le-nous, chastes prières
Qui cherchez Dieu, pour le fléchir,
Jusqu'au delà de ces barrières
Qu'un élan d'amour peut franchir;

Dis-le, jeune sein qui t'agites
Rien qu'à rêver même un espoir,
Et qui te penches et palpites
Vers un berceau qu'on ne peut voir!

1860.

XXI

INTERROGATOIRE

Mais cette fleur?... — Jamais je ne pourrais le dire!
Oh! laisse-moi me taire et garder mon secret!
— Cette lettre?... — Oh! non, seul, laisse-moi la relire;
Ne m'interroge pas : mon cœur éclaterait!

— Ce portrait?... — Non! que nul n'en sache le sourire!
Je l'entends, il me parle, il me dit : « Sois discret! »
— Ces cheveux?... — Leur parfum me fait peur et m'attire!
Je les voue en silence à l'éternel regret!

Non, ce n'est qu'une fleur, la première venue;
Un papier que l'on froisse, une lettre inconnue,
Qui dormait oubliée au fond d'un vieux tiroir:

Non, ce portrait n'est pas celui d'une maîtresse;
J'ignore sur quel front s'enroulait cette tresse;
Non, je ne dirai rien : tu ne dois rien savoir!

XXII

DÉMÉNAGEMENT

Nous étions deux dans ce logis,
Depuis le jour où nous montâmes,
Graves, émus, les yeux rougis,
Élevant vers Dieu nos deux âmes :

Nous sommes deux pour en sortir!
Le livre est à la même page.
L'aveu nous coûte, sans mentir!
Nous sommes deux, pas davantage.

Il nous plaisait, le cher abri,
Paré pour un long tête-à-tête,
Où l'avenir nous a souri,
Où deux ans l'amour nous fit fête!

Tranquilles, nous avons goûté,
Sous le toit qu'elle sanctifie,
La tendre et pure intimité
Qui par le temps se fortifie.

Et cependant nous vous quittons,
Chambrettes du premier ménage!
Cœurs ingrats! et nous emportons
Tout ce passé dans le bagage!

Bientôt l'oubli, dans son lointain,
Effacera, comme un vain songe,
L'asile où pour nous le destin
A noué ce fil qui s'allonge.

Bientôt de ce foyer discret
D'autres vont profaner le charme :
Et nous partons! et nul regret
N'attendrit nos regards sans larme!

C'est qu'au logis décoloré
Il a manqué le bien suprême;
C'est que l'enfant n'a pas pleuré,
C'est qu'il manque un chant au poème!

O la plus étrange des lois!
Est-on seul, à deux l'on veut être;
Est-on deux, l'on veut être trois :
L'amour est né, l'enfant veut naître!

Adieu, petit coin bien-aimé,
Où fut le lit, où fut la table;
Où maint flambeau s'est consumé
Dans mainte veille interminable!

Adieu, petit foyer sans bruit,
Bosquet muet et sans ramage,
Grenier sans blé, jardin sans fruit,
Printemps sans fleur et sans feuillage!

Adieu! Le ciel qui nous bénit
Peut-être sourit à l'échange,
Cage qui n'as pas eu de nid,
Vigne qui n'as pas fait vendange!

1860.

XXIII

LES TROIS PEUPLES

A MON AMI ÉDOUARD KRAMER.

Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre :
Les Romains, et les Grecs, et mon vieux peuple Hébreu.
Rome m'apprit le droit, dont son code est le livre;
Athènes, la beauté; Jérusalem, son Dieu.

J'ai vu d'autres clartés depuis cette lumière;
Mais c'est par elle enfin que je sais où je vais :
Et ces heures d'ennui, qui nous rendent mauvais,
Je les consacre au juste, aux arts, à la prière.

Depuis, les nations, qu'un seul droit peut unir,
Sous mes yeux rassurés suivent leurs destinées;
Je reconnais les lois l'une à l'autre enchaînées;
J'ai compris le passé, je pressens l'avenir.

Depuis, adorateur des sublimes modèles,
Je m'enivre de chants, je m'égaie aux couleurs,
Je sens la volupté des savantes douleurs,
Je me chauffe au soleil des œuvres immortelles!

Depuis, le doute obscur peut m'assiéger en vain :
J'ai bu la foi limpide aux plus claires fontaines;
Mon âme, sans effort, monte aux sphères lointaines,
Et ne s'arrête plus qu'à son foyer divin!

1849.

XXIV

LE BERCEAU

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois!
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose!
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose!

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois!
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose;
Il serait d'or massif, s'il était à son choix!

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu, le fils dont elle était si fière;
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil!
Il est de chêne, hélas! et ce n'est qu'une bière.

XXV

ALMA MATER

A MES ANCIENS ÉLÈVES.

Ils sont quelques milliers, répandus par le monde,
En qui j'ai déposé la semence féconde.
Qu'un sophiste aux abois, novateur imprudent,
De sa foudre attardée écrase le pédant,
Et suppose, acharné contre tout privilège,
Que nous sommes toujours des régents de collège,
Armés de la férule, effrayants de latin,
Vieux cuistres, nous drapant du pourpoint de Cotin,
Jaloux, hideux, plissés des rides d'un autre âge,
Gens en proie aux rieurs et rampant sous l'outrage;
Que débitant sans fin des mots vides et creux,
Nos lèvres n'ont pas même un souffle généreux,

Et que la serge antique avec la toque noire
Cache un spectre qui rôde aux charniers de l'histoire!
Outre que le portrait n'a rien de ressemblant,
Et que, prompts à casser un arrêt accablant,
Deux siècles, dissipant cette obscure manœuvre,
Se dresseraient, les mains pleines de cent chefs-d'œuvre :
Jeunes gens, répondez! Est-il un sentiment,
De ceux dont notre siècle a vu l'enfantement,
Est-il un cri d'amour, de gloire ou de colère,
Est-il un saint élan de vertu populaire,
Un péril, un effort, un espoir, un regret,
Pour la cause du juste est-il un intérêt,
Un éloge à l'honneur, à l'infamie un blâme,
Où nous n'ayons pris part de la voix et de l'âme?
Avons-nous méconnu des signes éclatants?
Vivons-nous enterrés sous la poudre des temps?
Et, quand notre parole a gardé sa puissance,
Avons-nous, ô jeunesse, étouffé ta croissance?

Le ciel m'en est témoin : le jour où librement,
Ici-bas, j'ai choisi ma part de dévouement,
J'ai vu le monde entier resplendir dans l'école :
Le vrai fut mon souci, le beau fut mon idole,
Et, fier du pur froment que j'allais partager,
Nul des plus nobles soins ne me fut étranger!

Aux choses du passé ma foi n'est point servile;
J'entends les bruits prochains qui font vibrer la ville :
Je n'ai point rattaché l'homme et tout son destin
Aux superstitions du grec et du latin;
Pour moi, l'antiquité n'a que son droit d'aînesse;
Je sais trouver partout la vie et la jeunesse,
Et noter, dans l'Histoire aux spectacles mouvants,
Des vivants qui sont morts, des morts qui sont vivants!
Et nous sommes nombreux! Vieux amis, jeunes frères,
Dites si vous marchez dans des routes contraires,
Si mon orgueil s'égare en des devoirs nouveaux?
Je ne suis qu'ouvrier de nos communs travaux.
Jeunes, nous mesurions déjà l'ample domaine
Où lutte, en grandissant, l'intelligence humaine.
La main sur le passé, les yeux sur l'avenir,
Nous savons quelle flamme il faut entretenir;
Nous étions à vingt ans, et nous sommes encore
Fiers d'expliquer le monde à l'enfant qui l'ignore.
De pays en pays, notre admiration
Saluant chaque siècle et chaque nation,
Franche en ses jugements, se dérobe à l'entrave,
Et n'attend pas d'autrui la leçon qu'elle grave.
Aux disciples choisis, comme en un réservoir,
Nous versons chaque jour un limpide savoir;
Les âmes, lentement par la raison guidées,
Sous le tissu des mots ont palpé les idées,
Et la jeune ignorance, au vrai s'accoutumant,

S'est armée avec nous d'un ferme jugement.
Mais nous laissons germer et fleurir la nature;
L'arbre étend ses rameaux sans rien qui le torture;
Jamais d'une espérance ou d'une illusion
Nul de nous n'étouffa l'obscure éclosion;
Notre âme, aux grands sommets aspirant la première,
Se baigne avec amour dans des flots de lumière;
Et notre main de plomb sur le frêle cerveau
N'a jamais fait peser un stupide niveau.
Au-dessus des partis, dont la haine est stérile,
Nous remplissons sans bruit une tâche virile;
La France, qui travaille et pense à ta clarté,
Sait ce qu'elle te doit, vieille Université!

Où sont-ils aujourd'hui, ces enfants de mes veilles,
A qui j'ai révélé le monde des merveilles,
Les secrets du langage et les lois de l'esprit,
Comment un peuple naît, se transforme ou périt,
Quels noms ont surnagé sur les débris des âges,
Ce qu'on doit aux guerriers, aux poètes, aux sages,
Et comment l'univers, gravitant vers sa fin,
De l'atome à l'étoile, est dans l'ordre divin?
Ils ont grandi, vieilli : dans cent routes diverses
Ils marchent, rencontrant la joie ou les traverses;
Ils ont senti le vent de mille opinions;
Ils ont leurs intérêts, leurs soins, leurs passions;

Dans le livre de vie, où la jeunesse épelle,
Ils tournent chaque jour quelque page nouvelle;
Mais tout au fond du cœur doit survivre à demi
L'enseignement du maître, ou plutôt de l'ami.
Ils vivent désormais marqués de mon empreinte :
Et vingt ans cette main, sans faiblesse et sans crainte,
Dans les sillons ouverts que Dieu daigna bénir,
A semé largement des germes d'avenir!

1865.

XXVI

PROTÉE

A J.....

L'image de ton père est là, toujours vivante!
Pour toi seule, en secret, visible et ranimé,
Mon adoration grave, pure et fervente,
Te le rendra parfois, ce père bien-aimé!

Le fils que tu rêvas, chère âme impatiente,
Dans les limbes du ciel est encore enfermé;
Vois ce regard joyeux, sens ma main caressante :
Je veux être ce fils pour ton cœur affamé!

Tu voulais un ami pour marcher dans la vie :
Me voici! L'amitié fut mon ardente envie;
Et celle d'une femme entr'ouvre l'infini!

Si tu veux un amant, le suis-je? Que t'en semble?
Père, ami, fils, amant, tout pour toi, tout ensemble,
Tout, — dans un nom sacré que Dieu même a béni!

1859.

XXVII

LA VISITE

Il me semble toujours les voir,
Ces trois femmes de noir vêtues,
Et plus pâles que des statues,
Sous l'épaisseur du voile noir!

De leur grand deuil enveloppées,
Immobiles près d'un tombeau,
D'un devoir, hélas! bien nouveau
Elles étaient tout occupées!

Sur la grille leur front penché
S'inclinait vers le caveau sombre;
Leur regard plongeait, attaché
Sur l'être enfermé dans cette ombre.

Elles perçaient le marbre épais,
La voûte et la terre entassée,
Trouvant horrible cette paix
Qui s'imposait à leur pensée!

Rien ne détournait leur douleur :
Ni l'oiseau qui monte à l'espace,
Ni les coups sourds du fossoyeur,
Ni l'étranger qui cherche et passe.

Elles pleuraient toutes les trois,
Ensemble et pourtant isolées :
On entendait gémir trois voix
Au fond des étroites allées.

L'une, sous de longs cheveux gris
Cachant un front creusé de rides,
Pressait de ses doigts amaigris
Des yeux de larmes déjà vides!

La seconde, presque une enfant,
Avait la fureur qui s'obstine,
Et les sanglots, en l'étouffant,
Sortaient aigus de sa poitrine !

L'autre, oh ! qui n'aurait adoré
Sa beauté, sa grâce infinie !
Mais quel geste désespéré
Vers les promesses de la vie !

Sous quel sublime accablement
Pliait la noble créature !
Quel vide immense en un moment !
Quel cri d'angoisse à la Nature !

Ses larmes coulaient sans tarir ;
Sa main n'en essuyait aucune ;
Rien ne semblait devoir guérir
Son irréparable infortune !

L'une après l'autre, avec effort,
A l'heure où déjà le jour tombe,
Elles s'arrachèrent du mort,
Disant au revoir à la tombe.

La tête basse, le cœur gros,
Ces pauvres âmes soucieuses
Dévoraient leurs derniers sanglots,
Et s'éloignaient silencieuses.

Longtemps je les suivis des yeux
Dans le funèbre labyrinthe,
Tandis que j'allais, curieux,
Visiter leur station sainte.

Mais que pouvaient dire de plus
Quelques mots gravés dans la pierre,
La voix des regrets superflus,
Les syllabes d'un nom vulgaire ?

O l'intelligible douleur !
Point de parole, et tout un drame !
Elles disaient : « Je suis sa sœur !
— Je suis sa mère ! — et moi sa femme ! »

1860.

XXVIII

A UN ENFANT

Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort!
Lutte pour le bien : la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, — jamais une plainte.

Écris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand : que ton œil y plonge!
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois, —jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de ta vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

Tu voudras aimer : l'amour prend pour lui
Nos meilleurs élans contre un long mécompte!
Du moins, qu'il te laisse, après qu'il a fui,
Ses larmes parfois, — mais jamais sa honte!

Le mal ici-bas trône audacieux :
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, — mais jamais un doute!

1862.

XXIX

PROBLÈME

J'ai vu pleurer la mère au convoi de l'enfant;
J'ai vu pleurer l'aïeule au convoi de la mère :
Le plus jeune partit le premier, en avant;
La plus vieille partit après eux, la dernière.

Le petit-fils riait avec l'octogénaire,
Elle, un pied dans la tombe, et lui, rose et vivant!
La mort, qui fait son choix, prend ceux qu'elle préfère :
C'est souvent le plus jeune, et le meilleur souvent!

O mort! nous diras-tu — loi fatale ou caprice! —
Pourquoi l'enfant expire au sein de sa nourrice,
Et pourquoi commencer, s'il faut sitôt finir?

Entre ces trois cercueils la raison accablée
Se demande à quoi bon la Nature troublée,
Et pourquoi le passé survit à l'avenir?

1860.

XXX

EXCUSE

A MON AMI L. LAURENT-PICHAT.

Accusez cent fois ma paresse!
Votre amitié n'a rien perdu;
Mais j'ai perdu cette jeunesse
Qui soutenait à bras tendu
Ce qui l'oppresse!

Travaux, devoirs, tout est plus lourd;
Le bonheur même a son empire.
Le rêve est long, le temps est court;
Et, quand j'ai résolu d'écrire,
Le soir accourt.

Et j'appartiens aux calmes heures
Qu'un cœur distrait ne connaît pas,
Celles des voix intérieures,
Les plus complètes d'ici-bas,
Et les meilleures ;

J'appartiens au foyer jaloux,
A la lecture en tête à tête,
A tous ces mille riens, si doux
Qu'on bénit Dieu de cette fête
A deux genoux ;

J'appartiens aux graves pensées,
Au monde vague des esprits,
Aux formes pâles et glacées
Qui, devant mes yeux attendris,
Flottent bercées ;

J'appartiens au problème obscur
Qui s'impose aux fils de la terre :
Douleur, gaîté, ciel sombre ou pur,
Ordre ou désordre volontaire,
Où rien n'est sûr !

Je sais que des âmes fidèles,
Trois vieux amis, vous le premier,
Autrefois furent mes jumelles :
Et mon souvenir familier
Vit avec elles!

Mais l'avenir est tout-puissant :
Des amis le destin s'empare,
Et les disperse en les blessant.
Hélas! l'angle qui les sépare
Va grandissant!

Vous souvient-il des jours rapides
Où, poursuivant mille projets,
Nous prenions si gaîment pour guides
Les gambades des feux follets,
— Fous intrépides?

Nous nous lisions nos premiers vers;
Nous avions des extases saintes;
Nous mettions le monde à l'envers;
Nous embrassions, dans nos étreintes,
Tout l'univers!

Nos lettres, hardis radotages,
Épuisaient l'encre et le vélin;
Nous aurions tancé les sept sages,
Et nous n'étions pas à la fin,
Après vingt pages!

L'impossible a fait mon tourment;
Moi, j'ai longtemps cherché ma voie;
Pour m'assurer solidement,
J'ai rejeté tout ce qui ploie,
Tout ce qui ment!

Je me suis dit : « Faut-il m'éprendre
De renommée ou bien d'oubli?
Pour l'étaler et pour le vendre,
Ouvrir mon cœur à chaque pli,
Ou le défendre?

« Faut-il borner mon horizon,
Et ménager un bien qui s'use?
Faut-il m'enivrer de poison?
Ou, plus sage, choisir pour Muse
Dame Raison? »

Venez, ami, la place est prête :
Qui de nous est le plus sensé?
Vous verrez bien si je regrette
Les convoitises du passé,
Dans ma retraite.

En paix ma tempe y peut blanchir :
Les bruits du jour, que l'air m'apporte,
Dans mes arbres qu'ils font fléchir,
Viennent gronder jusqu'à ma porte,
Sans la franchir!

J'ai trois murs, cachés sous le lierre,
Qui devant moi font un décor :
Même un peu d'ombre hospitalière.
Là, ma vie, ainsi qu'un fil d'or,
Suit sa filière!

Non qu'il manque à ma liberté
Un souffle propice et des ailes;
Non que mon cœur déshérité
Soit des régions éternelles
Précipité.

La chèvre n'est point attachée,
Captive autour de son piquet,
N'ayant qu'une herbe desséchée,
Dans le rayon de son banquet
Bien empêchée!

Non! J'ai l'espace et le festin;
Mon essor vole à toutes choses,
Et s'en retourne avec dédain :
Car j'ai des fleurs toujours écloses
Dans mon jardin.

Chaque printemps les multiplie;
Nous sommes deux pour les cueillir :
Et que le monde nous oublie!
Si je suis fou, je veux vieillir
Dans ma folie!

Aux vanités j'ai dit adieu :
J'aime, je songe et je travaille!
L'être n'est bien qu'en son milieu.
Puis, je n'ai rien trouvé qui vaille
L'amour en Dieu!

J'ai résolu tous les dilemmes;
Je m'examine et me connais :
J'avais rêvé de longs poèmes,
Et je finis par des sonnets,
— Toujours les mêmes!

1863.

XXXI

CI-GIT

POUR LE TOMBEAU D'UN JEUNE HOMME.

La jeunesse en sa fleur première;
L'orgueil farouche du devoir;
L'impatience de savoir
Jugeant courte une vie entière;

Tout ce qui parle de lumière;
Tout ce qui répugne à déchoir;
Tout ce qui peut germer d'espoir :
Nous avons tout mis dans la bière!

Jamais le bien, le vrai, le beau
N'auraient trahi, dans le tombeau,
Une âme à ce point affermie :

Et tu veux, docteur du néant,
Devant ce trou noir et béant,
Que je m'en tienne à ta chimie?

1874.

XXXII

LES TROIS BLESSURES

I

La vie, en passant, m'a fait trois blessures.
Dans ce court trajet plein de longs combats,
Le rire est douteux, les larmes sont sûres!
La vie, en passant, m'a fait trois blessures,
Sans compter les deuils qu'on ne guérit pas!

L'amour, au début, m'avait troublé l'âme,
Et j'en adorais les âcres tourments;
C'était bien son dard, sa plaie et sa flamme!
L'amour, au début, m'avait troublé l'âme,
Et j'avais pitié de tous les amants.

La gloire, à son tour, sourit à mon rêve,
Et vint m'éblouir d'un rapide éclair.
Vous savez comment l'histoire s'achève!
La gloire, à son tour, sourit à mon rêve.
Même aux yeux déçus son fantôme est cher!

L'amitié survint, plus grave et plus tendre;
Elle a des douceurs qu'on savoure en paix.
À défaut d'amour, j'aimais à l'entendre.
L'amitié survint, plus grave et plus tendre,
Pour panser le mal dont je réchappais!

II

L'amour n'a laissé qu'un point rouge à peine,
Entaille légère et qu'il faut bénir!
Blonde chevelure ou boucles d'ébène,
L'amour n'a laissé qu'un point rouge à peine :
Je peux appuyer sur le souvenir.

J'ai trouvé, plus tard, la gloire infidèle,
Et perdu l'orgueil en perdant l'espoir :
Mais je puis railler, quand on parle d'elle!
J'ai trouvé, plus tard, la gloire infidèle,
Et son abandon n'a pu m'émouvoir.

L'amitié qui ment m'a fait sa blessure,
Et mon cœur trahi souffre sans recours.
C'est là l'incurable et lâche morsure!
L'amitié qui ment m'a fait sa blessure :
Seule, elle est ouverte, — et saigne toujours!

XXXIII

LES ABANDONNÉS

A MADAME FAVART,
de la Comédie-Française.

Je ne sais rien qui soit plus triste
Que ces vieux tombeaux délaissés,
Où jamais ne vient le fleuriste,
Et que la mousse a tapissés.

Ailleurs, le buis correct s'étale
Autour d'un parterre de fleurs;
On a lessivé chaque dalle,
Renoirci l'épitaphe en pleurs;

Témoignant d'un culte fidèle
Pour l'âme de celui qui dort,
A tous les angles, l'immortelle
Rajeunit ses couronnes d'or :

Le râteau dans l'étroite allée
Fait ses hachures au gravier :
Et c'est un charmant mausolée
Que tout vivant doit envier.

Ici, la grille en fer rouillée,
Oblique sur ses pieds boiteux,
Encadre une pierre écaillée
Où s'émiette un Ci-gît douteux

Sous le lichen gris qui dévore
Les derniers secrets du passé,
A peine l'on déchiffre encore
Quelque nom bientôt effacé;

Fuyant les tombes contiguës
Où sommeille un hôte nouveau,
Les chardons mêlés aux ciguës
Poussent aux fentes du caveau;

Les feuilles mortes, manteau sombre,
A quelques pas des gazons verts,
Dans le jardinet qui s'encombre,
Font un fumier tous les hivers;

Et, coiffant une urne qui penche,
Un rouleau de foin tout pourri
Rappelle la couronne blanche,
Présent d'un cœur endolori!

Qui donc es-tu, pauvre poussière,
O mort qui n'es plus visité,
Être obscur, couché sous la pierre
Où mon pied distrait s'est heurté?

Femme, enfant, fillette ou jeune homme,
Qui que tu sois, qui meurs si bien,
Et dont nul n'interrompt le somme,
Par un tendre et long entretien;

Qui me dira tes destinées?
Le temps est long, les deuils sont courts!
On t'a pleuré : combien d'années?
Combien de mois? combien de jours?

Adressant vers toi leur pensée
Qu'emportent des courants subtils,
Ceux qui t'aimaient, cendre glacée,
Peut-être au loin voyagent-ils?

Peut-être n'as-tu plus personne
Pour poser ici les genoux?
Ce que le marbrier maçonne
Dure encor trop longtemps pour nous!

Est-ce l'oubli? l'indifférence?
Et les morts sont-ils condamnés
A connaître cette souffrance
De se sentir abandonnés?

Dans ta tombe déserte et nue
Du moins ma prière descend :
Repose en paix, âme inconnue,
Reçois le salut du passant!

1870.

XXXIV

CŒUR D'IVOIRE

Il glisse, doux, grave, attristé,
Parmi les hommes et les femmes,
Montrant, comme les fines lames,
Un fourreau sombre et sans beauté.

Sous tant d'impassibilité
Sait-on ce que cache de flammes
Cette froideur des fières âmes,
Dont le dédain tourne en bonté ?

Il a connu le long martyre,
Il a tant aimé sans le dire,
Et tant de lèvres l'ont blessé,

Qu'il a, comme un Dieu sur sa moire,
Le poli rigide et glacé,
Le froid toucher des Christs d'ivoire.

1887.

XXXV

LE MOULE BRISÉ

A M. J. MICHELET.

Chaque être est, dans le tout, un exemplaire unique :
Avant, rien de semblable; après, rien de pareil;
Et chaque fois que Dieu crée et se communique,
C'est un enfantement, ce n'est pas un réveil.

Dans sa mobilité partout la vie abonde,
Sans pouvoir revenir au chemin parcouru.
On ne remplace pas un ciron dans le monde :
L'être est irréparable, une fois disparu!

Dieu qui, pour féconder le sein de la Nature,
Dans l'infini du temps a l'infini pouvoir,
Ne produit pas deux fois la même créature,
Et ne redonne rien de ce qu'il a fait voir!

Pour se multiplier toujours, rien ne lui coûte,
Excepté de refaire un être que j'aimais.
Dans les âges futurs d'autres naîtront sans doute,
Aussi beaux, aussi bons : mais le même, jamais!

Sans doute, il survivra, cet être que je pleure;
Je puis le retrouver dans l'obscur avenir;
L'instinct qui me l'apprend ne saurait être un leurre :
L'âme peut commencer, et ne jamais finir!

Mais, dès qu'elle a quitté l'enveloppe charnelle,
Laissant sa vague image aux cœurs irrésolus,
Dieu détruit sans retour la forme originelle,
Comme un moule brisé qui ne servira plus!

Par lui tout continue et rien ne recommence;
Tout est nouveau, tout change, au ciel comme ici-bas :
Il sème, et, prodiguant la vie et la semence,
Malgré l'éternité, ne se répète pas!

1867.

XXXVI

A MA MÈRE

Aux entraves du vers soumettant ma raison,
J'ai dit l'attrait puissant des monts et des vallées;
De mes émotions, libres ou refoulées,
J'ai noté l'harmonie et recueilli le son;

Au banquet paternel j'attablai la chanson,
Et tous ont eu leur part des strophes envolées,
Depuis la sainte aïeule aux prunelles voilées,
Jusqu'à la jeune épouse égayant ma maison!

Ma mère... — Ce nom seul décourage la Muse!
J'en souffre tous les jours, tous les jours je m'accuse,
Et je prélude encore, et pour y renoncer!

Mon cœur est tout rempli d'amour : mais pour le dire,
Je n'ai que mon regard, je n'ai que mon sourire,
Je n'ai que mes deux bras, ma lèvre et mon baiser!

1859.

XXXVII

CONSEIL

Voulez-vous ne jamais connaître, jour ni nuit,
L'horrible compagnon qu'on appelle l'ennui,
Et, si vous êtes seul, sans qu'un second vous aime,
Goûter un tête-à-tête ardent avec vous-même?
Cherchez et choisissez, dans les biens d'ici-bas,
Un lot que les heureux ne vous disputent pas :
Adoptez pour enfant quelque vaillante idée
Dont votre volonté dès lors soit obsédée;
Quelque tâche féconde où s'acharne l'esprit;
Un poème qu'on rêve avant qu'on l'ait écrit;
Un foyer toujours vif dont on couve la flamme;
Un amour plus profond que celui de la femme;

Quelque problème obscur, terrible et généreux,
Dont les hommes riront, mais qu'on résout pour eux.
Suivez — que votre esprit se réveille ou s'endorme —
L'humble linéament de l'œuvre encore informe;
Ébauché vaguement aux lobes du cerveau,
Nourrissez du meilleur de vous l'être nouveau;
Dans l'ombre et le secret, usant votre substance,
Mystérieusement donnez-lui l'existence,
Et voyez-le grandir dans le livre naissant
Que vous bercez déjà d'un geste caressant!

Et puis vivez! Les bois, les champs, la solitude,
Ou la ville, et le bruit que fait la multitude,
Et les âpres combats dont le siècle est témoin;
Le froid, la pauvreté qui s'assied dans un coin,
Muette; l'abandon qui tient close la porte;
L'âge qui vient avec son poids de plomb : n'importe!
Tout est beau, tout est bien. Sortez, rentrez! Là-haut,
Sous ce toit radieux, vous avez ce qu'il faut :
Le feu que rien n'éteint, la lumière qui brille,
Les grandes vérités qui font une famille,
Le songe qui remplit les heures sans lasser,
La loi que l'on découvre à force d'y penser,
Les effets d'un fluide établis par un nombre,
Le secret de l'Histoire arraché de son ombre,

Le mystère de l'âme entrevu dans les corps,
Le chant sacré dont nul ne connaît les accords;
Tout ce que vous aimez, tout ce qui vous attire;
Ce qui faisait braver autrefois le martyre;
Ce qui donne la gloire ou condamne à l'oubli;
Mais garde la grandeur d'un devoir accompli;
Ce qui, — lorsqu'il faudra, vous aussi, disparaître, —
Après ce long effort, vous laissera peut-être
Déçu, mais non troublé, trahi, mais non vaincu :
Et vous pourrez mourir, — et vous aurez vécu.

1881.

XXXVIII

LES CINQ SENS

A J....

Le regard de celui qui t'aime voit plus loin,
Et, sur les grands chemins, perce l'ombre à distance;
Son oreille est plus fine et ne se trompe point,
Quand ta voix qu'il connaît traverse le silence;
D'un tact plus délicat, le soir, sous les bosquets,
Sa main, frôlant ta main, sent l'étreinte muette;
Et le parfum qui sort de tes bandeaux coquets
A des enivrements plus subtils pour sa tête;
Le fruit que tes doigts blancs ont touché seulement
Se fond plus savoureux dans sa gorge altérée :
— Ainsi l'amour agit sur les sens de l'amant,
Et multiplie en lui leur puissance ignorée!

1860.

XXXIX

SOLITUDE

Je n'ai jamais cherché ce morne isolement
Dont la loi rigoureuse a fait un châtiment.
Me préserve le ciel des portes toujours closes!
Je ne fuis pas ainsi les hommes et les choses;
Et l'orgueilleux qui dit : « Il est bon d'être seul! »
Lui-même lentement coud son triste linceul.
J'aime une solitude apparente et peuplée,
Où mon âme soit libre, et non pas exilée,
Où je sente partout, invisible à moitié,
Présent l'amour, présente avec lui l'amitié.
J'écris dans mon jardin : sous une main furtive
Une fenêtre s'ouvre, un sourire m'arrive;

Puis le rideau tiré retombe doucement,
Et mon cœur reste ému d'un long enchantement.
Je reprends mon travail, sans peur que l'on m'oublie :
J'étais seul, mais je sais ma demeure remplie.
Merci, jeune compagne, active sous mon toit!
Le silence me plaît interrompu par toi.
Les moineaux effrontés qui retournent au gîte,
Dans le lierre voisin le merle qui s'agite,
Le bruit lointain d'enfants jouant sur le pavé,
Ou le vol de l'abeille un instant observé,
Non, c'est trop peu pour moi. Mais que l'âme est charmée
Quand la voix d'une mère ou d'une femme aimée
Murmure un mot, s'éloigne, et se tait tout à coup!
Un geste, un frôlement, un regard, et c'est tout :
Mais tu sens que ton cœur n'était pas solitaire;
Qu'il trouve à qui parler, s'il est las de se taire;
Que derrière ce mur, cette porte, à trois pas,
Sont des êtres bénis qui ne te quittent pas :
Ce léger bruit qu'ils font, c'est l'amour, c'est la vie,
C'est toute leur pensée à la tienne asservie,
La voix qui tant de fois déjà te consola,
Le bonheur qui se cache, en disant : « Je suis là! »

1863.

XL

COUP D'AILE

A UN AMI.

Je connais ton secret : tu souffres de ta honte;
Tu n'oses relever ton orgueil abattu;
Et, dans son désespoir, ta faiblesse trop prompte
Repousse un repentir ami de la vertu.

De tant de jours souillés, hélas! faisant le compte,
Tu signes ta défaite, et n'as point combattu!
Tu portes dans ton cœur la flamme qui remonte :
Il faut la rallumer! Tu le dois; le veux-tu?

L'écume a pu salir les flots de la vendange;
L'hirondelle en passant a pu toucher la fange,
Mais secoue au soleil son plumage soyeux!

Courage seulement! Fais un battement d'aile :
L'âme reprend son vol dès qu'on revit par elle,
Et son nouvel essor peut la conduire aux cieux.

1851.

XLI

LOGOS

Entre les dons de Dieu si j'avais à choisir,
Si, maître des destins et de la renommée,
Je pouvais satisfaire un impuissant désir,
Et donner quelque gloire à mon âme affamée;

Si je pouvais marquer ma place au premier rang,
Moi-même pour mon front tresser une couronne,
Et, prodiguant mon cœur, à défaut de mon sang,
Me bâtir un tombeau dont le monde s'étonne;

En un large faisceau si je pouvais unir
Et projeter au loin les rayons du génie;
Si je pouvais laisser à l'obscur avenir
Une image de moi, lumineuse et bénie :

Je n'irais pas m'asseoir au foyer des savants;
Vers eux mon respect monte, et non pas mon envie.
Je veux agir : vivant, je me donne aux vivants.
Le passé nous dit mal les secrets de la vie.

Aux cendres d'un creuset, chercheur audacieux,
Je n'arracherais pas quelque brûlant mystère;
Je ne surprendrais pas dans l'infini des cieux
La loi qui fait mouvoir un astre solitaire;

Je n'embrasserais pas en son vaste contour
Cette calme Nature à mes yeux étalée,
Satisfait d'admirer chaque page, à son tour,
Par d'autres que par moi lentement épelée;

Je laisserais l'artiste au bout de ses pinceaux
Appeler vainement l'idéale figure;
Le sculpteur émousser au marbre ses ciseaux :
Je dédaignerais l'art, ombre de la Nature!

Compagne des meilleurs et des plus mauvais jours,
Toi-même, sans remords, après t'avoir choisie,
Je t'abandonnerais, ma chère Poésie!
Ingrat, je trahirais mes plus nobles amours!

J'aurais d'autres tourments, nés pour d'autres pensées
Le cercle de mes jours me semblerait étroit,
Si j'aimais, déserteur du devoir et du droit,
Les formes, les couleurs, les phrases cadencées!

Oh! quelle ambition troublerait mon sommeil!
Quel rêve éblouirait mon extase muette!
Et de quelle hauteur mon orgueil sans pareil
Saluerait le savant, l'artiste et le poète!

Je voudrais la parole, âme des nations,
L'assemblée orageuse aux vagues soulevées,
Et l'éblouissement des révolutions,
Les périls méprisés, les menaces bravées!

Je voudrais tout un peuple attentif à ma voix,
Docile au frein, léchant l'aiguillon qui le pique;
Formidable clavier qui frémit sous les doigts,
Pile immense où circule un courant magnétique!

Je voudrais la tribune, — estrade, trône, autel, —
Où paraît, comme un Dieu descendu sur la terre,
L'éloquent inspiré, l'orateur immortel,
Qui dissipe la nue, ou lance le tonnerre!

Et, là, domptant le flot qui s'agite au hasard,
Dominant la rumeur, apaisant le murmure,
Avec l'accent, le cri, le geste, le regard,
Allumant la raison dans chaque créature;

Le cœur gonflé d'amour, l'esprit de vérité,
A cette foule, hélas! des meilleurs biens avide,
Mais qui marche en aveugle, et qui veut qu'on la guide,
Je parlerais vertu, justice et liberté!

1848.

XLII

SÉRÉNADE

A MON AMI J. MASSENET.

Quand on aime, on est tout léger!
Comme un fin voilier, sans danger,
Court sur le flot que le vent plisse,
Et, tout fier de son pavillon,
Creuse à peine un fuyant sillon :
On glisse!

On a plus d'air dans les poumons
Que le pâtre au sommet des monts,
Ou, dans les blés, l'enfant qui glane.

Quand on aime, on est tout léger!
Toucher le sol, c'est déroger :
On plane!

Mais pourquoi montagne ou vaisseau?
On a les ailes de l'oiseau,
Et des nuages on raffole!
En plein azur on croit nager;
Quand on aime, on est tout léger :
On vole!

1883.

XLIII

LA SIESTE

L'étroite jalousie est avec soin baissée :
A peine le soleil s'y glisse en lames d'or;
Dans un large fauteuil mollement enfoncée,
Et, sous un flot de gaze, indolente et lassée,
— Ainsi qu'une cétoine en sa rose, — elle dort!

Point de voile à son sein qu'un souffle égal soulève;
Elle a fui la chaleur, la lumière et le bruit;
Dans un calme sourire elle trahit son rêve;
C'est l'heure du repos, c'est la halte et la trêve
Pour un sommeil plus doux que celui de la nuit!

Elle dort. — Sur son front sa chevelure ondoie,
Sa main nonchalamment presse le bandeau noir;
Et, tandis que midi sur la plaine flamboie,
On dirait que déjà, sous les rideaux de soie,
Un pâle crépuscule a devancé le soir.

Au dehors, la campagne est brûlante et déserte;
Point de troupeaux errants, point de bœufs au labour;
Le grillon se blottit dans la motte entr'ouverte;
Le passereau muet cherche une branche verte
Pour s'en faire un abri jusqu'au tomber du jour.

La couleuvre s'enfuit sous une voûte obscure;
L'abeille s'assoupit au calice des fleurs;
A peine au bord des toits le lézard s'aventure;
Un immense sommeil alourdit la Nature,
Et tout regard se ferme, ébloui de couleurs.

Le soleil fait passer sur les moissons paisibles
La chaude volupté de ses rayonnements;
Sous l'ondulation de ses flammes visibles,
Il arrache un soupir aux roches insensibles,
Et l'arbre, dans sa sève, a des pétillements.

Elle dort. — Lentement mon amour se hasarde;
Le rideau que j'écarte à mes doigts a tremblé;
Immobile témoin, j'écoute, je regarde;
Je devine à son front l'ange pur qui la garde :
La paix est dans son âme, — et seul je suis troublé.

1858.

XLIV

L'ADIEU

N'oubliez pas que je vous aime!
Le vaisseau se balance au port ;
Les flots changeants sont un emblème :
Loin de l'ami, le cœur s'endort!

Vous pleurez! Votre regard même
Du mien s'arrache avec effort;
J'ai peur, et vous me donnez tort :
N'oubliez pas que je vous aime!

Hélas ! je me croyais plus fort !
Vous partez : je sanglote au bord !
Il est si court, notre poème !

Vous attendre, voilà mon sort :
Si l'on vous dit que je suis mort,
N'oubliez pas que je vous aime !

XLV

LE LÉVITE

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE MATERNEL.

I

J'étais bien jeune et bien petit,
Un soir d'hiver, quand il partit
Pour le voyage qu'on ignore.
Rien ne parlait à ma raison;
Mais les sanglots de la maison,
Hélas! je les entends encore!

J'entends ces plaintes et ces voix
Murmurer dans l'ombre, à la fois,

Une prière déjà vaine!
J'entends encor ces mots jetés :
« Tout est fini! sortez! sortez!
Pauvres enfants, qu'on les emmène! »

Je vois encor sur le tapis
Son frère et ses fils accroupis,
Priant tout bas, selon l'usage;
Je vois leur front, je vois leurs yeux
Noyés de pleurs silencieux
Qui découlaient sur leur visage.

Un inconnu me prit la main :
On m'éloigna. Le lendemain,
Je n'osais jouer ni rien dire;
Mais je songeais au vieil ami,
A ce bon aïeul endormi,
Si triste, malgré son sourire!

Et je revins après deux jours :
Qu'ils sont pénibles, ces retours!
L'enfant même les appréhende.
La chambre où je l'avais quitté,
D'une étrange sonorité,
Me parut plus sombre et plus grande!

J'avais peur même de mes pas.
On parlait et je parlais bas;
Des mains se pressaient en silence ;
On craint, en troublant dans la mort
Les rêves de celui qui dort,
D'effaroucher une espérance!

Je regardais la foule en deuil.
Je vis descendre le cercueil
Qui gémissait à chaque marche;
Et je compris confusément
Qu'une famille en ce moment
Avait perdu son patriarche!

II

Depuis, les ans n'ont pu bannir
Ce cher et lointain souvenir,
Qui tressaille et se renouvelle
Chaque fois que mon œil distrait
Rencontre là-haut ce portrait,
Où vit son image fidèle.

Voilà ses traits nobles et doux,
Et ce regard fixé sur nous,
Interrogeant notre pensée,
Pour nous dire : « Gardez-vous bien,
Avec le Dieu qui fut le mien,
La foi que je vous ai laissée ? »

Voilà la toque du vieux temps,
Avec la robe aux plis flottants,
Que retenait une ceinture :
C'est un pontife, c'est un roi !
Un reflet de la Sainte Loi
Illumine cette peinture !

Tel au Temple il m'apparaissait,
Quand sous le dais il se dressait,
Interprète de la prière,
Puissant, radieux, inspiré,
Et d'un chœur d'enfants entouré,
Dominant l'assemblée entière !

Puis, il chantait : oh ! quels accents !
Quels transports nouveaux et puissants,

Du cri sublime au doux murmure!
Jamais, pour s'élever à Dieu,
La voix humaine, du saint lieu,
Ne monta plus grave et plus pure!

Il chantait! L'âme s'abreuvait
De ces beaux airs qu'il écrivait
Avec son cœur et son génie!
Il faisait descendre à l'autel
L'écho d'un concert immortel,
Parmi la sourde litanie!

Et je l'admirais en rêvant;
J'aspirais à lui, frêle enfant
En qui germait le grave adulte;
Et, plus humble qu'Éliacin,
Je touchais son voile de lin:
Sa prière était tout mon culte!

III

Le monde ne t'a pas connu,
Barde obscur, artiste ingénu

Qui vivais pour le sanctuaire!
Le Temple a gardé son trésor :
Le Temple a mis la harpe d'or
Sur ton pauvre drap mortuaire!

Pourtant ton cœur avait lutté :
La gloire même avait tenté
Ton aventureuse jeunesse!
Ces chants pouvaient vibrer ailleurs,
Cette voix tirer d'autres pleurs
Et provoquer une autre ivresse!

On t'avait dit : « Viens parmi nous!
Le génie appartient à tous!
Au théâtre, à l'autel, — qu'importe! —
L'art est sacré, l'art est divin!
Étouffe en toi le vieux levain;
Prends ces couronnes qu'on t'apporte! »

Dieu triompha. Simple et joyeux,
Au foyer béni des aïeux
Tu vins t'asseoir, humble lévite!
Fidèle au devoir accompli,
Ton génie accepta l'oubli :
Mais la mort vint encor plus vite.

IV

Tu priais : Dieu vivait en toi;
Chaque jour, à l'antique foi
Tu donnais tes chants et ton âme!
Tu pâlissais d'un mal mortel;
Comme un flambeau près de l'autel,
Se consumait la sainte flamme!

Ce mal, dont on meurt en l'aimant,
Ce cher et glorieux tourment,
C'est l'amour divin, c'est l'extase
Qui transporte et ravit le cœur,
C'est l'irrésistible liqueur
Qui fermente et qui rompt le vase!

Un chant suprême t'a brisé :
Le chant du coupable accusé,
Qui pleure sous le blanc cilice.
C'était le jour du Grand Pardon :
Gloire, orgueil, — sublime abandon! —
Tu livras tout en sacrifice!

Sois béni! C'est un noble sort
De servir Dieu jusqu'à la mort,
Lui devant tout, de tout lui rendre!
Des grands cœurs c'est le rêve ardent :
J'étais trop jeune, en te perdant,
Et trop petit pour le comprendre!

1854.

XLVI

BAL COSTUMÉ

A J....

Tu peux vieillir! Tous ceux qui verront cette image
Sauront, malgré les ans, quelle fut ta beauté,
Et diront que jamais regard plus velouté
D'un rimeur de sonnets ne mérita l'hommage!

Du livre de la vie, oh! gardons cette page
Où tout est chants, couleurs, parfums, danse et gaîté,
Voiles étincelants, chers à la volupté,
Rêve, que l'on ne fait qu'une fois : c'est dommage

Enivrant souvenir! Je te revois encor,
Quand, timide, le front cerclé de sequins d'or,
Pâle, sous le brocart de ta robe moirée,

Tu parus à ce bal où nous surprit le jour,
Adorable pour tous et d'un seul adorée,
Le corps las de langueur, les yeux noyés d'amour!

1865.

XLVII

L'AME ABSENTE

Qu'il est beau, l'enfant vermeil
A qui nul souci ne pèse!
Il goûte un calme sommeil,
Assis dans sa haute chaise.

Son haleine doucement
Sort de sa lèvre mi-close,
Et son visage, en dormant,
A les couleurs de la rose.

Ses petits doigts ont serré,
Dans une étreinte obstinée,
Le jouet tout lacéré
Dont il remplit sa journée.

Autour de son col si pur
Les blonds anneaux s'arrondissent;
Il s'éveille : un clair azur
Est dans ses yeux qui grandissent.

Il a trois ans : qu'il est fort!
Quelle sève généreuse!
Tu l'admires tout d'abord,
Et tu dis : « O mère heureuse! »

Pourtant il ne sourit pas;
Quelque chose en lui résiste;
En vain tu lui tends les bras.
Si jeune, et déjà si triste!

N'entend-il pas cette voix?
A-t-il peur de l'étrangère?
Cette froideur que tu vois,
Est-ce une ombre passagère?

Pourquoi ce regard errant,
Comme au jour qui l'a vu naître,
Qui s'arrête indifférent,
Et semble ne rien connaître ?

L'étrange enfant ! Tu pâlis,
Tu murmures : « Pauvre femme ! »
Ces yeux ternes où tu lis,
Crains-tu d'y chercher une âme ?

Oh ! ne l'interroge pas,
En levant les yeux sur elle,
Celle qui souffre ici-bas
Cette épreuve maternelle !

Oui, la Nature a voulu
Cette implacable torture,
Et personne encor n'a lu
Aux secrets de la Nature !

Le corps est là, beau, charmant,
Femmes, à vous faire envie !
Mais l'être, en se consumant,
Ne saura rien de la vie !

La matière a revêtu
Cette forme souhaitée :
Mais l'âme, où la trouves-tu ?
Près de Dieu l'âme est restée.

A ce réveil sans gaîté,
Qui n'est qu'une somnolence ;
A la morne gravité
De cet éternel silence ;

A ces yeux irrésolus,
A la pâleur de la mère
Qui couve et ne quitte plus
Son fils, son bien, sa chimère ;

A ces mortelles douleurs,
A cette attente inquiète,
Épiant avec des pleurs
Un son d'une voix muette ;

A cette angoisse sans nom
Qui guette, sombre et glacée,
Une lueur de raison,
Un éclair de la pensée,

Rien qu'un regard étonné,
Rien qu'un sourire éphémère :
Oui, tu l'avais deviné!...
Ne dis plus : « Heureuse mère! »

1862.

XLVIII

ÉCHANGE

Elle est au piano; je griffonne à ma table.
Je l'entends qui prélude, et j'ébauche des vers.
La porte est close, mais la musique, au travers,
M'arrive, — et je prévois la lutte inévitable!

Des deux Muses laquelle est la moins charitable?
L'une sur l'autre agit d'un effet très divers :
L'une veut qu'on l'écoute, et gronde à mots couverts;
L'autre attend le silence, et devient irritable.

Mais bientôt tout s'apaise, et, loin de s'accuser,
On s'appelle, on s'entr'aide, on échange un baiser;
L'harmonie a besoin que le vers la précise;

Et le vers, qui s'inspire aux sons harmonieux,
Jaillit plus assuré de la lèvre indécise :
Laissons la porte ouverte, — et tout en ira mieux!

XLIX

REMERCIEMENT

A MON AMI LÉOPOLD FLAMENG.

Je garderai comme un avare,
O Marguerite de Navarre,
Tes Contes dans un bel écrin :
Car Flameng, l'imagier qu'on vante,
T'a fait renaître, plus vivante,
Au doux toucher de son burin !

Il a rajeuni l'œuvre ancienne :
Désormais, elle est presque sienne ;

Et c'est merveille de le voir,
Quand il trace, pour nos délices,
Fixant ces tours et ces malices,
Quelque tableau du gai savoir !

On entre en plein dans la chronique !
Ce n'est pas l'amour platonique :
Le siècle n'en avait souci !
Mais c'est la grâce naturelle ;
Et qui voudrait chercher querelle
Au crayon qui s'amuse ainsi ?

Merci donc, ami, pour l'offrande !
Et que ma plume, un jour, te rende
Le fin ragoût que je te dois !
Bien fou pourtant, si je compare
Les pauvres chants que je prépare
Au parfait travail de tes doigts !

1872.

L

ÉDILITÉ

Ils poussent à regret, tes bourgeons printaniers,
Jardin de Médicis, éventré par des rues !
Nous ne reverrons plus tes grâces disparues,
Ni les jeunes amours sous tes vieux marronniers !

De ceux qui t'ont connu nous sommes les derniers ;
Et les hautes maisons, avec leurs teintes crues,
Remplaceront, aux yeux des nouvelles recrues,
Les grappes de lilas et de faux ébéniers !

Je t'aimais! Que de fois, adossé d'arbre en arbre,
J'ai raconté mon rêve à tes reines de marbre!
Que ta longue avenue était courte aux amants!

Tes quinconces n'ont plus que des ombres banales;
Et Barthole, pâli par les embrassements,
N'y vient plus aspirer les senteurs matinales!

1867.

LI

LE VERSET

Dans le livre où revit la Loi,
Aux premiers jours de mon enfance,
Ma grand'mère choisit pour moi
Un court verset formant sentence.

Je devais grandir plus heureux,
Si je le gravais dans mon âme :
Ce vieil usage des Hébreux,
Elle y tenait, la sainte femme!

C'étaient, pour un enfant soumis,
Des mots valant une amulette;
Les yeux déjà sont endormis,
Mais l'esprit veille et les répète....

Comme un refrain mystérieux
Où la foi parle tout entière,
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Ils me serviraient de prière.

Quand je sus bégayer des sons
Qui la ravissaient en extase,
A ses pieds prenant mes leçons,
Je récitai la simple phrase.

Elle disait : « Dieu juge bien;
Son bras atteindra le perfide;
Mais l'humble cœur l'a pour soutien ! »
Le texte est encor plus rapide.

Jusque dans ses derniers moments :
« Dis-le toujours, murmurait-elle.
Ces versets sont des talismans
Pour gagner la vie immortelle !

« Dans le doute et dans le chagrin,
A l'heure où l'homme a besoin d'aide,
Ils sont un baume souverain :
Enfant, souviens-toi du remède! »

Je la crus. J'aime à respecter,
Sans orgueil comme sans faiblesse,
Ne les voulant pas discuter,
Les croyances de la vieillesse!

Depuis, et je n'en rougis pas,
Fidèle à sa douce chimère,
J'ai souvent murmuré tout bas
L'humble verset de ma grand'mère.

Sur mes lèvres parfois, le soir,
Lorsque je sens mes yeux se clore,
Les mots viennent sans le vouloir :
Chère âme, j'obéis encore!

Et je dois un calme infini
A la leçon si bien apprise;
La main qui jadis m'a béni,
Je la sens sur ma tempe grise;

La maxime qui me défend,
Moi si fier d'un peu de science,
Je la redis comme un enfant,
Avec la même confiance!

Elle me rend, comme autrefois,
Tous les chers souvenirs que j'aime,
L'aïeule avec sa tendre voix,
Mon innocence, — et ma foi même.

Ce que je veux, Dieu le sait bien!
Prions-le : la forme n'importe!
Le cœur est tout, le mot n'est rien,
Pour nous ouvrir la sainte porte!

1862.

LII

LA NOTE QUI PLEURE

Vous me grondez, amis, de tant parler des morts.
Ma voix, de jour en jour, traîne plus monotone :
Tels, quand l'arbre a senti les rafales d'automne,
Les rameaux dépouillés ont de plus sourds accords.

J'en parle encor trop peu : c'est le seul de mes torts!
Si je songeais à ceux dont le départ m'étonne,
Combien je maudirais ma gaîté qui détonne!
Le rire, à peine éteint, me laisse son remords,

Ma main, sur le clavier qu'elle anime à son heure,
Retombe chaque fois sur la note qui pleure,
Et module alentour des chants plus sérieux :

Tandis que la pédale, obstinément pressée,
Prolonge cette note en sons mystérieux,
Ainsi qu'un glas funèbre, écho de ma pensée!

1874.

LIII

LA VOIX DE SUZANNE

A MADEMOISELLE SUZANNE REICHENBERG
En souvenir du rôle d'Hélène dans *Les Ouvrjers*.

Parlez, Suzanne, parlez vite!
Heureux déjà quand je vous vois,
Pour la musique où je m'invite
J'attends le son de votre voix.

C'est un charme que de l'entendre!
Elle a la fraîcheur du matin;
Comme les bourgeons elle est tendre,
Et lisse comme le satin;

Elle est plus jeune que l'aurore,
Plus souple que le jonc fleuri,
Plus éthérée et plus sonore
Que le gosier du colibri;

Le chanvre n'a point dans sa tige
Fil plus menu pour les fuseaux;
La libellule qui voltige
Est moins légère au bord des eaux;

Elle est d'un cristal si limpide
Que votre âme luit au travers;
Et par vous la prose insipide
Chante mieux que les plus beaux vers;

Elle a le franc rire, et la plainte,
Et le gazouillement ailé,
Et la note amoureuse, éteinte
Comme un clair de lune voilé;

C'est un soupir, une caresse,
Un fier et pudique abandon :
Elle a la joie, et la tendresse,
Et le dépit, et le pardon!

Je ne crois pas que, dans la nue
Où leur rêve idéal glissait,
Jamais lèvre plus ingénue
Ait ravi Molière ou Musset!

Salut, Cécile, et toi, Rosette!
Salut, Agnès aux yeux si doux!
Vous leur avez prêté, Suzette,
Je ne sais quoi, — qui vient de vous!

A ces noms charmants, dont la scène
Éternise la fiction,
Joindre tout bas celui... d'Hélène,
N'est-ce pas trop d'ambition?

Versez-nous longtemps, goutte à goutte,
Ce miel pur que vous distillez!
Parlez encore : on vous écoute;
Parlez-nous, Suzanne! — Parlez!

1870.

LIV

GRANDEUR MORALE

A MON AMI GASTON BOISSIER.

Poussières de soleil, éternelle semence
D'où germent dans l'azur les mondes inconnus :
Astres étincelants, lancés et retenus
Dans l'orbe où votre cours s'achève et recommence;

Océans lumineux, faits pour mettre en démence
Ces atomes d'un jour, créés faibles et nus;
Étoiles dont les feux ne nous sont parvenus
Qu'après des milliers d'ans, du fond du ciel immense :

On croirait que l'esprit, devant votre splendeur,
Épuise ce qu'il peut concevoir de grandeur !
Mais il est un spectacle, à mes yeux, plus auguste

Que ce fourmillement de mondes découverts :
C'est, dans le dernier coin perdu de l'univers,
Debout sur quelque globe infime, un homme juste.

1880.

LV

L'HERBIER

A MON AMI GUSTAVE NADAUD.

Ma jeunesse est enterrée :
Elle est là, dans ce bouquin,
Sous une tranche dorée,
Sous un dos de maroquin.

Quand je suis las de relire
Mes auteurs, jeunes ou vieux,
Qui n'ont plus rien à me dire,
Et me laissent soucieux ;

Quand le meilleur, le plus tendre,
Le plus grave ou le plus gai
Ne sait plus se faire entendre
A mon cerveau fatigué;

Quand ma main passe indolente
Sur les rayons familiers,
Comme la main nonchalante
Des paresseux écoliers :

Je vais prendre, en sa retraite,
Loin des yeux, et saintement,
L'œuvre inédite et secrète,
Le vrai livre où rien ne ment!

L'exemplaire en est unique,
Et tout entier de ma main;
Jamais lecteur ironique
N'en souilla le parchemin;

Sur ces pages embaumées
Que je tourne avec lenteur,
Point de lignes imprimées,
Rien qui trahisse un auteur!

Sous le fermoir qui les presse,
Point de prose ni de vers;
Mais combien tout m'intéresse
Dans leurs feuillets entr'ouverts!

Ainsi qu'en un cimetière
On dépose tous ses morts,
Ici de mon âme entière
J'ai mis les jeunes trésors!

Vingt objets ont leur langage :
Mon cœur même a tout tracé;
Il trouve entre chaque page
Un souvenir du passé!

Chères fleurs, que je vous aime,
Vous qui parfumez toujours
La chanson ou le poème
De mes naïves amours!

Liserons ou graminées,
Restes sans forme et sans nom;
Jasmins, pervenches fanées,
Que je reconnais ou non!

Pauvre herbier de mon enfance,
Ce soir, mouillé de mes pleurs;
Doux rêves d'adolescence,
Que je datais par des fleurs;

Faites encore apparaître
A mon regard ébloui
Les jours, les plus beaux peut-être,
De ce temps évanoui :

Et la grimpante charmille,
Où j'ébauchais tant de vers;
Et les fêtes de famille,
Sur le penchant des prés verts;

Et tant de courses ardentes
Sur ces rives que j'aimais :
D'escalades imprudentes
Pour un lis des hauts sommets;

Et tant de rêves sans causes,
De désirs et de regrets;
Tant d'œillets et tant de roses,
Confidents de mes secrets!

C'est l'âge où l'été commente
Les poètes de l'amour;
Où, simple encor, l'âme aimante
Brûle d'y lire à son tour;

C'est l'âge où l'hiver fait naître,
Dans ses nuits sans avenir,
Vingt romans qu'un bal peut-être
Voit commencer et finir.

C'est l'âge où le cœur se livre,
Où les fleurs sont des aveux
Qu'on va cacher dans un livre,
Avec lettres et cheveux!

J'ai vu cette feuille morte,
Que noue un ruban soyeux,
Dans la valse qui l'emporte
S'échapper d'un front joyeux.

Ce bouquet qui se dénonce,
Flétri, mais toujours charmant,
C'est la première réponse
Aux premiers vers de l'amant.

Les voici, touffe incolore,
Les brins de myosotis
Que tu me donnas encore
Le soir même où tu partis....

Peut-être, pâle exilée,
Seule, inclinée à demi
Près du feu, l'âme envolée,
Tu revois ton vieil ami;

Et moi, sur la page humide,
Contre ce livre accoudé,
Je pense au bonheur timide
Que tu m'avais accordé;

Et je songe à notre peine,
A ces lointains jours perdus
Où, sans la parole humaine,
Nos cœurs s'étaient confondus;

Et je songe au temps qui passe,
Qui passe et fuit sans retour,
Et dissipe dans l'espace
Notre chimérique amour!

Ce bouquet, — la soie est noire
Autour du frêle rameau :
Sois fidèle, ô ma mémoire! —
Ce sont des fleurs de tombeau!

Un jour, au flanc des montagnes,
Nous allions à travers bois,
Vieux parents, jeunes compagnes;
Elle en était : je la vois!

L'amour pur a ses aumônes :
Elle cueillait en chemin
Quelques blanches anémones
Qui s'effeuillaient sous sa main;

Le vent, passant sur les routes,
Prenait dans ses tourbillons
Les fleurs qui s'envolaient toutes,
Comme autant de papillons.

« C'est pour vous, ami fidèle! »
Dit-elle avec un souris;
Et moi, courant autour d'elle,
J'en recueillais les débris!

Ils sont là : mon doigt les touche !
Tiges, pétales, pistils !
Mais ces yeux, mais cette bouche,
Mais ce sourire, où sont-ils ?

Dormez, confondus ensemble,
Dormez, de moi seul connus,
Vous que mon culte rassemble,
O souvenirs ingénus !

Lisons ! tournons les années !
Au fond du cœur qui n'a pas
De ces vieilles fleurs fanées,
De ces noms qu'on dit tout bas ?

C'est ton histoire, jeunesse !
Chacun l'écrit à son tour.
A l'amour il faut qu'on naisse !
Il faut qu'on meure à l'amour !

1853.

LVI

CASSOLETTE

A MON AMI JOSÉPHIN SOULARY.

Pour y brûler un grain d'ambre ou d'encens
Gentil sonnet est une cassolette :
Nous y mettrons innocente amourette,
Regrets tardifs ou bien désirs naissants.

Tels du soleil les feux éblouissants
Sont réfléchis même en la gouttelette;.
Telle, en un bois, la simple violette
Sous les buissons se trahit aux passants.

Plus fort parfum n'irait à sa mesure!
Quant à railler sa fine ciselure,
C'est blâmer fleurs en un petit terrain,

Dessins légers sur une broderie,
Joyaux mignons pour la galanterie :
Orfèvre suis, et non fondeur d'airain!

LVII

MYSTICISME

Mon esprit, comme un somnambule,
Hante la crête des grands murs;
Mes pas jamais ne sont plus sûrs
Qu'au bord des toits où je circule.

Dans les ténèbres je vois clair :
Les yeux sont clos, l'âme est ouverte;
Et j'avance à la découverte
Dans la molle épaisseur de l'air.

Je ne vois rien que ma pensée,
Qui me guide infailliblement,
Et me fait poursuivre, en dormant,
Ma promenade commencée.

Pour le péril plein de mépris,
Je voyage de cime en cime,
Et je me penche sur l'abîme,
Et je regarde, — et je souris.

Les lois, les problèmes, les doutes,
Je les résous sans balancer;
Sur les gouffres, pour y passer,
Je me choisis d'étranges routes!

Dans les fentes de la cité,
Qui, d'en haut, me sont apparues,
Tous les passants, au fond des rues,
Semblent frappés de cécité.

Noyés dans leur gaz méphitique,
Ils s'acharnent, sur le pavé,
A chercher ce que j'ai trouvé
Grâce à ma folle gymnastique!

Où les plus braves auraient peur,
Je ne connais pas le vertige :
L'instinct secret qui me dirige
Vient du ciel, et n'est point trompeur.

J'ai mis au feu mon dernier livre :
L'horizon en est trop étroit ;
Et je suis monté sur le toit,
Pour respirer enfin, et vivre !

Je vole aux destins qui viendront,
Comme un navire à pleines voiles,
Et je crois toucher les étoiles
Dont la poussière est sur mon front !

J'entends à peine le murmure
De la misère et de l'erreur,
Qui s'agitent avec terreur
Sur cette fourmilière obscure.

Calme dans ma sécurité,
Je berce ainsi ma vie entière,
Rêvant au bord d'une gouttière,
Quand le vide est à mon côté.

Mais surtout, dans ma somnolence,
Ne m'éveillez pas, mes amis!
Je suis parmi ces endormis
Qu'il faut laisser à leur silence;

Je veux aller je ne sais où :
Mais, si vos voix troublaient mon somme,
Je tomberais comme un pauvre homme,
Et je me casserais le cou!

1855.

LVIII

NOCES D'ARGENT

A J....

Le ciel, comme aujourd'hui, flamboyait : la Nature,
Comme mon cœur, n'était qu'azur, lumière et feu!
Interrogeant tout bas la destinée obscure,
Nous marchions à l'autel sous le regard de Dieu.

L'air est aussi brûlant, le ciel est aussi bleu;
Et, bien qu'un quart de siècle ait fait ma tête mûre,
Pour ces noces d'argent qu'on fête sans parjure,
Mon cœur est aussi chaud qu'à son premier aveu!

Et malgré les labeurs, les luttes renaissantes,
Malgré les deuils anciens et les larmes récentes,
Et même le berceau vide de nourrissons,

Si Dieu me demandait : « Regrettes-tu ta vie ?...
As-tu quelque souci dans l'âme, ou quelque envie ?... »
Je dirais à l'instant : « Dieu bon ! recommençons ! »

6 juin 1883.

LIX

LES PETITS CERCUEILS

Des enfants ne me parlez pas!
Cela vous meurt entre les bras :
    Le petit être
Que cette mère a souhaité
Aurait mieux fait, en vérité,
    De ne pas naître!

Ah! sublimes tressaillements,
Ivresse de tous les moments,
    Qui peut vous rendre?
Comme d'un nimbe illuminé,
Adorer l'enfant nouveau-né,
    Le voir, l'entendre!

A peine est-il à son réveil,
Qu'on sent comme un plus chaud soleil
Qui vous féconde!
Pourvu qu'il vive, tout est bien :
Ce corps chétif, qui n'était rien,
C'est tout un monde!

On se dédouble en son enfant;
Contre Dieu même on le défend!
On rit, on chante!
L'épouse devient, en un jour,
Encor plus sainte pour l'amour,
Et plus touchante!

A ces jolis êtres bercés
On fait des destins insensés;
On est prophète;
Et l'on trouve étroit l'avenir
Pour tous les biens qu'on fait tenir
Sur cette tête.

Et soudain le mal est venu :
Tout revêt un deuil inconnu,
Tout devient sombre!

Votre regard, le jour, la nuit,
Ne voit plus qu'un berceau, qui luit
Même dans l'ombre.

On croyait — rêve paternel! —
Ce foyer d'amour éternel :
Il faut tout craindre!
On n'a qu'un pâle petit feu,
Qui lutte encore, brille un peu,
Et va s'éteindre!

On sent que tout veut s'arrêter;
On voit la lueur trembloter,
Mourir la flamme;
On voudrait, pour la rallumer,
Dans ces yeux qui vont se fermer,
Couler son âme;

Réchauffer ces pieds déjà froids,
Voir s'arrondir ces petits doigts
Aux ongles roses,
Et s'ouvrir, pour vous appeler,
Ces lèvres qui semblaient parler
De tant de choses!

Ce corps mignon, ce front si beau,
Il faut tout mettre en un tombeau!
L'âpre Nature
— Vain caprice, ou cruel devoir! —
Inflige au cœur, sans s'émouvoir,
Cette torture!

Combien s'en vont dès qu'ils sont nés,
Sitôt à l'air, sitôt fanés,
Fleurs mal éeloses,
Petits morts qui ne comptent pas,
Et qu'on ne pleure que tout bas,
Les portes closes!

Leur départ ne fait point de bruit;
Le plus souvent on les conduit
Sans nul cortège;
La foule est faite à ce chagrin!
La boîte est comme un grand écrin
Qui les protège.

Dans la rue on la voit passer,
Le long des maisons se glisser,
L'étroite bière;

Et, couvant des yeux le drap blanc,
Seul parfois le père, en tremblant,
Suit par derrière.

Il voit son trésor emporté,
S'arrête ou chancelle hébété,
Tel qu'un homme ivre!
— Hélas! Dieu fait-il des essais? —
Pourquoi, petit, si tu naissais,
N'avoir pu vivre?...

Non! ne m'en parlez plus jamais!
Je les voulais, je les aimais
Comme on les aime!
Mais, quand je songe à tous ces deuils,
Quand je vois ces petits cercueils,
J'ai peur moi-même.

Ah! plutôt que d'être éprouvé,
Que jamais ce bonheur rêvé
Ne s'accomplisse!
Écarte-le, Dieu de bonté,
S'il doit, un jour, être acheté
Par ce supplice!

1867.

LX

CHANSON DE GESTE

Sur le vélin d'un vieux livre,
Poudreux roman du passé,
Des yeux noirs qui me font vivre
Deux larmes avaient glissé.

Je relus toute la page
Et je pleurai malgré moi :
C'étaient les adieux d'un page
A sa maîtresse en émoi.

Pauvre messager fidèle,
Troublé d'un pressentiment,
Il allait mourir loin d'elle,
Et l'annonçait simplement.

Déjà, masquant son visage,
Veillait le rival félon,
Qui le guettait au passage,
Posté dans l'étroit vallon;

Et déjà la fleur mystique
Que l'enfant pâle, en mourant,
Cueillera pour viatique,
Ouvrait son limbe odorant.

Heureux livre, qui fais naître,
Par tes chants fleuronnés d'or,
Un charme qui nous pénètre
Après cinq siècles encor!

Heureux auteur, qui peux dire,
Bravant le temps oublieux :
« Deux beaux yeux ont su me lire!
J'ai fait pleurer deux beaux yeux! »

Heureux destin que j'envie!
Je ne veux, dans l'univers,
Qu'un cœur pour bercer ma vie,
Deux yeux pour lire mes vers!

LXI

REGRET

L'aïeul, tranquille à l'ombre, aime à lire un vieux livre,
Quand le soleil d'automne empourpre l'horizon;
L'active ménagère ordonne la maison,
Et se mire, en passant, dans les grands plats de cuivre.

Il faut aux bruns enfants que la chaleur enivre
Des fruits qu'on se dispute, assis sur le gazon;
Quand viennent les amis, dans la froide saison,
Il leur faut du bon vin qui fasse aimer à vivre!

Toi que ce rêve heureux tant de fois consola,
Aïeul, épouse, enfants, amis, tous, les voilà;
Mais aucun n'a son lot, et ton âme est jalouse :

Car tu n'as point — hélas! Dieu ne l'a pas permis! —
Le jardin pour l'aïeul, le dressoir pour l'épouse,
Les fruits pour les enfants, le vin pour les amis.

1876.

LXII

LE MAL DU POÈTE

VERS INSÉRÉS DANS LE VOLUME INTITULÉ :

« *Le tombeau de Théophile Gautier* ».

Je n'ai jamais cru, Maître auguste,
A ta placidité sans fin :
Plus d'un gourmet souffre la faim
Devant le plat d'or qu'il déguste.

Ces délicats, qu'on juge heureux
Au banquet de leur fantaisie,
Ont des fatigues d'ambroisie
Dans leurs appétits douloureux.

Tous ceux dont l'oreille est si tendre,
Tous ceux dont l'œil est si perçant,
Épris d'un idéal absent,
Voudraient mieux voir et mieux entendre!

L'artiste lutte obscurément
Au plus profond de sa cervelle :
Chaque beauté qu'il nous révèle
Garde le secret d'un tourment.

Ce qu'il nous prodigue et nous livre,
C'est sa substance, c'est sa chair!
Son moindre rêve coûte cher :
Il meurt dans sa toile ou son livre!

Tant de visions, dans les airs
Flottant au hasard confondues,
Tant de sonorités perdues
Qu'on voudrait fixer en concerts;

Tant de tableaux qu'on voudrait peindre,
De parfums qu'on voudrait humer,
De formes qu'on voudrait aimer,
D'horizons qu'on voudrait atteindre,

Font un supplice qui n'est su
Que de ces martyrs, fous ou sages,
Dont nous scrutons les fiers visages,
Où nul effort n'est aperçu !

Ton impassible quiétude,
Comme un masque toujours serein,
Des psychologues d'outre-Rhin
Eût défié la longue étude.

Tout Voyant semble un endormi :
Qui peut oublier ou décrire
Le mystère de ton sourire
Et de tes yeux clos à demi ?

On aurait dit que ta paupière
Redoutait nos tristes réveils !
Il faut de plus ardents soleils
A ces amants de la lumière !

Même aux regards de l'amitié
Tu simulais l'indifférence,
Pour mieux voiler une souffrance
Qui se dérobe à la pitié !

Ta mort a fini cette guerre
Où l'athlète que rien n'abat
Se livre à soi-même un combat,
Qui reste ignoré du vulgaire.

Retourne à l'immense inconnu!
Prends dans tes étreintes puissantes
Les figures éblouissantes
Dont ton rêve s'est souvenu!

Chercheur de plages chimériques,
De mer en mer toujours trompé,
A nos mensonges échappé,
Vole aux divines Amériques!

Laisse-nous les pâles décors,
Les teints flétris, les molles danses!
Les âmes ont des confidences
Plus merveilleuses que les corps!

Quitte ces fantômes sans nombre
Que ton amour avait fêtés:
Touche enfin les réalités
Dont tu ne caressais que l'ombre!

Le sommeil calme et souriant
Qui dans la tombe t'accompagne
A plus de couleurs que l'Espagne,
Et de rayons que l'Orient!

1873.

LXIII

LES JEUNES

AU SOUVENIR D'ÉLIE BROCA.

C'est à vingt ans que les meilleurs s'en vont!
Dieu leur épargne une plus longue épreuve;
Le deuil est grand : mais, bien qu'il nous émeuve,
N'oublions pas qu'un mystère est au fond!

Ils ont un signe invisible à leur front.
Quoi! les livrer aux remous de ce fleuve
Qui peut briser leur barque toute neuve?
Qu'adviendrait-il des beaux rêves qu'ils font?

Mieux vaut laisser à d'autres cette lutte
Où chaque pas est marqué d'une chute,
Où le vaincu voit saigner le vainqueur.

Heureux qui part pour la vie inconnue,
Les bras croisés sur la poitrine nue,
Fier et charmant, sans une tache au cœur !

LXIV

LA POÉSIE EST UNE PLANTE

La poésie est une plante
Qui veut un sol vierge et profond;
Elle croît, solitaire et lente,
Loin du bruit que les hommes font.

Elle aime un destin qui s'écoule
Humble, à l'abri des coups de vent;
Elle a peur du pied qui la foule
Et qui la blesse si souvent;

Un chaud soleil la fait éclore ;
Une larme peut l'arroser ;
Un rayon d'amour la colore ;
Elle fleurit dans un baiser.

Un rien la flétrit et l'effeuille :
Pire qu'un baveux limaçon,
Le railleur qui passe et la cueille
La voit mourir dans un frisson.

1850.

LXV

BILLET

A MA NIÈCE MARIE.

Chère petite, mon doux ange,
Sens-tu passer un souffle étrange
Dans l'or de tes souples cheveux?...
Ce sont mes vœux!

Trop loin de toi, quand je t'appelle,
Sens-tu cette larme rebelle
Qui mouille mes yeux en secret?...
C'est mon regret!

Sens-tu glisser dans l'ombre obscure
Une lueur sur ta figure,
Chaude, et rapide comme un dard?...
C'est mon regard!

Et sens-tu l'invisible flamme,
Qui va, de mon âme à ton âme,
Sur ton front si pur se poser?
C'est mon baiser!...

14 mai 1896.

LXVI

TRIO DE BÊTES

A MADAME F....

Et voilà comme on est puni pour trop attendre!
La mort, qui pour la bête et l'homme n'est pas tendre,
A brusquement frappé l'un de vos trois amis;
Et le tableau riant qui flottait dans mon rêve,
Elle ne permet pas que mon pinceau l'achève,
Après vous l'avoir tant promis!

Je les revois tous trois, le chien, l'oiseau, la chatte,
Vous flattant du museau, du bec et de la patte,

A vos pieds, dans vos bras et parmi vos cheveux.
L'oiseau surtout, présent de l'air, vivante flamme,
Fasciné par vos yeux comme nous par votre âme,
Palpitant, farouche et nerveux!

Didi vous amusait de son savant manège;
Ratouillet vous frôlait de sa robe de neige,
Ou cherchait vos genoux d'un bond rapide et sûr;
Et Cocotte, étalant ses changeantes livrées,
Gonflait sous vos longs doigts ses plumes enfiévrées,
Faites de feu, d'or et d'azur.

O l'être incomparable à qui vous faisiez fête!
Pour vous aimer ainsi, c'était mieux qu'une bête;
Pour vous comprendre ainsi, c'était plus qu'un esprit!
Tout fier de panacher vos torsades d'ébène,
Il ajoutait un charme à votre front de reine,
Qu'un voile de deuil assombrit.

Ivre de vos baisers, jaloux de vos caresses,
Ses coups d'aile marquaient d'indicibles tendresses;
Absente, il attendait muet votre retour.
Mystérieux accord et touchante exigence,
En lui tout aspirait à votre intelligence,
Tout frémissait de votre amour!

Il est parti, l'oiseau rayonnant des tropiques!
Fatigué de nos cieux gris et misanthropiques,
Sous leur paupière bleue il a clos ses yeux verts.
Pauvre bête! Gardez un long souvenir d'elle!
Faisons-lui tous les deux une place fidèle
Dans votre cœur et dans mes vers.

Les autres sont restés, peuplant la solitude :
L'un l'amitié banale, et l'autre, l'habitude;
L'un servile et bruyant, l'autre grave et douillet.
L'être qui n'est plus là, c'était la fantaisie!
Votre trio rompu n'a plus sa poésie,
— Didi, Cocotte et Ratouillet!

LXVII

BERCEUSE

A MON NEVEU ARMAND.

O cher enfant que l'on caresse,
Tu n'es plus seul : tu le sauras!
Lorsque ta mère entre ses bras
Mollement te berce et te presse;
Quand, las de sourire avec nous,
Tu vas chercher sur ses genoux
Les songes d'un sommeil paisible,
Ne sens-tu pas, dans l'ombre encor,
A ton côté, mais invisible,
Un frêle compagnon qui dort?

Ne sens-tu pas, secousse étrange,
Ainsi qu'en un monde voisin,
Tout près de toi, contre ce sein,
Tressaillir, frère ou sœur, un ange?
Poème secret et vivant,
Où tu lis, sans doute, en rêvant,
Mais que les mots ne sauraient rendre!
Dis-moi quel est cet entretien
Que vos âmes peuvent reprendre,
Durant ton sommeil et le sien!

Au même sein qui vous rassemble,
O petits êtres endormis,
J'admire que Dieu vous ait mis
Si près et si loin tout ensemble!
Riant et sublime aparté,
Mystérieuse parenté,
Qu'un rien sépare, et qui vous lie,
L'un au grand jour, l'autre à l'écart;
Mais ce rien même, c'est la vie :
Un souffle, un murmure, un regard!

1853.

LXVIII

AVEU

Oui, je rêve! — Mon Dieu, sois à jamais béni,
Toi qui, loin de tes cieux, dont l'absence me pèse,
Fis descendre sur moi, pauvre insecte banni,
Un rayon d'idéal où je voltige à l'aise!

Alors tout s'illumine, ou s'épure, ou s'apaise;
Mon printemps souffle encore à mon front rajeuni;
Et mon regard, cherchant un monde qui lui plaise,
Contemple l'invisible, et sonde l'infini.

Je rêve! — des effets remontant vers les causes,
L'âme prend son essor sous mes paupières closes;
La justice l'enivre ainsi que la beauté!

Je rêve! — à l'impuissant qui me raille ou m'accuse,
Je cache tous ces biens qu'un songe lui refuse;
Et je laisse la terre à la réalité!

1847.

LXIX

LA CONDITION

— « Homme, te voilà né : ce globe est ta maison.
Je t'ai doué d'amour, de force et de raison.
Des divins attributs obscur dépositaire,
Sous ce triple levier tu remueras la terre,
Et le monde étonné verra, t'obéissant,
Les miracles que fait un atome pensant.
La matière est à toi : taille, pétris, transforme ;
Sonde les flots profonds, perce la roche énorme ;
Où tu voudras passer trace-toi des chemins ;
Demande l'impossible au travail de tes mains :
Infiniment petit dans l'immense nature,
Fais même à son auteur louer la créature.

« Regarde : ai-je assez bien décoré ton séjour?
Trouves-tu pour tes yeux assez brillant le jour?
Assez calme la nuit pour ton sommeil éclose?
Assez touffu le chêne? assez belle la rose?
Assez limpide et pure, au flanc de son rocher,
La source où chaque jour ta soif va s'étancher?
J'ai dessiné pour toi les plus grands paysages,
Entassé les sommets, découpé les rivages,
Varié ton jardin des couleurs que tu vois,
Bleui l'onde, assombri la profondeur des bois,
Épaissi les gazons aux pentes des vallées,
Mûri le froment d'or dans les plaines brûlées,
Au bord des étangs verts assoupli les roseaux,
Et dans l'arbre qui chante enseigné les oiseaux.

« Pour toi, libre et puissant, règne sur ton domaine;
Demande ses secrets à chaque phénomène :
Crée après moi; grandis, docile à mon dessein;
Donne un corps aux désirs que j'ai mis dans ton sein;
Poursuis obstinément toute œuvre commencée.
Parle, et que ta parole épuise la pensée;
Du bloc de marbre brut fais jaillir la beauté,
Et d'erreurs en erreurs marche à la vérité.
Si ton ambition se promet davantage,
Du sol qui t'appartient fais, défais le partage.

Je t'ai donné le fer, et tu pourras t'armer;
Je t'ai donné la femme, et tu pourras aimer :
De vos embrassements, ineffable mystère,
Naîtra l'enfant, — l'enfant, mon chef-d'œuvre sur terre! —
Et cet être nouveau qui t'aura dû le jour
Prendra ce que ton cœur peut contenir d'amour! »

Et l'homme dit : — « Seigneur, je bénis ma naissance,
Et ma voix chante un hymne à la reconnaissance!
Quel arrogant désir eût jamais convoité
Le présent sans égal que me fait ta bonté?
Des trésors les plus chers ta grâce a comblé l'homme!
Mais, pour tant de bienfaits, dont seul tu sais la somme,
Pour prix de ces faveurs, ô Dieu puissant et fort,
Que te réserves-tu? »
Dieu répondit : — « La mort. »

1849.

LXX

HOC ERAT...

Tu disais : « Donnez-moi le jardinet d'Horace,
Et la source d'eau pure, et le petit bosquet;
En retour du fil d'or qui nouera mon bouquet,
J'irai chez nos neveux illustrer votre race!

« La médiocrité, que j'aime et que j'embrasse,
Chez moi, comme chez lui, prendrait un air coquet;
Et, poète à loisir, j'aurais assez de place
Pour asseoir neuf amis à l'antique banquet. »

Non! non! tu te trompais : ce n'est point la sagesse!
Il faut d'un autre mot nommer cette largesse,
Et de la pauvreté mieux connaître l'orgueil!

Quand le poète, au bord du Tibre ou de la Seine,
Porte au cou le collier d'Octave ou de Mécène,
La Liberté se voile, et la Muse est en deuil.

1856.

LXXI

LA MAISON

(Imité du Saxon Adlhem.)

A. H. TAINE

Connais-tu la maison basse
Où tu logeras un jour?
On a mesuré l'espace :
L'herbe y foisonne alentour.

Elle n'a point de fenêtre;
C'est un logis assez noir;
Au dedans, l'on n'y peut voir;
Au large nul n'y peut être.

Les côtés en sont étroits.
L'un et l'autre bras y touche :
De bois blanc sont les parois,
Sur le bois blanc l'on se couche.

Quand on posera ton front
Sous le toit qui la domine,
Tu sentiras le plafond
Appuyer sur ta poitrine.

L'air y manque, et cependant
Jamais, accusant son gîte,
L'être pâle qui l'habite
Ne se plaint en descendant.

On la place en un lieu grave,
Dans une blanche cité,
Où l'on s'arrange une cave
Pour toute l'éternité.

Elle a, si le bruit te pèse,
Un silence sans pareil.
Veux-tu dormir à ton aise?
Rien n'y trouble le sommeil.

Il y fait froid, l'été même,
Oh! bien froid, quand vient la nuit,
Et nul être ne t'y suit,
T'aimât-il d'amour extrême.

Tes amis, le chapeau bas
Viendront pour te faire escorte;
Mais les plus chers n'iront pas
Plus loin que la sombre porte.

Elle s'ouvre devant eux,
Béante dans l'herbe verte;
Quelques pleurs servent d'adieux;
On la ferme, à peine ouverte.

De la terre par-dessus,
De tous les côtés la terre;
Et puis, il ne reste plus
Rien de toi, — qu'un grand mystère!

1868.

LXXII

SUZEL

A MADEMOISELLE SUZANNE REICHENBERG.

(Dans le rôle de Suzel, de *l'Ami Fritz*.)

Suzel, rien n'est comparable
A votre charme vainqueur!
Tout en vous est adorable,
Les yeux, la voix et le cœur!
Ce cœur, nul n'aurait l'audace
De jamais l'effaroucher :
Mais on reprendrait l'Alsace,
Rien que pour vous y chercher!

Décembre 1876.

LXXIII

PRIÈRE DU SOIR

A MON AMI CH. GOUNOD.

Je veux prier : l'heure est propice.
Déjà le voile de la nuit
De l'horizon remonte et glisse
Sur la ville où meurt chaque bruit,
Je veux reporter ma pensée
Vers l'image trop effacée
D'un Dieu qui n'a point de rigueur,
Et rallumer par la prière
Quelques rayons d'une lumière
Qui s'éteint presque dans mon cœur!

Mon âme, prends ton vol, entr'ouvre tes deux ailes!
Tout semble t'inviter : le temps, l'heure et le lieu.
Soulage les ennuis qu'en secret tu recèles :
Les hommes ont le jour, le soir est fait pour Dieu.

Au temps lointain de ma jeunesse,
Je me souviens d'un soir pareil :
Sur le front d'une enchanteresse
Ainsi se jouait le soleil.
Je vois encore à la fenêtre
Les pâles rayons disparaître,
Noyés dans la brume de feu;
Et, fêtant d'un dernier message
Son fier et perfide visage,
Changer en or chaque cheveu.

Nous nous aimions alors, et la Nature entière
Accordait un sourire à nos rêves d'un jour.
J'avais divinisé les dons de la matière,
Et demandé la joie aux mensonges d'amour!

Mais pourquoi ce retour profane
Qui me distrait et me poursuit?
Chassons tout ce passé qui plane
Comme un fantôme dans la nuit!

Le regret ne peut plus m'atteindre;
Je veux oublier, sans me plaindre,
La servitude où je rampais :
Prions! qu'un élan salutaire
Loin des faiblesses de la terre
M'emporte et me donne la paix!

J'en ai besoin : Dieu seul la rend ou la retire.
Pour l'obtenir de lui, je gravirai les cieux;
Je trouverai des mots que je ne sais plus dire,
Et le calme sommeil descendra sur mes yeux.

Prions! — Mais la paix dans mon âme
Pourra-t-elle rentrer jamais,
Quand la douleur crie et réclame
Au nom des êtres que j'aimais?
Comme en ces pays où la foule,
Parmi les tombeaux qu'elle foule,
Passe et se promène en riant,
Ainsi mon cœur, qui garde ensemble
Ses morts et ses vivants, ressemble
Aux cimetières d'Orient.

Je les revois toujours, ces doux et chers visages,
Dont j'ai cru la présence éternelle ici-bas!

Nous leur devons, hélas! plus graves et moins sages,
Des heures de gaîté qui ne reviendront pas.

L'ambition a pris la place
De ce calme et trop court loisir;
Ma faiblesse lutte et se lasse
Sur des biens qu'elle veut saisir.
Que d'obstacles dans cette route!
Que d'instants où la vertu doute,
Où la main tremble, où le cœur bat!
Que de rivaux! quelle mêlée,
Où mon espérance ébranlée
Est prête à quitter le combat!

Ah! la vie est pénible, et l'issue incertaine!
Que de maux à guérir en nous et dans autrui!...
Mais je m'égare encore, et mon rêve m'entraîne,
Et ton nom, Dieu clément, de mes lèvres a fui.

Prions! — Mais où sont les paroles
Qui berçaient ma simplicité!
Que voulez-vous, soucis frivoles,
Sous qui cède ma volonté?
Je glisse d'idée en idée :
Chacune à ma vue obsédée

Offre un importun souvenir,
Et fait passer sa vaine image,
Devant le Dieu que mon hommage
Voulait adorer et bénir.

Légers spectres d'amour, souvenirs de jeunesse,
Projets ambitieux qui troublez ma raison,
Regrets, doutes, cessez d'accabler ma faiblesse!
Ah! que l'âme a de peine à quitter sa prison!

Pardonne, ô Dieu, si ma prière
S'attarde en aspirant vers toi!
Je veux briser toute barrière,
Mais mon effort trahit ma foi.
Au moment même où je t'implore,
Une autre image vient encore
Obscurcir la tienne à mes yeux :
Et mon infirmité passée
Enchaîne ici-bas ma pensée,
Quand je crois atteindre les cieux.

LXXIV

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

A ALPHONSE HIRSCH.

Avec le dernier son, mon extase s'achève :
Me voici retombé dans l'ombre et dans la nuit.
Accords plus éthérés qu'un rêve dans un rêve!
Esprits, sylphes, lutins, où m'aviez-vous conduit?

Feuilles, qui frémissiez au vent qui vous soulève,
Gazouillements d'oiseaux que l'archet reproduit,
Babil des fleurs, soupirs des bois gonflés de sève,
Silence des forêts, qui n'est fait que de bruit :

Tout se tait! Vainement mon oreille attentive
Veut saisir dans les airs la note fugitive :
Chants de Titania, qu'êtes-vous devenus?

O musique! Univers des sons! Magique empire!
Écho révélateur des mondes inconnus!
O Mendelssohn, divin traducteur de Shakspeare!

1863.

LXXV

L'ENFANT TERRIBLE

« Reste sans moi, mon doux amour !
L'aïeule saura te distraire.
Je vais là-bas pour voir ton frère :
Sois sage jusqu'à mon retour !

« Autour du logis qu'il habite
Des fantômes silencieux
Pourraient effrayer tes beaux yeux :
Plus tard, tu lui rendras visite. »

— « Mère, je voudrais bien savoir
Pourquoi personne ne l'amène :
Tu vas le voir chaque semaine,
Et lui ne vient jamais te voir! »

— « C'est qu'il n'est point maison pareille,
A la sienne, mon doux ami;
Et qu'il est si bien endormi
Que jamais plus il ne s'éveille! »

LXXVI

PAX

A MON AMI A. CHATELAIN.

Sur votre maison vous l'avez inscrit,
Ce beau nom de « Paix », dans un jour d'envie !
La paix, vous l'aviez en vain poursuivie,
Sans la rencontrer de corps ni d'esprit !

Aimable songeur, quel mal vous aigrit ?
A goûter enfin l'attrait de la vie,
Le mot rayonnant là-haut vous convie !
Vous vous attristez : le fronton sourit !

Vous qui coudoyez les grandeurs du monde,
Vous pouviez douter que la paix profonde
Sous un toit mortel daignât se loger :

Et pourtant, ingrat, vous l'avez trouvée,
Plus charmante encor qu'on ne l'eût rêvée;
Et vous êtes trois pour la partager!

LXXVII

LA VEILLÉE DU MÉDECIN

A MON PÈRE.

I

Quand le corps souffre, on te réclame :
Ton sourire est le bienvenu,
Et fait passer, en touchant l'âme,
Jusqu'aux sources du mal un fluide inconnu !

C'est par toi que l'infirme espère,
Que le vieillard croit rajeunir ;
J'ai vu tressaillir plus d'un père,
Épiant la minute où tu devais venir.

On guette avec impatience
Ton pas qui s'arrête au palier;
Le doute reprend confiance,
Dès qu'apparaît au seuil ton regard familier.

Chacun s'empresse : on te demande
Un geste, un signe, un mot d'espoir;
On t'écoute, et ta voix commande;
Parti, l'heure est comptée où l'on doit te revoir.

Et tu guéris souvent! Courage,
Providence de la douleur!
Poursuis ton rôle et ton ouvrage :
Arrache obstinément quelque proie au malheur!

Suspends la torture sans trêve,
Allège le poids étouffant,
Verse au sang appauvri la sève,
Fais refleurir la vierge, épanouir l'enfant!

Mais, quand la Nature résiste,
Bravant ton savoir obscurci,
Quand la mort triomphe, — heure triste! —
Quel tableau trouble alors ton cœur mal endurci!

Tu les connais, ces pleurs sans nombre;
Tu les fuis toujours, homme fort,
Ces longs sanglots dans la nuit sombre,
Ces premiers cris d'effroi que fait pousser la mort.

Car ce n'est pas toi qui consoles :
Que peut ta voix ou ton regard?
Il faut alors d'autres paroles,
Qu'on ne demande pas à ce vaincu qui part!

II

On dit que vous êtes terribles,
O médecins, dans votre foi;
Et que vos âmes insensibles
Dans l'être qui s'éteint n'observent qu'une loi;

Que vous voyez ces faces blêmes
D'un œil sec, que rien ne ternit;
Que vous écartez les problèmes
Dont le tourment commence à l'heure où tout finit.

Que vous ne voulez point connaître
L'espoir qu'on murmure tout bas,
Et que, pour vous, tout cesse d'être
Où la courte science hésite et n'atteint pas;

Qu'à voir tant de lèvres glacées,
Tant de mains qu'un instant raidit,
Tant de paupières abaissées,
Tant de sang qui se fige et qui se refroidit,

Vous ne croyez qu'à la matière,
Au corps qui souffre et se débat;
Que pour vous la machine entière
N'est que muscles, ressorts, nerfs, cerveau, cœur qui bat :

Que la vie est un phénomène
Dont la mort signale la fin,
Et que la destinée humaine
S'arrête pour jamais sur le seuil du divin!

Et toi, dont le front que j'embrasse
Conserve un nuage d'ennui,
Dont les tempes gardent la trace
Du lourd souci qui naît de la douleur d'autrui;

Quand tu méditais sans rien dire,
Quand tous ces regards déchirants
Dans ton âme tentaient de lire,
Quand ton front se penchait sur le lit des mourants:

Quand, mesurant ton impuissance
Devant un mal sans guérison,
Tu suivais cette décroissance
Dont le terme fatal échappe à la raison;

Quand, après des nuits d'insomnie,
Contre la mort ayant lutté,
Tu regardais une agonie :
Et toi, mon père, et toi, — réponds, — as-tu douté?

III

Ah! je le sais, ce siècle doute!
Plus l'humanité va créant,
Plus les sages que l'on écoute
Enivrent la raison de l'orgueil du néant.

En vain l'espérance est avide :
A l'horizon plus rien ne luit!
L'âme est un mot sonore et vide!
Ce rayon de lumière appartient à la nuit.

Oui, l'on voudrait absorber l'être
Dans l'universel mouvement;
Faire rentrer et disparaître
Dans l'immense unité, l'homme, obscur élément;

Comme ces feuilles qui s'amassent
Aux feuilles vont se réunir,
Des générations qui passent
On forme un vil fumier où germe l'avenir;

On limite ici la durée
Où l'âme libre aspire au bien :
Et, quand elle en est altérée,
Au moment d'y goûter, on lui dit : « Tu n'es rien! »

Songeurs, songeurs, prenez bien garde!
Pour vous consoler, vous avez
Ce peu de gloire qui retarde
Le néant déguisé que vous nous réservez!

Que vous font les sphères lointaines
Où nos vœux s'égarent d'en bas?
Vous bercez vos âmes hautaines
D'une immortalité que les humbles n'ont pas.

Vous oubliez la foule obscure
Qui ne peut sentir ni vouloir,
Dans votre écrasante Nature,
L'amère volupté de mourir sans espoir!

IV

O mort, je garde l'espérance!
O mon père, sois avec moi!
Un soir, près d'un lit de souffrance,
Nous avons tous les deux pleuré, — rappelle-toi! —

Nuit lugubre! froide veillée!
Tu marchais d'un pas grave et lent;
Je pressais la vitre mouillée,
Afin d'y rafraîchir un peu mon front brûlant.

Tu songeais à ce corps débile,
Méconnaissable à tous les yeux,
A l'ami gisant immobile,
Le regard déjà terne et tourné vers les cieux;

Déjà tu voyais se dissoudre
Chaque élément mal retenu;
La poudre aspirer à la poudre,
Dans le dédale obscur d'un travail inconnu.

Mais, moi, je pensais à cette âme
Douce et bonne, et qui nous laissait;
J'écoutais la voix qui réclame
Contre l'horrible adieu que mon cœur repoussait;

En un moment tous les systèmes,
Tous les dogmes s'offraient à moi :
J'allais, posant tous les dilemmes,
Du croyant sans lumière au sceptique sans foi;

Puis je m'assis au chevet sombre;
Et, quand vint l'instant redouté
Où l'être cher mourait dans l'ombre,
Je regardai sa face : et je n'ai plus douté.

1864.

LXXVIII

L'AUBE DU MORT

Le réveil est affreux, quand l'aube matinale
Perce la vitre humide et terne qui pâlit;
Quand la ville retourne à sa tâche banale,
Et qu'un jour inquiet se glisse jusqu'au lit.

Vers les rideaux tirés, qu'un mystère remplit,
La vue avec effroi s'attache machinale ;
En vain l'oreille attend quelque plainte finale :
L'âme a fui : le travail inconnu s'accomplit.

On voudrait croire encor qu'un rêve se prolonge;
Que de ces plis obscurs, où l'œil stupide plonge,
Une main va se tendre, une voix va parler!

Non, ce n'est pas des nuits la lourde somnolence :
C'est le vide, dont rien ne peut plus consoler;
C'est le froid du matin, c'est l'éternel silence!

LXXIX

PRO ARIS ET FOCIS

Rentrez au foyer, chantres de la vie!
C'est assez courir par monts et par vaux;
C'est assez donner à la fantaisie :
Les accords anciens sont les plus nouveaux.

Aux flots les plus clairs replongez votre âme!
Laissez les sentiers pour le grand chemin!
Pour enseigner l'homme et charmer la femme,
Un livre suffit, c'est le cœur humain.

On a trop chanté l'inerte matière,
Du chêne au brin d'herbe et de l'onde aux fleurs.
Quand vous épuisez la Nature entière,
N'entendez-vous plus l'homme avec ses pleurs ?

On a trop bercé de douleurs sans causes
Nos sens affadis et débilités.
On a trop souillé les plus nobles choses,
Et trop mis à nu nos difformités !

On a trop parlé de l'amour profane,
Et trop bien fardé son spectre hideux :
Imposez silence à la courtisane,
Et chantez enfin la pudeur à deux !

On a trop vanté les rêves bizarres
Qui créaient un monde au nôtre étranger ;
Dans ce triste siècle, aux vertus plus rares,
Ce sont les cœurs purs qu'il faut protéger.

Le masque est fané, montrez des visages !
Précepteurs d'un peuple, hélas ! vieillissant,
Chantez pour instruire, ainsi qu'aux vieux âges ;
Tirez de la lyre un plus jeune accent !

Ce temps inquiet vogue sans boussole,
Énorme navire où tout se confond.
L'amour survit seul, et seul il console :
Éclairez d'amour l'abîme sans fond !

La main sur le cœur, écrivez un livre
Qui fasse épeler à l'adolescent
Le secret divin d'aimer et de vivre,
Sans troubler d'un mot son front rougissant.

Que la vierge y trouve un chant salutaire,
Quand marche l'aiguille ou bien le pinceau ;
Parlez à l'épouse un langage austère,
Digne de l'autel comme du berceau.

Lorsque, fatigué de l'insaisissable,
L'homme songe à Dieu, prêt à l'accuser,
Comme une oasis sur la mer de sable,
Qu'il trouve vos chants pour s'y reposer.

Que le vieillard même ait dans sa mémoire
Vos vers attendris, ou leur fasse accueil :
Éclairez pour lui la pente plus noire ;
Mettez une aurore après le cercueil !

Ainsi nous aurons des voix pour chaque âge,
Pour chaque tristesse et pour chaque espoir.
Aux uns vous direz : « Reprenez courage ! »
Aux autres : « Souffrez au nom du devoir ! »

Moi, je me tairai : mais la tâche est belle,
Et d'autres viendront à ce cri d'en bas !
La femme se plaint, la famille appelle :
Le poète ému ne répondrait pas ?

Où sera la foi, si la Muse doute
Et pour le néant fait son plaidoyer ?
Tous les Dieux s'en vont, l'âme est en déroute :
Conservons, du moins, le Dieu du foyer !

1856.

LXXX

LEÇONS DE CHOSES

A J....

La misère de l'homme a fait mon épouvante :
Je sens les maux, je vois les pleurs, j'entends les cris.
J'ai fait chanter la plainte attristée et savante,
Et trouvé sous mes doigts quelques vers attendris.

Mais toi, tu fais rougir cet art dont je me vante :
Car tu vas droit à ceux qui souffrent, cœurs aigris.
Ma pitié n'est qu'une ombre, et la tienne est vivante!
Je gémis, tu secours; je parle, tu guéris.

Que vaut contre le mal un son que l'air emporte?
Ah! que ta foi tenace est plus haute et plus forte!
C'est toi qui veux : agir est tout, rêver n'est rien.

Obstacles ni dédains ne lassent ton courage;
Je dis : « Que ferons-nous? » Tu réponds : « A l'ouvrage! »
Et ton vieil écolier s'instruit encore au bien!

1895.

LXXXI

CONFIANCE

Rien dans l'infini mystère
N'est vain :
Nulle chose n'a sur terre
Sa fin !

Quand la douleur blesse et dompte
Nos cœurs,
C'est l'éternité qui compte
Les pleurs.

Que serait la mer immense
Sans port,
Et, si rien ne recommence,
La mort?

A quoi bon l'heure écoulée
Sans toi,
Et, sans l'espérance ailée,
La foi?

Sans l'infaillible justice
D'en haut,
Que serait le sacrifice?
Un mot!

Que serait le corps sans l'âme?
Si peu!
Et l'âme aussi, pauvre flamme,
Sans Dieu?

LXXXII

LE TIROIR

J'ai fait des vers toute ma vie,
Sans en rien dire aux étrangers :
Ils passent pour esprits légers,
Ceux qui contentent cette envie.

Des heures que je sacrifie
Les sages sont plus ménagers :
L'idéal a trop de dangers
Dans la route qu'ils ont suivie !

Ah! si j'ouvrais mon grand tiroir,
Comme on rirait de n'y rien voir
Qu'un portefeuille assez modeste,

Dont le devoir et l'amitié
Ont pris à peine la moitié :
L'amour a griffonné le reste!

LXXXIII

LE DERNIER DOUTE

O secrète misère, impuissance d'écrire!
Je sens, je vois, je veux, et demeure incertain.
Que faut-il conserver, et que dois-je proscrire?
Et comment discerner l'argent pur de l'étain?

L'image qui me plaît, la forme qui m'enchante,
Les sons harmonieux, les tableaux éclatants,
Héroïsme, vertu, beauté, grâce touchante,
Tout ce que je devine et tout ce que j'entends :

J'espérais tout noter, tout redire et tout rendre;
Et quel n'est pas, hélas! mon long étonnement,
Lorsque, de ces hauteurs, obligé de descendre,
Je mesure ma chute et mon abaissement!

Contre les mots, les sons, quelle lutte s'engage!
La matière résiste et l'esprit se débat;
L'idéal veut parler, sans trouver son langage;
Et le cerveau brûlant s'épuise en ce combat.

La parole est en moi le rebut de mon âme.
L'œuvre, avant que d'éclore, a lentement grandi;
Je prépare ma plume, et tout s'est refroidi :
La cendre ne dit pas les secrets de la flamme.

1855.

LXXXIV

LA MONTAGNE

J'ai gravi lentement les pentes de la vie,
Trouvant la route longue et marchant pas à pas.
Mon âme, sans aller ni très haut ni très bas,
Vécut à ses devoirs mollement asservie.

J'ai négligé des biens qui ne me trompaient pas,
Et recherché des maux qui flattaient mon envie;
Épris de la beauté, que l'amour purifie,
J'ai connu les regrets, les larmes, les combats!

Je suis sur le sommet : je n'ai plus qu'à descendre.
J'aperçois sous mes yeux le versant qu'il faut prendre,
Stérile et dévasté comme l'âpre saison !

Les brumes de la nuit enveloppent la route,
Et je n'ai, pour guider mon pied qui cherche et doute,
Qu'une blanche lueur au bout de l'horizon !

LXXXV

LA CURIEUSE

Tu veux savoir si ce livre,
Fils des loisirs nonchalants,
Doit rajeunir et revivre
Dans mille ans?

Folle! un Pétrarque, un Virgile
A ces réveils éclatants :
Je dormirai bien tranquille
Dans cent ans.

Combien le siècle en dévore,
De ces rimeurs haletants!
Lira-t-on mes vers encore
Dans vingt ans?

Ton regard me questionne,
Et tu crains les médisants :
Va, ne les crains plus, mignonne,
Dans dix ans!

L'oubli vient, l'heure est prochaine :
Les vers s'en vont cheminant
Aux parapets de la Seine
Dans un an!

1865.

LXXXVI

LE COMMENCEMENT ET LA FIN

A RENÉ R...

Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire, alors que l'on vous pleure!

II

En Voyage

A ma chère femme.

I

LA NATURE

La Nature a pour moi le charme de l'enfance :
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté;
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense!

Le plus méchant lui doit des retours d'innocence,
Et le plus malheureux des réveils de gaîté.
Elle apporte le calme à mon cœur irrité;
Et, même sans la voir, il suffit que j'y pense!

« Songe à l'enfant, disait le poète païen :
De tes mœurs en péril respecte le gardien ;
Rougis en contemplant la chaste créature ! »

Et, moi, quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,
Je dis : « Sois pur, mon cœur ! respecte la Nature ! »

1856.

II

SÉPARATION

A J....

Carnet de voyage, 1875.

On a voulu partir; on part : on le regrette!
Je voudrais à ce train crier : « Recule! arrête! »
Je me dis : « A quoi bon? qu'ai-je à faire là-bas?
Se peut-il que j'arrive où tu ne seras pas? »
Je sens encor ta lèvre, — et déjà quinze lieues!
Oh! qui nous les rendra nos petites banlieues,
Où l'on peut se rejoindre à dîner, où, le soir,
On se retrouve ensemble, heureux de se revoir,
De passer doucement, comme autrefois, des heures
Que nous oublions trop, — car ce sont les meilleures, —

Au crépuscule, au fond du jardin, sur un banc,
Ou dans le bois voisin, près du bord de l'étang,
Ou même, sans aller aussi loin, sur la route,
Parfois poudreuse, mais si calme, que l'on doute
Si l'on doit souhaiter, quand on y rêve ainsi,
Loin de toute contrainte et loin de tout souci,
Paris avec son luxe — et même avec sa gloire!
Oh! de ce vide affreux gardons bien la mémoire!
Ne jouons plus avec les adieux, et songeons
A prendre un peu pour nous la fable des Pigeons!
D'un plaisir incertain la douleur est certaine :
— Au retour, nous lirons ensemble La Fontaine!

III

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille;
Tout dit : « Le printemps est venu!
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu! »

« C'est le printemps! » dit chaque germe
En s'agitant dans sa prison,
D'où bientôt perce, droite et ferme,
La tige, — arbre, plante ou gazon.

« C'est le printemps! se dit la mousse.
Pour tous les rêveurs assoupis
Rendons notre couche plus douce,
Épaississons nos verts tapis! »

Chaque fleur prend part à la fête.
La Nature éclate à la fois :
La fougère dresse sa tête,
Comme une crosse, dans les bois ;

Relevant sa coiffe dorée,
Le genêt dit : « C'est le printemps! »
La sauge vers la centaurée
S'incline, et lui dit : « Je l'entends! »

Les muguets aux mille clochettes
Carillonnent pour son retour,
Et les fraisiers dans leurs cachettes
Ont des frémissements d'amour ;

Le cytise mêle aux broussailles
Ses grappes d'or; le vieux buisson
Se fait beau pour les fiançailles
De l'églantine et du pinson ;

Entre les feuilles desséchées,
La pervenche ouvre un œil d'azur;
Les joubarbes se sont penchées
Pour le voir, au rebord du mur;

La clématite qui s'enroule,
Et les liserons familiers
Sur les saules grimpent en foule,
Comme une bande d'écoliers;

Près des fossés, les pâquerettes
Disent entre elles : « Le voici! »
— « Oublions nos peines secrètes,
Et soyons gai! » dit le souci;

Les renoncules étonnées
Entr'ouvrent leurs calices d'or
Et leurs corolles satinées,
Où la coccinelle s'endort;

Dans son réduit, la violette
N'a point ces habits de gala,
Mais elle ouvre sa cassolette,
Et son parfum dit : « Je suis là! »

Et dans le feuillage, dans l'herbe,
Sur les chemins, dans les forêts,
Au sillon qui promet la gerbe,
Dans le noir limon des marais;

Sur les fumiers et dans les sables,
Sur le terreau des maraîchers,
Comme aux sources intarissables
Qui mouillent le flanc des rochers;

A la margelle des puits sombres,
Aux toits que la pluie a lavés,
Parmi le fouillis des décombres,
Entre les fentes des pavés :

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu;

Et pris d'une gaîté pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit : « Quelque chose en moi s'éveille :
C'est le printemps! — faisons des vers! »

1865.

IV

LA ROCHE QUI TOMBE

A J.....

Au-dessus de la mer, imprudent riverain,
Et tout au bord de la falaise,
J'ai choisi, pour te plaire, un arpent de terrain,
Un coin de calcaire et de glaise :

Champ condamné d'avance à glisser, quelque soir,
Dans les flots où son pied se noie;
Domaine plus fragile encor que notre espoir,
Plus éphémère que ma joie!

La cime, qui surplombe, à son flanc arrondi
Montre au loin de larges blessures,
Et quelques fleurs qu'égaie un rayon de midi
Ont pris racine en ses fissures.

Au sommet, l'herbe pousse, et l'arbrisseau tremblant
S'y tord sous la brise plaintive;
Un pêcheur de varech fouille ce sol croulant,
Et, pour un loyer, le cultive.

Au bas, chaque marée, en frappant le rocher,
Fait descendre un peu de poussière,
Et, morceau par morceau, la mer vient retrancher
Un pan de la friable pierre.

Des mottes que l'eau trempe en tombent tout un jour,
Après la pluie ou la tempête;
L'hiver glacé l'attaque et la fend à son tour,
Et livre aux flots quelque conquête.

Cinq ans déjà passés, et, sans se ralentir,
L'Océan poursuit son ouvrage.
Combien lui faudra-t-il encor pour engloutir
Cette falaise et cette plage?

Pour nous reprendre un bien qui décroît sous nos yeux,
Qui devant nos pas diminue,
Et couvrir tout à coup d'un flot silencieux
Cette place heureuse et connue?

Ainsi nous le voulions, bizarres possesseurs!
Cette instabilité des grèves
Avait pour nos esprits de secrètes douceurs,
Et s'accordait avec nos rêves!

Oh! viens, promenons-nous dans ce pauvre jardin
Qui domine écueils et marée!
Laissons le paysan sourire avec dédain!
Foulons la terre sans durée!

Chaque gravier qui tombe, au gouffre réuni,
Aux choses saintes nous convie :
Embrassons l'horizon, contemplons l'infini,
Rompons d'avance avec la vie!

Ici nous nous aimons : ici viendra la mer!
Nul après nous n'aura la rive;
Nul ne respirera d'ici le sel amer
Qui d'en bas monte et nous arrive!

Et comme nous passons, ainsi croule à la fois
Le sol où j'ai planté ma tente!
J'en ai mesuré l'aire à nos destins étroits;
Il doit suffire à notre attente!

Un jour, lorsque la vague aura fait sourdement
Son labeur de chaque journée,
Quand, avant nous peut-être, après nous sûrement,
La falaise sera minée :

Notre petit terrain, disparu sous les flots,
Sera rendu méconnaissable;
Le flux et le reflux, avec leurs longs sanglots,
Le rouleront parmi le sable;

Il sera sur la côte un invisible écueil
Où flotteront les algues vertes;
Les traces de nos pas, sous l'humide cercueil,
A tout jamais seront couvertes;

Les parcelles de terre où ton cœur est resté
De bords en bords seront poussées,
Et le flot bercera pendant l'éternité
Nos souvenirs et nos pensées!

Veules, 1864.

V

ASCENSION

A J....

Près de mon pied plus sûr pose tes pas timides :
Ces pins touchés des vents ont d'ineffables voix.
N'as-tu pas besoin d'air? Vers ces pentes rapides
Marchons! il faut gravir, touristes intrépides,
Jusqu'à la cime que tu vois.

Suivons la cascade sonore,
— Encore, encore! —
Chèrchons la source de ce flot
Encor plus haut!

J'aimai toujours les monts : plus jeune et plus agile,
J'ai parcouru jadis ces sentiers odorants ;
J'ai dormi sous les toits où le pâtre s'exile,
Et mesuré de près, sur un appui fragile,
Le sombre abîme des torrents.

Ces sommets que l'azur colore,
— Encore, encore ! —
J'en veux avoir le dernier mot,
Encor plus haut !

Aromes des forêts, vous enivrez ma tête !
Vois, le chemin plus doux s'attarde à ce gazon :
Essayons de ces bois la facile conquête.
Oh ! ne descendons pas ! j'en veux toucher le faîte,
Pour embrasser tout l'horizon.

Dans la brume qui s'évapore,
— Encore, encore ! —
Des brebis j'entends le grelot
Encor plus haut !

Mais devant nous s'allonge une côte nouvelle,
Et le chemin franchi n'est qu'un sommet trompeur.

En un chaos de rocs le granit s'amoncelle,
Au-dessus fuit la cime où la neige étincelle :
Prends ma main, si tes yeux ont peur.

Où nous arrivons, je l'ignore.
— Encore, encore! —
Courage! nous serons bientôt
Encor plus haut!

De gradins en gradins, aux pentes dépassées,
Tout ce qu'on a d'impur demeure, et la vertu
Se dégage du fond des âmes oppressées;
Cet air plus généreux qui souffle en mes pensées,
Comme moi le respires-tu?

Mais la cime à cent pas se dore;
— Encore, encore! —
Le ciel est pur, le soleil chaud :
Encor plus haut!

Torrents, rochers confus, forêts et pâturages,
Nous avons contemplé vos étranges beautés;
Nous avons traversé la zone des orages,
Et de ces pics glacés, unissant nos courages,
Foulé les sommets dévastés.

Divin tableau que l'œil explore!
— Encore, encore! —
Tentons cette crête à l'assaut,
Encor plus haut!

Le niveau de notre âme est trop bas sur la terre!
Il faut monter encore, il faut monter toujours!
Monter comme l'oiseau qui cherche la lumière,
Monter comme l'encens, monter comme le lierre,
Jusqu'aux derniers créneaux des tours.

Sainte liberté que j'adore!
— Encore, encore! —
Nous approchons du terme : il faut
Monter plus haut!

Confondus et tremblants, nous voici sur le faîte,
Et quelque chose manque à notre obscur désir :
Même au sommet des monts où notre orgueil s'arrête,
Nous soupirons tout bas, et nous levons la tête
Vers un but qu'on ne peut saisir.

O monde inconnu que j'implore!
— Encore, encore! —
Cherchons la sphère où l'âme éclôt,
Encor plus haut!

Glaciers de Lagrave, 1863 [1].

1. Quand nous avons écrit ces vers, nous ne connaissions pas même de nom la célèbre pièce de Longfellow, « *Excelsior* », dont ils ont paru rappeler, de bien loin, la pensée et le mouvement.

VI

MONTAGNE A VENDRE

A J....

I

Grenoble, 1877.

Par-devant maître André, de Gap, parfait notaire,
J'ai failli, l'autre jour, être propriétaire;
Et, maître d'un domaine au prix de vingt louis,
— C'est pour rien! — j'en plaçais sous tes yeux éblouis
Les titres, avec seings, contre-seings et parafes,
De quoi faire rêver mes futurs biographes.

J'allais à Briançon, jeudi : j'avais quitté
Le bord de la Durance, et m'étais arrêté
Près d'Embrun, pour atteindre, en passant, quelque faîte
D'où mon regard pourrait se donner cette fête
De contempler au loin les croupes du Pelvoux.
L'homme qui me guidait m'avait dit : « Voulez-vous
Un beau coup d'œil ? Le temps, très clair, nous favorise ;
Nous prendrons le sentier qui monte à Vallouise,
Au delà des Vignaux ; là, vous regarderez,
Et, quand vous aurez vu, vous me remercierez !
Vous pourrez prolonger la course commencée,
Ou redescendre encor, le soir, à la Bessée. »

J'ai toujours eu du goût pour les mauvais chemins.
Quand le pied n'y suffit, tant mieux ! j'y mets les mains ;
Et j'ai de vieux remords, dont rien ne me délivre,
Pour certaine escalade où tu voulus me suivre.
Donc, nous étions partis, grimpant, sans trop d'efforts,
Dans les longs éboulis d'un de ces contreforts
Dont les roches, l'hiver, en bruyantes coulées,
S'acharnent sur les buis et courent aux vallées.
Les énormes degrés devant nous s'étageaient,
Et lentement les monts dans l'azur émergeaient,
Amas confus, chaos de dômes et de crêtes,
Pareils aux flots figés d'effroyables tempêtes.

Le sentier serpentait sur un plateau rayé
De fissures, toujours par les vents balayé;
Et bientôt j'aperçus, dans son nimbe de neige,
Le Pelvoux, et, plus loin, morne et sombre, la Meije.

Je ne te décris pas — je l'essaierais en vain! —
Ce grand spectacle où l'âme aspire le divin.
Comme moi, tu connais le langage des cimes;
Et, la main dans la main, souvent, près des abîmes,
Sur les sommets où, las du bruit, nous nous calmons,
Nous avons commenté la genèse des monts!
Les Alpes et la mer évoquent mêmes rêves :
L'infini des sommets vaut l'infini des grèves.

Mon guide cependant, devenu familier,
M'apprit qu'à Saint-Vincent il était hôtelier;
Qu'il avait quelques lots de pentes forestières,
Et, plus haut, des pâtis pour ses vaches laitières,
Où l'enfant qui les mène est cinq mois en exil.
« Je vois que vous aimez les montagnes », dit-il.
Je n'avais pas un air à m'en pouvoir défendre.
« Le Pelvoux, par malheur, Monsieur, n'est pas à vendre!
Mais, sur la gauche, là, plus près, vous remarquez
Ces rochers dentelés, décharnés, disloqués,

A pic? Ils sont à moi; je pourrais m'en défaire,
Et, pour un prix très doux, nous ferions une affaire.
— Mais il n'y pousse rien? — Non, Monsieur, c'est le roc!
Le sol est ce qu'il est, et je vous l'offre en bloc.
Son ossature nue et visible s'étale :
Ne parlons plus ici de terre végétale! »

— « Par où les gravit-on? » — « On ne les gravit pas.
Le possesseur, de loin, les regarde d'en bas.
Un pâtre, qui voulut un jour fouler le faîte,
A roulé sur la pente : il s'est fendu la tête!
Nous espérons toujours quelque nouveau grimpeur
Qui tente l'aventure et s'y risque sans peur.
Mais n'importe! Il s'agit d'avoir, sans autre idée,
Une montagne à soi, bien dûment possédée!
S'il venait plus d'Anglais visiter nos hauteurs,
La plus méchante aiguille aurait ses acheteurs,
Et nous vendrions tout! Aux confins de l'Isère,
Avoir une montagne, — et pour une misère!
Pour peu que vous soyez un peintre, un écrivain,
Vous en saurez l'emploi : je suis tranquille! Enfin,
Vrai morceau d'amateur, quartz pur, roche profonde :
Vous en aurez, Monsieur, jusqu'à la fin du monde! »

Comme un coin, son discours entra dans mon esprit,
Et l'éblouissement du vertige me prit.

Mon âme, en un instant, se sentit toute pleine
D'un mépris souverain pour les gens de la plaine,
Bourgeois, fermiers, manants, dont tous les revenus
N'étaient rien, à mes yeux, près d'un de ces pics nus!
Déjà j'étais tout fier de délivrer quittance
Pour un bien qu'on ne peut regarder qu'à distance!
De quel air aurais-tu reçu — cadeau princier! —
Une montagne, avec sa neige et son glacier?
Elle produirait mieux que des fleurettes blanches!
Il en descend, bon an mal an, vingt avalanches,
Et, si l'on en pouvait exploiter le granit,
Pour bâtir une ville entière elle en fournit!
Nul poète si haut n'aurait eu son domaine,
Ni raillé comme moi la platitude humaine!
Apostrophant déjà ces possesseurs d'en bas,
Je leur criais : « J'aurai ce que vous n'avez pas!
Que me font vos colzas, vos orges et vos seigles?
Vous avez des perdrix dans vos champs? J'ai des aigles!
Chez vous, c'est l'alouette, et, chez moi, le vautour!
L'ours brun monte la garde aux créneaux de ma tour!
Tandis que vous taillez vos petites tonnelles,
J'achète par contrat des neiges éternelles!
Vous n'avez que limons et qu'impurs sédiments :
J'ai du sol vierge encor les premiers fondements!
Pauvres gens, qui vantez vos bois, vos pâturages!
Mes locataires sont les vents et les orages,
Et la nuée obscure où dort le feu du ciel;

J'ai son courroux direct et confidentiel;
Quand la foudre aux échos lancera sa mitraille,
Je saurai que, chez moi, là-haut, elle travaille;
Que ses terribles coups, qui mettent en émoi
Le canton tout entier, sont pour moi, sont à moi!
D'en bas, j'entends sa voix sur les rocs solitaires,
Et, comme au Sinaï, Dieu parle sur mes terres! »

Faut-il conclure, dis? Tout bien examiné,
J'attendrai ta réponse au fond du Dauphiné.

II

RÉPONSE

Paris.

« Il faut dans tout terrain la place d'une tente!
Je sais à Bougival un chalet qui me tente.
L'horizon, que l'on touche, expire à Saint-Germain :
Mais on y peut monter par un très bon chemin. »

VII

LE VILLAGE

Un village! — voilà le vingtième peut-être.
C'est le même toujours : on le fait reparaître!
Chacun, pour l'œil, est si semblable à son voisin,
Qu'on les fixerait tous en trois traits de fusain :
Un fouillis de maisons, de granges, de clôtures;
Le fin clocher qui pointe au-dessus des toitures;
La ferme centenaire avec son mur détruit,
Et, le long d'une haie, un chemin creux qui fuit.
Mais le calme est si grand, mais la paix si profonde,
On croit si bien qu'ici cessent les bruits du monde,
Et que nul des soucis, nulle des passions
Qui sont le lourd impôt de nos ambitions,

Ne doit ici troubler, dans son divin mystère,
L'entretien familier de l'homme et de la terre,
Que, malgré le mécompte et le réveil certain,
Je n'ai jamais pu voir un village lointain,
Au flanc d'un bois, au pied d'un mont, au bord d'un fleuve,
Sans rêver d'y renaître avec une âme neuve,
Sans dire : « Le pays qu'il me faut, l'horizon
Qui me plaît, les voilà ! — J'y voudrais ma maison ! »

VIII

VACANCES

A MON AMI L. LAURENT-PICHAT.

Ami, vous demandez comment
Septembre, en ce pays normand,
S'écoule et passe ?
Sur le sable je vais m'asseoir,
Et je regarde jusqu'au soir
Le grand espace !

Vous croyez qu'il me faut un port,
Une flotte à l'ancre ou qui sort,
Une marine

Comme Vernet nous les peindrait,
Comme Pérelle, trait pour trait,
Nous les burine?

Des pêcheurs pliant leurs filets;
De vieux bateaux, sur les galets,
Séchant leurs quilles;
Et le bizarre entassement
Des larges turbots se pâmant
Près des anguilles?

Des écueils et des naufragés,
Et de beaux effets ménagés
Pour la peinture?
Quelque vaisseau qui sombre en mer,
Sans oublier surtout l'éclair
Dans sa mâture?

Non, non! La mer, et rien de plus,
Avec son flux et son reflux,
Basse, et puis haute;
La mer, dans un lieu retiré,
Venant pour moi seul, par degré,
Battre une côte!

Point de baigneurs sur mon chemin;
Tout est désert : nul bruit humain
Qui me déplaise;
Pas une barque à l'horizon;
Rien qu'un taureau sur le gazon
De la falaise;

Rien que le cri du goéland,
Rien que le vol rapide ou lent
De la mouette;
Ou le choc monotone et sourd
Du gravier détaché qui court
Dans l'eau muette.

C'est là qu'immobile témoin,
Tout le jour, je contemple au loin
L'œuvre divine;
Seul sur ce rivage écarté,
Dans sa puissance et sa beauté
Je l'examine!

Je m'abîme dans mon néant;
Des aromes de l'Océan
Mon cœur s'enivre!

Autour de moi, partout présent,
Dieu se révèle, et, complaisant,
M'ouvre son livre!

Je mesure et je suis des yeux
L'horizon qui longe les cieux :
Sa ligne étrange,
Du vert sombre au rouge vermeil,
D'heure en heure, avec le soleil,
Se teint et change.

Ce sont des tons à l'infini,
D'argent, de bronze et d'or bruni,
De feu, de braise;
La Nature a jeté cristaux,
Rayons, couleurs, tous ses métaux
Dans la fournaise!

Cet amas d'eau calme en son lit,
C'est un miracle qui remplit
Mon âme entière;
Et je sonde ces profondeurs,
Où se cachent tant de splendeurs
A la lumière!

Et je traduis la voix des flots :
Ce sont parfois de longs sanglots;
Ému, j'écoute!
C'est un grondement souterrain,
Pareil au bruit d'un char d'airain
Sous une voûte;

C'est la pluie, ou bien le torrent,
Ou le liquide murmurant
Qui s'évapore;
Le bruit s'apaise, et puis renaît,
Plus sourd quand le flot se traînait,
Ou plus sonore.

Encore un flot qui s'arrondit,
Qui tombe, écume et rebondit
Sur le rivage;
Une algue brune, dans ses flancs,
Apparaît sous les flocons blancs,
Vogue et surnage.

Aux flots rampants, aux flots domptés
Succèdent des flots irrités :
La vague immense

De loin se dresse obliquement,
Se brise, et fuit en un moment,
Puis recommence!

Des flots encor, des flots toujours,
Qui semblent se porter secours :
Chacun travaille.
Effroyable rivalité!
La rive est le champ disputé
Par la bataille.

On peut les compter par milliers,
Et leurs roulements réguliers
N'ont point de cesse;
Ils s'avancent par escadrons;
L'un après l'autre, avec des bonds,
Monte et se presse;

C'est à qui grimpera plus haut,
Achevant l'éternel assaut
Que le flux tente!
La vague échoue, une autre accourt,
Et meurt, dans son élan trop court,
Sur l'âpre pente!

Ami, vous me reconnaissez;
Ce seul spectacle, c'est assez
Pour mes journées;
Mes préférences, dès longtemps,
Vers ces mystères éclatants
Se sont tournées!

Je me demande, confondu,
Ce que je suis, ainsi perdu
Sur cette grève;
Et si le charme tout-puissant
Qui vient du gouffre menaçant
N'est pas un rêve!

Veules, 1865.

IX

LE REPOS DU PAYSAN

A MON AMI CH. GOUNOD.

L'office a commencé : l'église est large ouverte;
La grosse voix du chantre éclate jusqu'à nous.
On aperçoit, du seuil, les femmes à genoux;
Les hommes sont dehors, la tête découverte.

Tandis que le serpent fait ses rauques accords,
Debout, libres du poids des bêches et des pioches,
Ils devisent entre eux, les deux mains dans leurs poches,
Sous leurs habits de fête étirant leurs grands corps.

C'est la loi du repos : ils ont, pour la journée,
Quitté l'arpent de terre, à peine ensemencé;
Sur les longs coteaux bruns le soc gît enfoncé;
Dans les chaumes déserts la herse est retournée.

Ils ont laissé les bœufs à l'étable accroupis,
Et, comme eux absorbés dans un oubli paisible,
Ils tournent par instants vers l'autel invisible
Leur front, dont la sueur est sur tous nos épis!

Les bras ont travaillé, l'âme prend sa revanche :
Car, redressant l'échine aux premiers carillons,
Le rude paysan, le fils des noirs sillons,
Courbé durant six jours, n'est droit que le dimanche.

1869.

X

LES HEURES

Six heures : j'aperçois l'ondoyante fumée,
Comme un adieu dans l'air, disparaître là-bas.
Loin de moi j'ai laissé partir ma bien-aimée,
Et je compte le temps, et je la suis tout bas.

Huit heures : la nuit tombe, et l'herbe parfumée
Sous la brume du soir mouille et glace mes pas.
Seule, dans le wagon tristement renfermée,
Elle songe à l'absence, et pleure, et n'y croit pas.

Dix heures : tout a fui, coteaux, forêts et plaines.
Enfin dans l'ombre ont lui des clartés incertaines;
Je la vois qui franchit un seuil avec effort.

Onze heures : son miroir lui dit qu'elle est jolie,
Que déjà l'air marin l'a peut-être embellie !
Minuit : elle a prié; tout s'éteint; elle dort.

1859.

XI

VOYAGE DE NUIT

NOTES A J....

I

1876.

Le jour pâlit : on voit, dans l'azur obscurci,
Sa molle décroissance et son voile épaissi.
Dans le silence vaste et profond, le vacarme
De notre train lancé prête encor plus de charme
A ces champs qu'aucun bruit ne trouble, à ces vergers
Sans hôtes, à ces prés sans troupeaux ni bergers,
A ces coteaux déserts, si loin que l'œil y plonge.
A peine un paysan presse un pas qu'il allonge,
Au revers du sentier plus court qu'on aperçoit;
Ou, dans le sol pierreux d'un chemin trop étroit,

Un chariot de foin roule, d'allure lente,
Laissant les buissons mordre à la meule ambulante,
Tandis qu'un conducteur, tout suant de courroux,
De sa gaule, en jurant, stimule ses bœufs roux.
Les eaux, le ciel, la terre ont de nouvelles teintes;
Les contours sont plus doux, les couleurs plus éteintes,
Et les objets, pareils aux papillons du soir,
Dans la gamme des tons vont du gris jusqu'au noir.
Puis tout se tait, tout rentre au logis, tout se ferme;
On a tiré là-bas les volets de la ferme;
L'auberge a clos sa porte et poussé ses auvents,
Et l'aile du sommeil a touché les vivants.

La nuit! Tous les rayons sont morts : le noir domine,
L'ombre est opaque; au ciel nul astre n'illumine;
C'est la nuit solennelle et divine : prions!
Le jour intérieur allume ses rayons;
Ma pensée avec toi s'unira plus intense :
La prière, un instant, comblera la distance.

II

Mes yeux plongent en vain dans cette obscurité :
Est-ce lande déserte ou pays habité?

Aux deux côtés du train quel aspect se déroule?
Là-bas, ce reflet vague, est-ce un fleuve qui coule?
Cette ombre plus voisine, est-ce un bois? L'horizon
Est-il vaste ou restreint? Est-ce vigne ou gazon?
Enclos bornant la vue ou campagne lointaine?
Roche abrupte ou prairie en pente? Val ou plaine?

Le voyage de nuit, c'est le livre incomplet,
Où la page, arrachée à l'endroit qui nous plaît,
Fait un grand vide, au beau milieu de l'aventure :
Il faut imaginer tout un bout de nature,
Fertiliser ici, stériliser là-bas,
Mettre au sol des reliefs qu'il ne comporte pas,
Et, pour cet idéal où l'on se réfugie,
Donner plus d'un accroc à la géologie!
Je ne discerne rien : je regarde toujours.

Cependant, près ou loin, dans la nuit sans contours,
Quelques feux attardés, dont l'ombre est ponctuée,
Scintillent au travers de l'humide buée,
Comme, dans les foyers presque éteints, des tisons.
Ces lampes, éclairant d'invisibles maisons,
Nous laissent ignorer si leur pâle lumière
Vient du château qui passe ou bien de la chaumière,
Tant les objets, épars sur la route ou groupés,
Dans un même linceul dorment enveloppés.

Mais, ces points lumineux, ces vacillantes flammes,
Sont des logis peuplés d'hommes, d'enfants, de femmes,
De travailleurs des bras ou du cerveau, de gens
Tristes ou gais, de cœurs lâches ou diligents,
Maîtres de la fortune ou vaincus à la peine!
Ces flambeaux, brûlent-ils pour l'amour ou la haine?
Que verrait-on, là-bas, dans ce coin de la nuit?
Est-ce le mal qui veille? est-ce le bien qui luit?
Souffre-t-on? pleure-t-on? espère-t-on? N'importe!
Vers tous ces inconnus mon rêve se transporte,
Sans qu'ils sachent jamais qu'à travers l'ombre un cœur
Dans ce wagon qui fuit a battu près du leur!
Mais tout flotte bientôt dans une brume épaisse;
Chaque flambeau s'éteint, chaque lampe s'abaisse.
Je sens, malgré le train qui glisse avec fracas,
Ce grand repos des nuits que les villes n'ont pas;
J'en goûte la divine et grave quiétude,
Dans son allégement et dans sa plénitude;
Et j'admire, oubliant les bons et les méchants,
La profondeur des cieux sur l'infini des champs.

III

Je cherche le sommeil : impossible d'abord!
Je regarde, envieux, mes voisins : chacun dort.

Le nez seul fait saillie entre les couvertures.
Je tâtonne; j'essaye, en mon coin, vingt postures;
Je ménage à ma tête un appui qu'il lui faut :
Je le trouve toujours trop loin, trop bas, trop haut!
Décidément, dormir sans lit, quelle chimère!
Las de me retourner, comme fait, dans Homère,
Achille, je m'arrange à peu près, et, pédant,
Aux angles du wagon je me livre en grondant.
La fatigue triomphe, et l'ombre, et le silence :
Bonsoir! — Je sens venir la moite somnolence;
Et le sourd trémolo du train toujours égal
Va bercer lourdement mon rêve conjugal!

IV

Bonjour! — L'aube, au travers des vapeurs de la vitre,
Blanchit : j'ouvre les yeux. Reprenons notre épître!
Mais, d'abord, un peu d'air, sinon j'étoufferais.
Oh! cet air matinal, en pleins champs, cet air frais,
Imprégné des parfums humides de la terre!
Oh! l'emprisonnement visqueux et délétère
De la boîte encombrée où nous nous entassons!
De l'air! — Voici des bois, des vergers, des moissons,
Des taillis, des bouquets de fleurs à chaque branche,
Et des prés plantureux sous une brume blanche,

Qui vogue au ras du sol, puis monte et disparaît.
De l'air! Ah! respirons! A travers la forêt,
N'est-ce pas la senteur des genêts qui m'arrive?
Tout un vol de corbeaux prend la fuite; une grive
Chante dans ce buisson, à l'abri du chasseur.
Que la verdure est fine! Avec quelle douceur
Juin fleurit les coteaux! Et sur quelle palette
A-t-il pris les couleurs dont il fait sa toilette?
Les tons sont vigoureux et clairs, sans crudité.
Mais le froid pique encore, et l'on a protesté.
Je crois que mes voisins n'ont pas fini leur somme.
Vont-ils me reprocher l'air pur que je consomme?
Fermons. Je vais un peu, dans mon coin, sans nul bruit,
Réparer le désordre inculte de la nuit.

V

Cette fois, c'est le jour! Dans un demi-sommeil,
J'ai senti tout à coup s'allumer le soleil,
Et, m'inclinant avec la piété d'un mage,
J'ai salué son disque ardent d'un pur hommage.

Sept heures! je m'étais rendormi. Ces maisons
Annoncent une gare, et nous ralentissons.

Le passage du train qui siffle fait paraître
Des fronts ébouriffés d'enfants à la fenêtre.
Je les vois, presque nus, tenant leur main devant
Leurs grands yeux étonnés, sous le soleil levant.
Nous roulons au milieu d'une large vallée,
Le long d'un chemin vert plus joli qu'une allée,
Où les taillis d'épine ont des airs de bosquet,
Où la mare est limpide et le chaume coquet.
Un cheval de labour, au bruit, dresse l'oreille;
Une vache au pâtis nous regarde, pareille
A celles dont Troyon peint les beaux flancs lustrés;
Nous faisons fuir au loin les linots effarés.
Une chèvre bondit au revers d'une roche;
Un poulain mis au vert galope à notre approche;
Sur la route, où passait leur long troupeau bêlant,
Les brebis prennent peur et vont se bousculant :
Ainsi, l'homme, poussant sa terrible monture,
Trouble, pour un instant, la tranquille Nature.

XII

TABLEAU

1876.

Que de fois je l'ai vu, ce paysage aimé!
Un grand pré, de buissons tout autour enfermé,
Où quelque paysan farouche et solitaire
Penche au sol son visage aussi brun que sa terre,
Tandis que le soleil, lui faisant ses adieux,
Semble mettre à son front un baiser radieux;
Des bandes de gazon, semé de pâquerettes;
De vieux murs délabrés et moussus, dont les crêtes
Sont un jardin complet fait pour herboriser;
Un orme, où les linots, le soir, viennent jaser;

Derrière un grand rideau d'arbres, le toit qui fume,
Et, dans l'ombre, un ruisseau déjà noyé de brume,
Où des pêcheurs, le long des saules rabougris,
Rangent aux talus verts leurs petits bateaux gris :
Je crois voir, admirant verdure, onde et visages,
Millet, tes paysans, — Corot, tes paysages !

XIII

LA VAGUE

A MON AMI E. REAUME.

Veules, 1861.

Si votre pensée aime les contrastes
Qu'ici-bas Dieu seul a réalisés;
Si vous aimez voir, unis, opposés,
Les petits tableaux et les scènes vastes;

Si vous admirez, rêveur attendri,
Le chalet perdu sur la haute cime;
Si la fleur vous touche au bord de l'abîme,
L'immense glacier près de l'humble abri :

Il est un spectacle où l'âme indécise
D'un extrême à l'autre hésite et se perd :
C'est de contempler, au bord de la mer,
Les petits enfants, quand le flot se brise !

Ils sont là debout, seuls, abandonnés ;
La falaise grise à vingt pas se dresse,
Sinistre rempart, morne forteresse,
Où le corbeau fouille à cris obstinés.

Devant eux, la mer, immense, infinie,
Mêle ses tons verts au sombre horizon ;
Son bruit éternel confond leur raison,
Et leur voix s'en va dans cette harmonie !

En nappe de lait le flot ondulant
Arrive à leurs pieds, s'étale et s'épanche,
Fuit sans les toucher, et l'écume blanche
Parmi les galets joue en s'écoulant.

Tout devient plaisir, tout ravit leur âge :
Le crabe égaré qui court sans dessein,
L'algue qui s'arrête au rocher voisin,
La coquille vide abordant la plage.

Ils ont oublié l'heure du repas;
Ils ne songent plus au logis rustique;
Vainement, debout, du seuil domestique,
Leur sœur les appelle : ils n'entendent pas !

Ils sont toujours là, rangés sur le sable :
Leur blouse se gonfle au souffle du vent.
Ainsi jusqu'au soir les retient souvent
Un étonnement indéfinissable !

XIV

AU BORD DE LA MER

A MON AMI PAUL MEURICE.

I

GRAIN DE SABLE

Veules.

Sur la falaise, seul, à l'approche du soir,
A l'heure du reflux, j'étais venu m'asseoir,
Auprès du bourg normand où la paix m'est donnée.
Ma vue, à ces hauteurs, par rien n'était bornée :
Sur mon front le ciel fauve, aux lointains orageux,
Où le soleil couchant accumulait ses jeux ;
Devant moi le rivage et l'infini du sable,
Dérobant sous les flots sa ligne insaisissable.

Pas un cri de pêcheur, pas une voix d'enfant :
Nul de nos bruits humains. Dans les herbes, le vent;
Et, tout là-bas, la plainte éternelle et profonde
Qui pousse nos sanglots de l'un à l'autre monde!

Or, tandis que mes yeux, sur ce faîte écarté,
Allaient, d'en haut, plongeant dans cette immensité,
Du flot qui meurt aux cieux où l'étoile s'allume,
Je découvris, longeant les franges de l'écume,
Un atome, un ciron, moins que rien, un point noir,
Qui loin, bien loin, semblait à peine se mouvoir,
Ponctuant, grain de sable aussi, la vaste grève :
C'était Victor Hugo qui promenait son rêve.

II

GOUTTE D'EAU

Il pleuvait. Le nuage allait au gouffre amer.
Cent mille gouttes d'eau se noyaient dans la mer,
Et cent mille autres. « Quoi? mourir et disparaître!
Disaient-elles. Briller dans l'air pour ne plus être!
Chacune, sous le ciel, nous vivions, nous comptions!
Nous ne sommes plus rien de ce que nous étions!

Au sein des flots salés nous voici descendues,
Et toutes dans un même abîme confondues!
Maudite la Nature, et maudit son auteur! »
Une seule, en tombant, bénit le créateur,
Pauvre goutte modeste et simple : nulle plainte,
Nul effroi de périr! La loi qui frappe est sainte.
Dieu, là-haut, fut touché de son humilité.
Et, comme elle rentrait dans cette immensité
Où ses sœurs n'étaient plus que des vagues d'orage,
Il la reçut au cœur nacré d'un coquillage :
Il en fit une perle incrustée aux parois,
Pour qu'elle ornât, un jour, la couronne des rois!

XV

LA BUVETTE

A MON AMI LE Vte HENRI DE BORNIER.

La pâle paysanne est auprès de la source.
Le mal qui la dévore est un mal sans ressource,
Et, pour tenter encore un remède incertain,
Elle est venue aux eaux, d'un village lointain.
Assise tristement, dans sa douleur muette,
Elle est là, tout le jour, au banc de la buvette,
En bure, en gros sabots, sous son capuchon gris,
Qui fait comme un auvent à ses traits amaigris.
Sa bouche est déjà close et ne veut plus rien dire;
La mort a mis le pouce à son masque de cire;

Et, fixement ouverts, ses deux grands yeux rêveurs
D'une étrange façon regardent les buveurs.

Ils arrivent en foule et passent devant elle :
La dame au teint de lis, rajustant sa dentelle,
Devant le verre plein fait la moue un moment,
Dans la chaise à porteurs remonte lestement,
Et se balance au son de la valse allemande;
Le bon bourgeois, qui veut tout connaître, demande
A goûter le breuvage, et s'en va satisfait;
Le touriste, en buvant, pose et cherche un effet;
Monsieur l'abbé, soignant sa personne sacrée,
Vide avec onction la coquille nacrée;
L'amazone, essuyant son front, cravache en main,
A laissé sa jument aux grilles du chemin,
Et, d'un geste coquet, troussant sa jupe noire,
Rit, pour montrer ses dents blanches, avant de boire;
Tandis que les enfants, à l'entour du bassin,
Avant de s'envoler comme un bruyant essaim,
Tendent gaîment le verre au filet d'eau qui fume!

Cependant la malade en son coin se consume :
Elle a posé, tremblants et déjà refroidis,
Sur ses genoux serrés ses longs doigts engourdis:

Un souffle haletant, poussé par intervalle,
Des poumons caverneux en sons rauques s'exhale;
Et, quand on l'aperçoit de loin, chacun tout bas
Se dit, rien qu'à la voir : « Tu ne guériras pas! »
Mais elle reste là, jusqu'au soir, immobile :
On dirait de ces lieux l'impassible sibylle.
Au milieu du joyeux concert des instruments,
Elle a pour nos oublis des avertissements,
Et fait asseoir, troublant ces heureux qu'elle envie,
Le spectre de la mort à la source de vie!

Luchon, 1867.

XVI

TU M'AS DIT UN JOUR...

A J....

Quand nous parcourions la plage normande,
Tu m'as dit un jour, un jour de printemps :
« Sais-tu bien, ami, ce que je demande,
Parmi tant de vœux dans l'esprit flottants?
Indéfiniment sur la même grève,
Au même rocher par les flots battu,
Près de toi m'asseoir pour le même rêve! »
— Ces mots adorés, les redirais-tu?

Quand nous voyagions dans les Pyrénées,
Tu m'as dit un jour, un beau jour d'été :

« Oh! voir avec toi s'enfuir les journées!
Te sentir ainsi seul à mon côté!
Sans que rien nous lasse et nous décourage,
Ensemble gravir des pics ignorés,
Et, d'un même cœur, y braver l'orage! »
— Les redirais-tu, ces mots adorés?

Aux bois du Morvan, quand sèchent les chênes,
Tu m'as dit un jour d'octobre brumeux :
« Nous aurons aussi nos bises prochaines,
Et nous vieillirons, dépouillés comme eux;
Mais qu'importe au front que demain soit sombre,
Si le souvenir garde sa vertu?
Qu'importe avec toi le soleil ou l'ombre? »
— Ces mots adorés, les redirais-tu?

Quand, rentrés au nid, nous lisions ensemble,
Tu m'as dit un soir, un long soir d'hiver :
« Vivre ainsi toujours, ami, que t'en semble?
Nous chauffer toujours à ce feu si clair?
Et, lorsqu'il faudra déployer la voile
Pour conduire ailleurs nos cœurs préparés,
Débarquer tous deux dans la même étoile! »
— Les redirais-tu, ces mots adorés?

XVII

A TRAVERS CHAMPS

Carnet de voyage.

Je viens de voyager, ce soir, de Sens à Troyes.
J'aime fort la lenteur de ces petites voies,
Où les trains, qu'un express n'a jamais tamponnés,
Au terme de leur course abordent étonnés;
Où des hameaux perdus ont leur gare naissante;
Où calme, et modérant son haleine puissante,
La vapeur est bonasse à tous ces paysans,
Et prolonge pour eux ses arrêts complaisants!
Elle craint d'effrayer leurs moutons et leurs vaches;
Les wagons endormis ont des airs de pataches!
Si quelque lézard fuit près de nous, je le vois;
La pervenche, en pleins rails, pousse entre deux convois;

Dans le buisson qui vient me frôler j'herborise;
Si je cueillais, d'un doigt léger, cette cerise?...
Sur le rameau voisin j'admire un papillon;
Je puis causer avec l'invisible grillon!
La route, à travers champs, s'attarde en pleine étoffe.
Ah! le riant trajet pour un vieux philosophe,
Qui se plaît au loisir, qui s'oublie à rêver,
Et ne craint, — quand il est parti, — que d'arriver!

XVIII

DEVANT UNE STATUE

A J....

I

Carnet de voyage, 1879.

Mâcon! C'est assez laid. Je vais à l'aventure,
Quêtant, de rue en rue, un coin d'architecture,
A l'heure où la servante entr'ouvre le volet,
Où la dévote va dire son chapelet,
Et dans l'église, encor déserte et qu'on balaie,
Panser devant Dieu seul quelque secrète plaie.
Sur le livre de messe, où le front est penché,
Je devine, en passant, un fin profil caché.

Robe et voile sont noirs : c'est à peine si j'ose
Voir deux yeux où les pleurs ont mis leur cercle rose.
La douleur du matin est triste à contempler,
Et ces larmes font mal, si promptes à couler!

Je sors sur une place : au centre, une fontaine.
C'est un marché. Je vois des jupes de futaine,
De grands fichus croisés en cœur; je reconnais
Le coquet chapeau noir de l'ancien Mâconnais :
On dirait un petit parasol de dentelle.
Chaque femme a des fruits étalés devant elle,
Sur un large plateau d'osier, au ras du sol.
Le visage me gâte un peu le parasol!

II

J'ai suivi quelque temps la rive de la Saône.
Des chalands remorqués sillonnaient le flot jaune,
Sous un ciel pluvieux et lourd. Les bateliers
Se saluaient entre eux de leurs cris familiers.
Des femmes, cheminant vers leur tâche banale,
Glissaient dans le brouillard de l'heure matinale.
Une rare charrette ébranlait le pavé.

Soudain, levant des yeux distraits, je me trouvai
Au pied d'une statue en bronze, noble et fière,
Qui dominait le Cours, les maisons, la rivière,
Comme un veilleur debout près d'un peuple endormi.
C'était toi, Lamartine, et le hasard, ami
Des poètes, avait pour ce pèlerinage
Conduit fidèlement mes pas vers ton image.
Sur le grand quai désert, où rien ne me troublait,
J'écoutai longuement ce bronze qui parlait;
Humble, je t'adorai sur ton socle de pierre;
Par toi tout devenait harmonie et lumière;
Et, sous la fine pluie et le matin voilé,
Avec toi dans l'azur je m'étais envolé.

C'était toi, — non point tel que je te vis paraître,
Le jour où tu reçus mon hommage, ô doux maître,
Dans ce logis étroit, dans ce salon fané
Où tu cachais à tous ton front découronné;
Pauvre, et peignant encor de couleurs pindariques
Le tableau décevant de tes gains chimériques,
Grand vieillard absorbé dans tes rêves d'enfant;
— Mais jeune, glorieux, acclamé, triomphant,
Avec ton geste auguste et ta mâle attitude,
Avant l'indifférence, avant l'ingratitude,
Avant les visions du lutteur aux abois,
Avant l'oubli, — l'oubli qui fait mourir deux fois!

III

Ah! ce temps est injuste aux gloires disparues!
Ivre de nouveautés, fier des jeunes recrues,
Il détourne les yeux d'un passé qui s'enfuit,
Et sur ses derniers morts laisse tomber la nuit!
Avant que l'avenir prononce la sentence,
On dirait qu'autour d'eux il se fait un silence,
Et qu'il faut cette épreuve à leur nom contesté,
Pour mériter la vie et l'immortalité!

Et pourtant, quel éclat tu jetas sur notre âge!
Bien ingrats, ces enfants qui te versent l'outrage!
Ils ne savent donc plus qu'après des temps troublés,
Un jour, t'insinuant aux foyers consolés,
Ainsi qu'un chant divin ta voix se fit entendre?
Jamais plus doux accent ni caresse plus tendre
Ne sortit d'une lyre et ne toucha les cœurs!
Mais tes vers éthérés ne vont pas aux moqueurs;
Ils sont une ironie au drapeau qu'on arbore;
Il faut, pour les sentir, croire, prier encore,
Aimer, rêver! Il faut, pour en être enchanté,
Pour en goûter le charme et la sérénité,
Entrer dans cet esprit, que d'en bas je contemple,
Comme on entre, le front découvert, dans un temple,

Et braver, comme nous, les railleurs de salon,
Pour lire avec des pleurs *le Lac* et *le Vallon*!
Dans le doute et le deuil, dans l'amour, dans la fièvre,
Quel flot de poésie a coulé de ta lèvre!
Tel un suc savoureux jaillit du fruit pressé;
Telle saigne la gomme au flanc du pin blessé;
Tel le glacier d'argent voit s'épancher la source!
Et, lorsque l'ouragan t'emporta dans sa course,
Quand ton front se plaisait dans la foudre et l'éclair,
A deux pas du limon quel cours limpide et clair!
Quand l'orage y passait, ta harpe éolienne
Gardait, rendait encor l'âme virgilienne!
Comme si, par ta voix, Orphée eût revécu,
Le lion rugissant, le peuple, était vaincu!

IV

J'ai lu qu'en un Palais, où le bon goût s'obstine,
On a mis ton éloge au concours, Lamartine,
Afin de rajeunir, dans nos jours inconstants,
Un de ces beaux noms, chers à ceux d'un autre temps.
On fait bien : ce pays manque un peu de mémoire!
Nous avons trop souvent donné, repris la gloire.
Poètes, au travail! à l'œuvre, jeunes gens!
Prenez garde surtout : c'est peu d'être indulgents;
Notre âge a-t-il le droit de se montrer sévère?
Nos dieux ont fatigué les chemins du Calvaire!

Que celui qu'on délaisse ait son culte aujourd'hui,
Et qu'enfin le respect remonte jusqu'à lui!
Effacez, oubliez, pour les chants angéliques,
La lente défaillance et les jours faméliques!
Trouvez même une excuse aux fautes d'un grand cœur!
Sachez à sa faiblesse opposer sa vigueur!
Quand l'arbre dénudé sert de cible à vos flèches,
Songez à ses fruits d'or, non à ses feuilles sèches!
Replacez l'auréole autour du front vieilli;
Vénérez ce regard d'où la flamme a jailli,
Montrez la main tendue à toute créature,
Et semant sans compter, comme fait la Nature!
Avide de soleil, d'amour et de beauté,
Il sut purifier la popularité;
Jaloux des grands devoirs plus que des chants durables,
Il connut le péril des luttes mémorables,
Et rêva tour à tour, — sublime ambition! —
Poète, l'idéal, — citoyen, l'action!

Ainsi je méditais, tout plein de cet éloge :
Mais la pluie, et le vent, et l'heure à chaque horloge
M'ont fait fuir. Dans la gare où je suis abrité,
J'ai repris mon discours, et pour toi l'ai noté.

XIX

SUR LA FALAISE

A MON AMI O. GRÉARD.

Villers, 1878.

Dans un petit sonnet mettre l'immensité :
Y renfermer le ciel profond, la mer, la grève,
Le flot mouvant, le roc miné, le bruit sans trêve,
Et la brume d'hiver, et l'ouragan d'été ;

Montrer à l'horizon, sur la vague emporté,
Le navire, fétu que l'abîme soulève ;
Et jeter dans cette ombre, et mêler à ce rêve
Ta lumière, Seigneur, et ton éternité :

Ah! c'est vraiment alors écrire un long poème;
C'est introduire l'âme aux régions qu'elle aime,
Et grandir l'humble vers qui promettait si peu!

Le cadre est assez vaste, et le poète à l'aise
Peut vivre tout un jour, au bord de la falaise,
De ce petit sonnet qui lui parle de Dieu.

XX

REQUIESCANT IN PACE

Carnet de voyage, 1878.

J'ai souvent admiré comment la ligne droite,
Sur ces routes sans fin suivant sa bande étroite,
Pouvait tracer toujours, pour nos chemins nouveaux,
Ses deux sillons de fer, despotiques niveaux :
Car toute courbe est rare, et douce toute pente.
Là-bas, je vois la route ancienne qui serpente,
Paresseuse, et tournant les petits coteaux verts.
Ici, comme un boulet qui siffle dans les airs,
Trouant villes et bourgs, découpant bois et plaine,
Le train pousse en avant sa flamboyante haleine,
Et, sans autre souci que le terme final,
Achève d'un seul bond son trajet infernal!

Ah! l'ouvrage a parfois sa dure tyrannie!
La victoire n'est pas toujours sans ironie;
Et le Progrès, peu fait pour l'attendrissement,
Quand l'obstacle apparaît, l'emporte en se nommant!
Quels coups frappe, depuis que la vapeur s'attelle,
Cette ligne inflexible allant droit devant elle!
Combien elle a meurtri d'héritages sacrés,
Que de toits démolis, que de parcs massacrés,
Tout pleins de souvenirs, de deuils, d'images chères!
Que de châteaux livrés, sans scrupule, aux enchères,
Avec leur grand portail et leur perron moussu,
Pour un ruban du sol qu'on coupe en plein tissu!
A quelque mur refait, à quelque pont rustique,
On devine, en passant, l'entaille domestique :
Nous la voyons saigner béante, sans remords!

C'est peu que de troubler les vivants : mais les morts!
Au pied du clocher gris, j'ai vu, de la portière,
L'enclos large éventré d'un pauvre cimetière
Dont les cyprès flétris jaunissent transplantés.
Tout le long du talus, en bas, des deux côtés,
Les croix forment la haie et les tombes se dressent,
Et les petits jardins, tout effarés, se pressent,
Comme pour se défendre encore, en s'unissant!
Un jour, l'homme au compas est venu, tout-puissant :

Il a rasé d'abord quelques vieilles masures;
Puis, parmi les tombeaux, il a pris ses mesures,
Et, pour délimiter la place où nous roulons,
Dans la poudre des morts a piqué ses jalons!
O vous tous qui comptiez dormir votre bon somme,
Vous n'aviez pas prévu les conquêtes de l'homme,
Morts obscurs! on dirait que, d'un coup de balai,
Votre cendre entassée a formé ce remblai!

Mais non : notre respect mérite la louange :
On ne disperse point vos restes, — on les range!
Vous pouvez, tressaillant à nos terribles voix,
Entendre des vivants passer les longs convois;
Comparer votre paix à notre turbulence,
Et le bruit éternel à l'éternel silence!
Mais le sol ébranlé secoue encor vos os,
Et ne leur laisse plus désormais de repos.

XXI

ÉVOCATION

A J....

Carnet de voyage, 1877.

Un son de cloche, un coup de sifflet : on repart.
Nous forçons la vapeur : nous étions en retard.
Cette fois, je suis seul ; nul fâcheux voisinage.
J'arpente le wagon comme un ours dans sa cage,
Et je compte vingt pas, cent pas, toujours debout,
Sur le rythme brutal et sourd de l'eau qui bout.
J'approche mon regard de l'une à l'autre porte,
Et, d'un coup de crayon, vers toi je me transporte.

Je suis seul. — Ah ! trop seul ! et ton visage absent
Flotte plus vaporeux et va s'obscurcissant.

J'ai beau devant mes yeux le faire reparaître :
C'est ton image encor, mais ce n'est plus ton être!
J'en veux à mon cerveau, moins lucide aujourd'hui,
D'avoir même à chercher un détail qui m'a fui,
Et d'attendre un rayon qui t'arrache de l'ombre,
Pour te recomposer dans tes aspects sans nombre!
Cher fantôme indécis, que je nomme tout bas,
Tu vis, mais à distance, et je ne te vois pas!
C'est trop peu de rêver une forme connue :
Rien ne vient remplacer la présence et la vue!
Ce n'est plus toi : tes yeux, ton sourire, ta voix,
Ton geste familier, tout me manque à la fois!
Que vaut un souvenir auprès de l'objet même?
Un départ passager semble un adieu suprême :
On garde aussi les traits de ceux qu'on a perdus!
Telle que je te vois, tu pourrais n'être plus,
Grand Dieu! — Maudite soit ma mémoire impuissante,
De ne pas t'évoquer tout à fait, quoique absente!

Et, pour moi, c'est la tombe aussi que d'être loin!
Pour croire que je suis bien vivant, j'ai besoin
De me dire cent fois : « Je vis, puisque je t'aime! »
On pourrait sur ce mot bâtir tout un système.
Nouveau Cartésien, raisonnant mes ennuis,
Je me répète encor : « Je t'aime, donc je suis! »

XXII

VIEUX ENFANTS

A J....

Carnet de voyage, 1877.

J'y songe bien souvent : notre avenir s'arrête
A nous deux! Nulle aurore après nous ne s'apprête ;
Pour nous, demain se perd dans d'éternels brouillards ;
Nos seuls petits-enfants, à nous, sont des vieillards ;
Dans nos affections, c'est le passé qui compte ;
Et, pour aimer, il faut que notre amour remonte!
Mornes, près d'un foyer pour d'autres si vivant,
Nous regardons derrière, hélas! jamais devant.
Notre horizon prochain n'a que teintes livides :
Il nous parle d'adieux, de départs et de vides!
C'est là ce qui m'attriste, alors que je suis loin.
Ce sont de jeunes cœurs dont ton cœur a besoin!

Si la mère a son fils auprès d'elle, ou sa fille,
L'homme avec moins d'ennui laisse au loin la famille.
On nous regrette! Mais, quand l'enfant a souri,
Tout est bien : vous pouvez vous passer du mari!
Avec ces chers marmots comme la vie est belle!

Il vient d'en arriver toute une ribambelle
Dans le compartiment voisin : ce sont des cris,
Des rires! — Ne voulant pleurer seul, je t'écris.

XXIII

LA DÉPÊCHE

I

Dijon, onze heures du matin.

Dans mon wagon, assise au coin qui me fait face,
A la gare voisine une femme a pris place,
Avec un jeune enfant auprès d'elle installé :
Un petit être frêle et pâle, étiolé,
De ceux qui sont déjà sur la limite sombre
Où l'aile de la mort les frôle de son ombre.
Oh! quel regard profond, navrant, découragé,
Elle attachait sur lui! Jamais le naufragé,

D'une angoisse pareille et d'un œil aussi morne,
N'a vu fuir une voile au fond du ciel sans borne,
Ni senti sur les flots vide plus effrayant.
Ce qu'elle apercevait devant elle fuyant,
C'était tout un bonheur entrevu, tout un rêve;
Dans le rayonnement d'une aube qui se lève,
Un navire idéal sur des flots sans écueil,
Un long sillon d'amour, d'espérance et d'orgueil,
Et, là-bas, le pays enchanté que les mères
Peuplent de leurs enfants, — le pays des chimères!

Le train sur un remblai glissait plus lentement.
Mes yeux erraient au loin, distraits; à tout moment,
La mère regardait son enfant : sa pensée
Restait sur ce front blême obstinément fixée.
Le paysage était splendide; l'horizon
Scintillait sous les feux de la chaude saison :
La mère regardait son enfant. La Nature
Était riante et belle : il toussait, ô torture!
Et, l'oreille aux aguets et les yeux vigilants,
La mère commentait ses gestes nonchalants.
Aux rives d'un canal de peupliers plantées,
L'eau calme miroitait en lames argentées;
Et coteaux, et forêts, et vergers, tour à tour,
Couraient dans la lumière éclatante du jour :
La mère, sans rien voir de l'indicible fête,

Regardait son enfant, vivait pour cette tête !
Je ne sais quelle fièvre avait miné ce corps
Qu'elle pressait contre elle, inerte et sans ressorts,
Protégé chaudement par un manteau de laine.
Elle menait son fils à la ville prochaine,
Près de certain docteur en renom, pour tenter
Une chance suprême, et payer sans compter !
Elle lut dans mes yeux ma triste sympathie ;
Car l'âme à ces tableaux est vite convertie ;
Des larmes d'une mère en vain je me défends :
Puis je songeais à toi, si tendre à ces enfants !
« Connaissez-vous un bon médecin ? me dit-elle.
Celui que je vais voir a grosse clientèle :
C'est le dernier espoir, peut-être le salut ! »

Elle me dit le nom. Or le hasard voulut
Que j'eusse, en d'autres temps, servi dans sa carrière
Ce savant, jeune encore, esprit large, âme fière,
De ceux qui, de leur art notant tous les progrès,
Ont à l'âpre Nature arraché maints secrets :
La science nouvelle a vu plus d'un prodige !

Sur un carton, je mis deux mots : « Prenez, lui dis-je ;
Voyez-le de ma part ; ayez courage et foi !
Tout ce que l'on peut faire, il le fera pour moi. »

Un éclair traversa cette douleur farouche;
Jamais plus doux merci ne sortit d'une bouche;
Elle pressa bien fort le petit mot sans prix;
Et l'enfant souriait, comme s'il eût compris!
Lorsqu'il fallut quitter le wagon, l'étrangère,
Malgré son cher fardeau, descendit plus légère;
Le flot des voyageurs la saisit. De mon coin,
Rêveur, le long du quai je la suivis de loin.

II

Avignon, six heures du soir.

J'avais presque oublié déjà ce simple drame.
On vient de m'apporter, à table, un télégramme.
J'avais faim; le plaisir m'a coupé l'appétit :
« J'ai vu votre cliente, — et réponds du petit! »

1878.

XXIV

JEUNE COUPLE

Nevers, 1880.

« Entrons là ! nous serons presque seuls : tout est plein ! »

C'était une voix fraîche, au timbre cristallin,
Qui parlait, — enfantine et pourtant décidée.
La portière s'ouvrit, et, doucement aidée,
Une femme monta, prit place lestement,
Inspecta d'un coup d'œil tout le compartiment,
Et résignée, avec une petite moue,
S'enfonça dans son coin, la vitre sur la joue.

Un jeune homme suivait, correctement ganté,
Qui s'assit, élégant et grave, à son côté,
Avec un sac de nuit tout en cuir de Russie.
La robe de la dame était fort réussie ;
Costume sérieux et jeune, rubans clairs,
Couleurs faisant valoir le velouté des chairs,
Chapeau frivole à point pour ces grâces mutines ;
Quand le pied se montrait, d'adorables bottines ;
Entre les doigts mignons un énorme éventail :
Tout sentait son faiseur, jusqu'au dernier détail.
L'homme aussi, bien sanglé dans sa veste incommode,
Portait une toilette à la dernière mode.

C'étaient visiblement deux jeunes mariés,
Discrets et de bon ton, pourtant contrariés
D'avoir un importun près d'eux pour le voyage.
Ils habitaient certain château du voisinage,
Et rendaient leur visite à quelques grands-parents.
Le jeune homme prenait des airs indifférents,
Comme il sied au bonheur honnête et sans conteste :
Le vrai triomphateur sait demeurer modeste.
Mais elle, enfant gâtée, en quête d'un regard,
Me voyant, dans mon coin, m'absorber à l'écart,
Se lassa du silence et devint plus hardie.
J'eus, sans la rechercher, l'aimable comédie

Que nous avons jadis donnée à d'autres yeux.
— Près des jeunes amours comme on se trouve vieux!

D'abord, elle poussa du coude l'homme grave,
Trouvant qu'il n'avait rien pour elle d'un esclave,
Et que cet air maussade et ce cœur cuirassé
Témoignaient d'un amour trop désintéressé.
Elle lui souriait, malgré sa résistance;
Même, sous l'éventail grand ouvert à distance,
Ses beaux yeux languissants voulaient l'apprivoiser,
Et sa lèvre ébauchait un rapide baiser.
Elle se met enfin à causer, à voix basse,
Puis plus haut; elle rit, et l'évente avec grâce,
Et lui sourit encore après l'avoir boudé;
Elle éponge son front de son mouchoir brodé;
Refait furtivement, d'une main délicate,
Tandis qu'il gronde un peu, le nœud de sa cravate;
Et le désarme vite avec un mot câlin.
Et puis : « Mais parle donc! réponds donc! le vilain!
C'est si bon, tous les deux, de dire des sornettes!
Tu crains ce voyageur caché sous ses lunettes?
Ce monsieur décoré, plongé dans son journal?...
Notre wagon n'est pas un confessionnal!
Veux-tu donc jusqu'au bout te contraindre et te taire,
Parce que nous avons avec nous... un notaire?

Tu crois qu'il a l'oreille à ce que nous disons?
Il regarde les champs, il compte les maisons!
Je l'ai vu sommeiller tout le long de la route!
A peine s'il nous voit : tu veux qu'il nous écoute? »

Et ce fut un babil sans fin, jusqu'à Nevers,
— Tandis qu'en traître, moi, je crayonnais ces vers!

XXV

LA FIÈVRE

Carnet de voyage, 1882.

Je descendais le Rhône; on a crié : « Tournon! »
Pour nous ressouvenir, il ne faut que ce nom.

Un jour, — voilà cinq ans, — à cent pas de la berge,
Au fond d'un grand couloir, dans un vieux lit d'auberge
J'étais couché. La fièvre avait miné mon corps,
Et m'avait cloué là, sans force et sans ressorts.
Je vois la chambre avec son petit carrelage :
Nous évoquions tout bas le récit du *Village*,

Le morne isolement du chevet délaissé,
Le rideau que soulève un zèle intéressé,
Et l'âpre sécheresse humaine qui se montre,
Et l'effroi de la mort dans un lit de rencontre!
Ici, rien de pareil, Dieu merci! — Tu veillais. —
Me rassurant des yeux, calme, tu travaillais;
Seule, tu m'apportais la potion prescrite;
Tu savais adoucir la douleur qui s'irrite;
Ton sourire éclairait la triste nudité
Des murs, et près de toi j'aurais tout supporté.
La voix qu'on aime rend ces épreuves moins dures,
Et les maux partagés font les fortes soudures.
Des étrangers sont là? Pourquoi s'occuper d'eux?
Tout devient le foyer dès qu'on se chauffe à deux!

Et pourtant, j'ai gardé rancune à cette rive.
Un goût de pharmacie à distance m'arrive,
Et je ne songe pas sans un frisson mortel
Au vieux lit de noyer dans la chambre d'hôtel!

XXVI

TUNNEL

Carnet de voyage, 1878.

A grand bruit tout à coup nous entrons dans l'abîme!
Ne pouvant la franchir, l'homme a percé la cime;
Au flanc du rocher nu la route se suspend,
Puis, nous roulons dans l'ombre, et l'étrange serpent
Souffle, siffle, assourdit les échos de la voûte.
Dans cette obscurité qui s'allonge, j'écoute :
En un moment, mon rêve a pris son vol; je vois
Tout un enfer; j'entends les lamentables voix
Des damnés; la rumeur de mille âmes plaintives
Trahit, pour s'échapper, de folles tentatives.
On dirait qu'un marteau-pilon, frappant sans fin,
Écrase des mourants qui l'implorent en vain!

Dans la sonorité formidable des pierres
On devine les cris, les appels, les prières,
Et les emportements, partout répercutés,
Qu'un noir cyclope étouffe à coups précipités!

Je songe que peut-être une plainte pareille,
D'aussi folles clameurs troubleraient mon oreille,
Si je pouvais hélas! percevoir à la fois
Tous les gémissements épars, toutes les voix
Qui pleurent, tout le chœur des douleurs inconnues
Dont le concert affreux se perd au sein des nues :
Les misères sans nom qui maudissent le jour,
Les cris de l'abandon, les sanglots de l'amour,
Et la guerre, et tous ceux que le monstre extermine,
Et le naufrage obscur, et la maigre famine,
Et la contagion aux germes empestés
Qui rend le champ des morts étroit dans les cités!
Voilà de quoi rimer, — élégie ou ballade! —

Tu me diras qu'il faut avoir l'esprit malade
Pour saisir ce motif et pour philosopher;
Que sur des maux connus j'ai tort de m'échauffer,
Et d'évoquer l'essaim fantastique des ombres!
Ne gronde pas! La vie a de ces couloirs sombres;

L'âme a de noirs tunnels : le rêve qu'elle suit
Du soleil rayonnant l'emporte dans la nuit!
Souvent gai sans raison, l'homme est triste sans cause ;
Le cauchemar l'étreint, la vision s'impose :
Mais tout fuit, quand le jour aux parois reparaît.

Le train, déjà plus lent, s'apprête pour l'arrêt,
Et mon voisin, guettant le talus qui se montre,
Remet dans son gousset tranquillement sa montre :
« Cinq minutes! » — Ni plus, ni moins : cinq en effet.

J'ai vu ce qui s'appelle un homme satisfait.

XXVII

PRISON CELLULAIRE

A J....

En wagon, 1880.

Un bout de solitude a toujours su me plaire.
Il est doux de tâter du loisir cellulaire,
D'être à soi sans partage, et, ne pouvant agir
Du corps, de voir le champ de l'âme s'élargir,
Au point que l'univers appartient sans limite
A ce voyageur clos dans son réduit d'ermite!
Contre murs et verrous on a fort déclamé :
Pour être vraiment libre, il faut être enfermé!
On est soustrait, d'emblée, au tumulte qui passe;
On est maître du temps, à défaut de l'espace.

J'ai parfois souhaité, non sans bonne raison,
La franche liberté que l'on goûte en prison ;
Les importuns m'ont pris le plus clair de ma vie.
J'ai rêvé des couvents pour la philosophie,
Avec leur grand silence et leur isolement!
A moins d'être sous clef, je vais fidèlement
A ma tâche : je quitte et les vers, et l'étude,
Et le rêve! Le monde, où tout est servitude,
M'étreint de ses plaisirs comme de ses devoirs!
Nouveau Titus, j'ai fait mes comptes tous les soirs :
N'ai-je pas gaspillé follement ma journée,
En laissant à moitié la page abandonnée,
Le livre ouvert, l'élan par la course obtenu,
Pour un mot, pour un rien, pour le premier venu?

Cette heure, elle est à moi, bien à moi! Cette porte,
On ne l'ouvrira point, — tant que l'éclair m'emporte;
Cette boîte ambulante où j'ai dû me cloîtrer,
Je n'en puis pas sortir, — mais nul n'y peut entrer!
La foule, qui croit l'âme, elle aussi, prisonnière,
Ignore qu'elle échappe et plane à sa manière,
Et que, pour elle, rien ne vaut ce court moment
De calme intérieur et de recueillement!
Même pour le travail, c'est l'étape féconde :
Plus la parole est rare et plus l'idée abonde!

Ici même, ce vers que je fixe aurait fui,
Si je n'étais rivé tête à tête avec lui.
Du rêve le plus vaste à la plus humble rime,
La prison favorise et sert, loin qu'elle opprime!

J'allais continuer sur ce ton : j'aperçois
Une anémone bleue, à trois pas, dans un bois.
Sa corolle se penche et son salut m'invite :
Je la voudrais pour toi! — Plus rien! Nous passons vite.
Ah! beaux raisonnements, désormais sans valeur,
Si je n'ai pu cueillir cette petite fleur!

XXVIII

L'HOTELIÈRE AVEUGLE

« A force de pleurer, elle a perdu les yeux! »
Voilà ce qu'on me dit de notre vieille hôtesse.
Vous représentez-vous si cuisante tristesse?
Le sondez-vous, ce deuil morne et silencieux?

Où s'en va ce regard qui ne voit plus les cieux?
Est-ce à quelque tombeau dont la pierre l'oppresse?
Non! mais vers son enfant qui, sans une caresse,
A fui. — Perdu l'honneur, la tombe eût valu mieux!

Sa fille — l'aventure est banale et connue —
A laissé la maison, et n'est pas revenue;
Et dix ans sont passés sans même un souvenir.

Elle sait que l'enfant coupable n'est pas morte :
Et, sous ce toit, qui s'ouvre à qui veut y venir,
Ses yeux clos vont toujours du côté de la porte!

XXIX

LA TOMBE DE BRIZEUX

I

Lorient, 1878.

« Dans les flots clairs du Scorf, un ciel bleu se reflète,
Pâle et doux, d'un azur qu'aimait le doux poète.
Nos amis sont absents : viens ! Nous irons sans eux
Saluer aujourd'hui la tombe de Brizeux.
La brume se déchire, et la senteur marine
Dans chaque souffle d'air élargit ma poitrine.
Pour le pèlerinage avec toi projeté,
Il fallait, alentour, cette sérénité. »

Et nous partons, longeant les grands quais solitaires,
Les carènes à sec, les quartiers militaires,
Et le champ de manœuvre où des soldats poudreux
Reviennent de la cible en devisant entre eux.
Puis, c'est la route, aux toits rustiques, où fourmille
Tout un peuple d'enfants; puis un mur, une grille :
C'est là ! — Pour la pensée et l'œil, tout est d'accord ;
Le paysage est vaste et digne de la mort :
Des tombes, s'alignant dans les longues allées
Désertes, et partout de fin gravier sablées;
Des thuyas, des cyprès, des fleurs, partout des fleurs,
Et les croix où le deuil met un semis de pleurs ;
Et par-dessus les flots de verdure ondulante,
Le port, les arsenaux, la mer houleuse et lente,
Dont on devine au loin le flux et le reflux,
Et qui, berçant ces corps qui ne l'entendent plus,
Fait son bruit éternel près de leur paix profonde.

« La tombe de Brizeux? » — Une fillette blonde
Passait : telle Marie, au milieu des ajoncs,
Avait dû se montrer, quand nous l'interrogeons,
Sous sa coiffe de lin, surprise et rougissante.
« Je ne sais pas », dit-elle. — A vingt pas, se présente
Un marbrier, gravant pour un hôte nouveau
La prose funéraire aux dalles d'un caveau.

Il répéta deux fois le nom sans le connaître.
Ces deux femmes en deuil nous instruiraient peut-être ?...
« Nous ne connaissons pas tous les morts ! » répondit
La plus vieille. — O génie ! ô rêve ! c'est bien dit !
J'étais, en vérité, trop ingénu de croire
Qu'un nom comme le sien remplirait la mémoire
Du plus humble Breton comme du plus savant,
Et qu'un poète mort était un dieu vivant !
Seul, le gardien du lieu sut nous montrer la place,
Dans un coin retiré, d'où le regard embrasse
Le jardin tout entier, la rade et l'horizon,
Que dorait un soleil de l'arrière-saison.
Nous restâmes penchés devant la tombe austère :
Un morceau de granit sur un carré de terre.

II

Je ne sais depuis quand la main du jardinier
Avait fait son travail, ni qui fut le dernier
A visiter ta chère cendre,
O chantre d'Arzannô, plus pur que le cristal;
Qui, d'un ciseau latin, taillas le houx natal,
Fils des Bretons, farouche et tendre !

Mais partout, dans le sol, sur les flancs du granit,
Les herbes de hasard, l'ortie et l'aconit,
La folle avoine et la ciguë,
Le chardon, et la mousse, et le lichen épais,
S'incrustant dans la dalle humide, avaient en paix
Envahi la grille exiguë.

Voilà donc ce que vaut la gloire à son élu!
Des ronces sur la tombe où je n'aurais voulu,
Près d'un vieux chêne qu'on révère,
Que rosiers parfumant le petit jardinet,
Ou la bruyère avec la fleur d'or du genêt,
L'ancolie et la primevère!

Arrachons! arrachons! Faisons acte de foi!
Que la pierre soit nette et blanche comme toi :
Tirons le foin vil à poignée!
Et — puisque tes amis sont trop loin du chemin —
Dût la ronce détruite y repousser demain,
Purgeons la tombe dédaignée!

Ah! si pour ce devoir, du fond de ton caveau,
Quelque chose de toi montait à mon cerveau!
Si, pour chacun de ces brins d'herbe,

XXX

LE BLASON

A VICTOR HUGO.

Besançon, 1880.

« ... Alors dans Besançon, vieille ville espagnole... »
Pendant tout mon séjour ce vers m'est revenu,
Et je le redisais au passant inconnu,
Aux vents, aux flots du Doubs, à l'oiseau qui s'envole!

Et je croyais te voir, sans couleur, sans parole,
Dans ton obscur berceau couché, débile et nu;
Et de ce souvenir mon rêve entretenu
Trouvait toute autre idée insipide ou frivole!

Et la ville farouche aux rochers indomptés,
Faite pour dédaigner les plus fières cités,
Semblait avoir grandi sa taille à ta mesure;

Et le petit berceau masquait tout l'horizon;
Et sur ces vieux murs noirs, palais, rempart, masure,
Un seul nom flamboyait, — gigantesque blason!

XXXI

LE LAC BLEU

Oui, tu fais bien d'aimer ces poèmes écrits
Avec des pleurs, avec des sanglots et des cris!
Es-tu sûre pourtant, quand, rêveuse, étonnée,
Du poète blessé tu plains la destinée,
Que le mal dont il souffre ait sa racine au cœur?
Le deuil de l'élégie est quelquefois trompeur :
Aux tristesses de l'art une force est unie;
Une sérénité plane sur le génie;
La douleur peut voiler le regard languissant,
Mais l'âme, en ses secrets, garde un calme puissant.

Écoute : dans un coin perdu de la Savoie,
Où des Alpes sans fin la ligne se déploie,

Je sais une montagne aux sinueux contours,
Un sommet ignoré qu'on gravit en deux jours,
Une gorge profonde y conduit; les vallées
Y roulent des torrents les eaux amoncelées;
Le chamois y rumine et l'aigle y fait son nid.
De rochers en rochers, aux fentes du granit,
L'écume en jaillissant bouillonne; l'avalanche
Y poudre les vieux pins de sa poussière blanche;
Dans des sentiers étroits le pas du voyageur
Hésite; son sein bat, et son regard songeur
Mesure, aux bords fuyants du rocher qui surplombe,
Le précipice obscur où s'entr'ouvre une tombe;
Il cherche en vain la cime, il rampe, et de ses mains
Saisit l'herbe plus rare en ces tristes chemins.
Il monte fatigué, haletant; il voyage
Du glacier au glacier, du nuage au nuage :
Il arrive. — Aussitôt, sur ce plateau neigeux,
Au delà de ces bois, de ces pics orageux
Où la nue, en courant, s'accroche et se déchire;
De ces déserts maudits où toute vie expire,
De ces torrents fougueux de débris surchargés,
De ces rocs calcinés que la foudre a forgés;
Près de Dieu, loin de l'homme, — ô tableau magnifique! —
Il aperçoit un lac, un miroir pacifique,
Étincelant, profond, calme, silencieux,
Qui se cache à la terre, et reflète les cieux.

XXXII

LE SERPENT

Beuzeval, 1873.

Le vicaire, en surplis, s'avançait gravement,
Et scandait, les yeux clos, le latin de l'Église;
Quelques enfants de chœur, qu'un bedeau brutalise,
Suivaient, d'un air contrit que le regard dément;

Et, devant eux, soufflant dans le rauque instrument
Que sa forme, empruntée au démon, symbolise,
Le chantre, vers l'enclos par qui tout s'égalise,
Accompagnait les voix de moment en moment.

Et j'écoutais, rêvant à ce moine mystique
Qui, le premier, terrible au fond du chœur gothique,
De ces bizarres sons effraya le saint lieu;

Et, domptant sous ses doigts pour en tirer la plainte,
Le bois qui se replie et se tord sous l'étreinte,
Fit redire au serpent les louanges de Dieu.

XXXIII

CORRESPONDANCE

LETTRE DE MARGUERITE SIMON

Trouville.

« Moi, je vais bien : et toi ?... Il fait un temps superbe !
Je suis dans un jardin très grand, avec de l'herbe.
Je vois la mer : elle a beaucoup d'eau ! J'ai des fleurs,
Rouges, jaunes, lilas, de toutes les couleurs.
J'ai mes poules, mon chat, mon mouton et mon âne,
Et, quand je suis dessus, père dit : « Elle est crâne ! »
Je fais aussi des trous dans le sable, le soir,
Et puis j'entre dedans : c'est très bon pour s'asseoir.
Je m'amuse. Je joue avec des coquillages.
Quand j'ai du papier blanc, je fais des gribouillages

Mes poules et mon chat, mon âne et mon mouton.
Tu n'es jamais venu : quand donc te verra-t-on?...
Je m'applique, tu vois, et je t'écris moi-même :
On ne tient plus ma main. — Marguerite qui t'aime. »

RÉPONSE DE L'AMI

Paris.

« Merci! ta lettre a fait ma joie et ma gaîté :
D'abord, c'est bien écrit; puis c'est bien raconté.
Ces mots simples n'ont rien des phrases à la mode ;
Parler comme l'on sent est la bonne méthode!
Ton naturel est fait pour me décourager.
O langue des enfants! Dis-moi, veux-tu changer?
Mon vieux style est si loin de ta jeune parole!
C'est encore chez toi que j'irais à l'école!

Sur d'autres points, d'ailleurs, tu me rendrais jaloux :
Les animaux me vont droit au cœur, — sauf les loups
Avec qui trop souvent il faut hurler quand même!
Ces êtres du bon Dieu, comme toi, je les aime.
J'ai bien un chien; mais l'âne et les poules m'iraient.
Je gage qu'avec moi les bêtes parleraient!

Elles sont tout mystère, et reposent des hommes.
Quand nous avons peiné pour vivre, quand nous sommes
Déçus, découragés, et que nous nous lassons,
Leur âme qui s'ignore a pour nous des leçons!
En y joignant les fleurs, le jardin, ton sourire,
Et la profonde mer dont l'infini m'attire,
Après des jours trop pleins j'aurais la paix du soir!
Dans le sable, avec toi, j'irais aussi m'asseoir;
Et, si du papier blanc, dont je fais gaspillage,
Me tombait sous la main, gare à mon gribouillage!
Adossé mollement au bord de l'entonnoir,
A ma façon, distrait, j'alignerais du noir!
Je suivrais ton exemple, et nous ferions la paire.

Te voilà philosophe autant que ton grand-père :
Sa haute raison joue en tes jeux enfantins;
Il sent le grand repos des horizons lointains;
Il pèse, à tes côtés, le sable de la grève;
La voix du flot mourant berce si bien son rêve!
Il sait du gouffre obscur les secrets; il a lu
Le livre où chaque page enseigne l'absolu.
Après les longs combats et la mêlée ardente,
La vague, comme à toi, devient sa confidente!
Oh! ne le quitte pas! Ne l'abandonne pas!
S'il est songeur, approche et parle-lui tout bas!

Quelque amer souvenir qui l'obsède et l'irrite,
Il ne résiste pas à ta voix, Marguerite;
Et, sous quelque souci qu'il soit près de plier,
Ta lèvre sur son front lui fait tout oublier!

Mais c'est beaucoup t'écrire, et tu diras toi-même :
« Comme c'est long! » — Adieu. Ton vieil ami qui t'aime. »

XXXIV

PASCAL

Clermont-Ferrand, septembre 1880.

Si, pour rassurer l'homme envahi par le doute,
Dans la prison des sens où les murs semblent sourds,
Et lui faire entrevoir un consolant secours,
A l'heure où le corps touche au terme qu'il redoute;

Si, lorsqu'il a gravi les pentes de la route,
Plus faible, plus troublé, plus vaincu tous les jours,
Il lui fallait, pour croire aux mystiques séjours,
Un regard qu'il contemple, une voix qu'il écoute;

S'il fallait à qui meurt un suprême argument,
Plus fort que tous nos cris ensemble, et résumant
Les souffrances de l'être à tout néant rebelle :

Avec cet univers brutal se mesurant,
Il suffirait d'une âme angéliquement belle :
Et je prendrais Pascal sur son lit de mourant.

XXXV

LANGUES VIVANTES

A MES NIÈCES LOUISE ET MARIE.

Cinq ans, l'aînée, et trois, la sœur :
Louise fait la demoiselle,
S'érige en grave professeur,
Et doctement marque son zèle :
Français, allemand, chaque jour
L'une enseigne et l'autre profite.
Les mots sont traduits tour à tour :
« Oui, oui ! » — « Ja, ja ! » dit la petite.

Pour la poupée et son trousseau
Que de merveilles réunies!
Mousseline autour du berceau,
Robes de dentelle garnies!
Ce sont des cris, ce sont des jeux!
Louise commande et s'agite;
Marie ouvre ses grands yeux bleus :
« Beau! beau! » — « Schœn! schœn! » dit la petite.

Puis, la dînette et ses douceurs
Leur font négliger la poupée :
On sert le menu des deux sœurs ;
La tartelette est découpée.
On mord aux morceaux prestement;
On se dispute ou l'on s'invite,
Mais sans omettre l'allemand :
« Bon! bon! » — « Gut! gut! » dit la petite.

Par ce ciel clair, il faut sortir :
O mes amours, que l'on s'apprête!
Pour le Bois nous allons partir;
Toutes deux s'en font une fête.
Louise dit : « Une heure et quart!
Allons, Marie, allons, viens vite!

Vas-tu retarder le départ?
« Vite! » — « Schnell! schnell! » dit la petite.

Il pleut : on rentre à la maison,
Et Marie a l'humeur méchante;
Louise veut parler raison,
Mais n'est pas toujours indulgente.
Tout mécompte devient ennui;
L'une pleure et l'autre s'irrite :
« Allons! soyez sage aujourd'hui! »
— « Morgen! Morgen! » dit la petite.

Lyon, 1886.

XXXVI

LE TAILLIS

I

Dans un étroit sentier je cheminais songeant;
L'aube aux pâles clartés m'invitait à poursuivre.
La brise du matin, par les bois voyageant,
Tournait les pages de mon livre.

Ah! si j'avais la voix du doux pasteur latin,
Comme je chanterais ce jour qui vient d'éclore!
Chaque rayon nouveau glisse et joue incertain
Sur l'herbe ou la feuille qu'il dore!

L'œil aime à s'égarer dans les taillis épais,
Ou sous la verte allée aux profondeurs magiques,
Séjour qu'auraient jadis, dans les âges de paix,
Peuplé les dieux mythologiques!

O repos des grands bois! pénétrante beauté!
Aux fêtes du printemps comme tout nous convie.
Partout des bruits, des chants, le réveil, la gaîté!
Partout l'espérance et la vie!

Les oiseaux sont partis : tous les nids sont déserts,
Mais chaque rameau cache une troupe joyeuse;
La mésange en sifflant s'élève dans les airs,
D'où descend sa note rieuse;

La fleur s'épanouit pour l'insecte qui naît :
Sous l'effort des fourmis le brin d'herbe s'agite;
Le frelon sous son poids fait trembler le genêt;
Le lézard frétille en son gîte.

Dans ce temple d'azur, où tout germe et fleurit,
J'aspire à pleins poumons la joie et l'innocence;
Et les rêves d'amour, quand la terre sourit,
Voltigent avec complaisance!

S'il est des malheureux, qu'ils viennent! que ces lieux,
Comme un songe enchanteur, endorment leur tristesse!
La Nature essuîra tous les pleurs de leurs yeux :
La Nature est la bonne hôtesse!

Où voit-on des douleurs que son mâle entretien
Ne calme? Où nourrit-on des regrets sans remède!
Un invisible chœur murmure : « Tout est bien
Sous un ciel bleu, quand l'air est tiède! »

II

Mais déjà le soleil monte plus éclatant;
Couleurs, bruits et parfums, tout m'emplit, tout m'enivre.
Quand la nature ainsi se réveille en chantant,
O mon Dieu! qu'il fait bon de vivre!

La brume se dissipe à l'horizon vermeil;
Je veux dormir : cherchons un taillis solitaire.
Vieux chêne, prête-moi, pour goûter le sommeil,
Ton ombre pleine de mystère!

Le sommeil est plus doux sur le penchant des bois;
L'air est tout imprégné des senteurs de la sève;
La mousse où l'on s'endort semble cacher des voix
Qui bourdonnent dans votre rêve!

Mais soudain j'ai pâli, j'ai reculé d'effroi :
Ah! misère des cœurs! ah! vanité des choses!
Un homme s'est tué : son corps livide et froid
Gît au pied des églantiers roses!

1850.

XXXVII

CROQUIS PROVINCIAL

Comment? J'ai pu loger jadis dans cette rue?
Et, les yeux satisfaits d'une pareille vue,
J'avais ce coin de ciel pour unique horizon?
J'habitais bravement cette étrange maison,
Où je retrouve encor, contre l'allée étroite,
Le serrurier à gauche, et le coiffeur à droite?
J'ai vécu là? J'ai pu, dans cette herbe couché,
Trouver charmants les bords d'un ruisseau desséché,
Ou promener mon rêve aux talus de sa rive?
Sur cette vieille place où la patache arrive,
Comme un bourgeois de race, égayant mon loisir,
J'attendais la retraite, et prenais du plaisir,

Quand tambours et clairons fendaient la foule, à suivre
Jusqu'au seuil du Quartier la fanfare de cuivre?
Sur ce bout de rempart qu'ils appellent le Cours,
Avec quelques amis j'ai fait de longs discours,
Et, m'échauffant pour l'art ou la métaphysique,
Circulé deux cents fois autour de la musique?
Voilà donc le libraire où vingt originaux,
Pensant les avoir lus, dormaient sur les journaux,
Tandis que, dévorant théâtres et chroniques,
J'irritais pour les vers mes amours platoniques?
Je reconnais encor — mais je n'y dîne pas! —
L'auberge où nous prenions en commun nos repas;
J'entrevois, à travers la porte entre-bâillée,
La longue salle jaune, et la nappe souillée,
Et les clients assis sous le plafond fumeux,
Se versant le gros vin que nous buvions comme eux!
Ces places, ce jardin public, cette avenue,
Auprès du souvenir, comme tout diminue!
Et cette Préfecture! Ai-je vraiment, le soir,
Deux fois, pour y paraître, endossé l'habit noir,
Bien fier, quand j'obtenais — faveur grande à mon âge! —
Un souriant regard du hautain personnage?

Quelle lucidité bizarre, sous mes yeux,
Fait revivre un instant ces tableaux déjà vieux?

Pour accepter le sort à ce point monotone,
Pour me plaire à ce train de vie où tout m'étonne,
Pour me ranger alors au nombre des élus,
Que fallait-il? Vingt ans de moins? L'espoir en plus?
O bons Parisiens, vous sourirez peut-être!
Il fallait simplement cette robe du maître,
Cet orgueil ingénu, cette intime douceur
D'être, jeune homme imberbe encore, un professeur;
D'aller, chaque matin, dans un sombre lycée,
Allumer l'Iliade, en chaire, ou l'Odyssée;
De dire à ces enfants, humble guide sans nom :
« Montons au Capitole, ou bien au Parthénon! »
De songer que l'on garde en soi — dépôt fragile! —
La grâce de Platon, le charme de Virgile;
Que, dans un temps funeste où la matière est tout,
On est l'esprit, on est le savoir et le goût;
Que, du moins, on est là comme un prêtre du culte,
Gardant en main la clé du sanctuaire occulte :
Et l'on trouve un taudis assez bien habité,
Quand on y peut loger l'éternelle beauté!

1874.

XXXVIII

SAINT-MANDRIER

O rêve d'Orient sur la plage de France!
Le ciel de Grèce a-t-il pareille transparence?
Les orangers en fleurs parfument le jardin;
Le long de la terrasse et sur chaque gradin,
Hérissant leurs buissons épais en mille formes,
Les robustes cactus poussent leurs mains énormes
Dont on suit sur le roc les jeux extravagants;
Parmi les aloès, les palmiers élégants
Découpent dans l'azur leur tête couronnée;
A leurs pieds vient dormir la Méditerranée :
Et ces flots, et ce ciel, et ce parc embaumé
Semblent un paradis choisi pour l'être aimé.

On y sent le repos divin dans l'innocence :
On imagine ainsi la terre à sa naissance.
Déjà je m'y transporte et prête ce décor
Au bonheur idéal et pur de l'âge d'or!
Ainsi prenait son vol ma rêverie ailée : .

Quand soudain, en fouillant du regard une allée,
Je vis glisser là-bas, sous le riant couvert,
Une casaque rouge avec un bonnet vert.

Toulon, 1859.

XXXIX

LE MIROIR

A J....

Je revois des pays que j'ai vus à vingt ans.

Ces sentiers au milieu des blés mûrs serpentants,
Ces taillis où j'allais surprendre, vers la brune,
Le coucher des oiseaux sous un rayon de lune,
Ce ruisselet perdu dans les ronces des bois,
Ce ravin, ce rocher que j'ai gravi vingt fois,
Tous ces objets riants dont ma mémoire encore
Garde chaque détail, pittoresque ou sonore,
Je les retrouve! Ainsi j'observais, j'écoutais,
J'admirais. Aujourd'hui, suis-je ce que j'étais?

J'attends, j'appelle en vain l'émotion intense
Des jeunes souvenirs évoqués à distance;
Où sont-ils, ce prestige et cet enchantement
Indicibles, qui n'ont peut-être qu'un moment?

C'est la même clairière où j'écartais les herbes;
Voici les genêts d'or dont j'arrachais des gerbes;
Les chênes sont plus hauts, les saules plus penchés,
Mais les oiseaux chanteurs y sont toujours cachés;
Sur les mêmes coteaux grimpent les mêmes vignes;
Ce sont, à l'horizon pourpré, les mêmes lignes,
Et les petits clochers au tintement si pur
Qu'on aurait dit des voix s'envolant dans l'azur!

Mais ces tableaux, dont l'âme alors était ravie,
Je les vois à travers les brumes de la vie,
Toujours s'épaississant dès qu'on est loin du seuil;
A travers les ennuis, les mécomptes, le deuil,
Les sens plus émoussés, la raison plus savante,
Tout ce qui froisse, irrite, humilie, épouvante
Et décourage! Ainsi, quand nous l'interrogeons,
La Nature est la même, et c'est nous qui changeons!
Rien n'a pu l'altérer : c'est nous seuls que tout blesse;
Nous mesurions sa force, et non notre faiblesse;

Avec d'autres pensers, nous avons d'autres yeux;
Nous la jugeons moins belle, étant déjà trop vieux;
Notre propre bonheur nous la peignait plus tendre;
Jeune, on lui donnait tout : vieux, elle doit tout rendre!
Je trouve moins de charme aux lointains carillons;
Les champs ont moins de fleurs et moins de papillons;
Je sens ce que l'esprit met de soi dans les choses :
Et la Nature en nous fait ses métamorphoses!
Elle n'est qu'un miroir, et nous rend nos rayons :
Elle a beau se montrer, c'est nous que nous voyons;
Et, comme il faut gravir une pente plus rude,
Nous lui prêtons notre ombre et notre lassitude!

Peut-être, en réveillant quelques vieilles douleurs,
Ai-je épaissi le voile, ou terni les couleurs?
Peut-être si, tous deux, nous marchions côte à côte,
Tes yeux, vainqueurs du temps, me rendraient ce qu'il m'ôte?
Pour retrouver ce charme étrange du printemps,
Est-ce moi que je cherche? Est-ce toi que j'attends?

XL

LES FILS DE CHAM

Marseille, 1875, à bord du *Singapour*.

Noirs enfants, fils de Cham, insoluble problème,
J'ai toujours eu pour vous une grave amitié :
Soit que votre laideur fasse horreur ou pitié,
Dans son mystère étrange et triste, moi, je l'aime!

N'êtes-vous qu'un essai de la force suprême?
Ou l'animalité, qui s'agite à moitié
Dans vos flancs, serait-elle un reste d'anathème,
Et le signe fatal d'un crime inexpié?

Sous vos cheveux crépus, sous vos fronts angulaires,
Dans vos folles gaîtés ou vos âcres colères,
Êtes-vous le début de l'homme, et nous sa fin?

Pourtant, si nous pleurons, nos larmes sont pareilles ;
Et la même douleur, nègre, quand tu t'éveilles,
Nous fait saigner tous deux sous son toucher divin!

XLI

LASSITUDE

A J....

I

Carnet de voyage, 1880.

J'ai vu de mon wagon trois villes aujourd'hui.
On dirait de chacune : « Ici loge l'ennui ! »
Je me demande à quoi la volonté s'exerce,
Puisque ni l'industrie ou l'art, ni le commerce
N'ont éclairé ces murs du plus pâle renom.
Sur la carte un point noir ; mais un souvenir, non !
Nuls débris, nul portail classé, nulle statue
Qui simule une gloire et qui la perpétue !

Des places sans héros, des gares sans buffets!
Ce sont trois bourgs qu'on a décorés de préfets,
Et qui sont peints à fresque, au rebord de la route,
Pour varier la vue et rappeler, sans doute,
Que la France, après tout, est un pays peuplé,
Où les hommes aussi poussent comme le blé!

II

Est-ce l'ennui vraiment? — Brave fonctionnaire,
Qui vas d'un pas égal à ta tâche ordinaire;
Rentier, qui fais, le jour, ta promenade aux champs,
Et règles ton sommeil sur les soleils couchants;
Petit bourgeois lettré, d'allure solennelle,
Qui peux, chaque matin, lire sous ta tonnelle
Tes auteurs préférés et ton journal ami;
Commerçant au repos, qui fus jadis fourmi,
Et sais goûter, après ton dernier inventaire,
Dans ton logis bien clos un loisir volontaire,
Et, las de politique et timide au scrutin,
De nos bruyants débats n'as que l'écho lointain;
Officier, pour qui l'âge a sonné la retraite,
Qui réunis au coin du feu, dans ta chambrette,
Un vieux groupe d'amis dont la fidélité
Donne au whist familier des airs d'éternité;

Petites gens, serrés au seuil de vos boutiques,
Devisant, tous les soirs, d'intérêts domestiques,
Vivant de voisinage et vous tendant la main,
Sûrs de recommencer un même lendemain;
Médecins, percepteurs, juges de paix, notaires,
Mieux fixés à vos murs que vos pariétaires,
Vieux chevaux au manège ensemble condamnés,
Qui trouvez assez grand le cirque où vous tournez;
Vous tous, les ignorés, les humbles, — la Province, —
Dont la vie est si simple et d'un tissu si mince,
Dois-je vous plaindre? A qui le poids est-il plus lourd?
Vaut-il mieux que le jour soit trop long ou trop court?
Vaut-il mieux que la vie ait ou non sa décharge,
Et qu'on reprenne haleine, et qu'on ait cette marge?
Vous distinguez encor le mois et la saison;
Vous avez le jardin derrière la maison,
Où l'espalier se noue en fruits de toutes sortes;
Vous regardez passer le temps devant vos portes,
Tandis que nous courons après lui, triples fous!
Les plus déshérités, est-ce nous? Est-ce vous?

III

Amie, en y songeant, voilà bien des années
Que je ne connais plus les tranquilles journées,

Le bois où l'on s'endort, la rive où l'on s'étend,
Le bateau qui s'oublie au large de l'étang,
La ronce où l'on s'attarde à voir la libellule,
L'herbe où l'on cherche un monde étrange qui pullule,
Les sentiers où les sphinx vous effleurent le front,
Et, le soir, le silence infini qu'interrompt
Un aboiement lointain, triste, sans rien d'intense,
Qui donne un sentiment de l'obscure distance,
Et qu'on entend, toujours plus rare et plus voilé,
Par delà les jardins, sous le ciel étoilé,
Quand on est revenu dans la maison discrète,
Où la lampe s'allume, où le souper s'apprête,
Avec le rire libre ou les graves propos!
Ah! je sens la fatigue! ah! j'ai soif de repos!
J'ai trop vécu, trop vu, trop lutté pour la vie!
Le repos! le repos! Irrésistible envie!
Un lendemain bien vide après le jour rempli,
Dans ta moindre vallée et dans ton moindre pli,
Nature! Un de ces coins que tu gardes peut-être
Pour tes meilleurs amis, dignes de le connaître :
Une roche cachée, un vieux tronc de sapin
Que n'aura pas encor marqués le « Club-Alpin »;
Une case rustique à satisfaire Horace,
Sans fâcheux, sans journaux, sans lourde paperasse,
Avec l'odeur des foins, la chanson des ruisseaux,
Et le lierre, et la rose arrondie en berceaux,
Et, tout le jour, la douce et fière solitude!

Un seul livre, celui de Dieu, pour toute étude;
Une voix seulement, la tienne; un seul espoir,
Vivre jusqu'au matin, puis vivre jusqu'au soir!

IV

Car de quoi s'agit-il, après tout? D'être à même
De regarder la mort bien en face! — O dilemme!
Être heureux dans cette ombre, être obscur, être oisif,
Ou bien, dans la fournaise ardente, brûlé vif,
Être quelqu'un, livrer son cœur, jouer son âme,
S'agiter jusqu'au bout dans l'enfer, dans la flamme,
Lutter encor, lutter toujours, lutter en vain :
Peut-être se survivre, en tout cas vivre enfin!
Faut-il opter? Mon choix, sans doute, serait sage,
Et tu l'approuverais dans ton prochain message!
Qui sait? peut-être, un jour, — et ce jour n'est pas loin, —
Nous viendrons, nous aussi, chercher un petit coin
Dans une verdoyante et calme perspective,
Pour y goûter la paix, — la paix définitive!
Quand, lassés des salons où nous fûmes fêtés,
Nous aurons épuisé toutes les vanités;
Quand nous aurons connu, de Paris et du monde,
Tout ce qui stérilise et tout ce qui féconde;
Quand nous aurons frôlé les grands hommes de près,
Sondé les passions, scruté les intérêts,

Serré discrètement la main des politiques,
Coudoyé les croyants, les chercheurs, les sceptiques,
Salué le génie, applaudi le savoir,
Tenté de tout comprendre, essayé de tout voir;
Quand nous aurons assez dépensé de nous-mêmes
Pour les devoirs certains ou les vagues problèmes;
Quand nous aurons senti qu'il est temps de vieillir,
De se faire oublier et de se recueillir,
Et que le sage doit, avant même qu'il meure,
Ébaucher un « ci-gît » au front de sa demeure :
Alors nous partirons, sans tourner le regard;
Nous nous ferons un nid, — le dernier, — quelque part,
Avec nos souvenirs aimés, nos deuils, nos fêtes!
Et l'on dira : « Ce sont des bourgeois très honnêtes,
Qui ne font point de bruit et dont nul ne dit rien,
Mais qui sont doux au pauvre et sèment quelque bien! »
Et nous aurons aussi la maisonnette basse,
Et le verger derrière, et, tout autour, l'espace :
Et ce vieux que je vois, au milieu du chemin,
Sourire et faire un geste amical de la main
A cette bonne vieille assise à sa fenêtre, —
Qui sait? — ce sera moi, ce sera toi peut-être!
Et nous croirons, penchés sur la ligne de fer,
Voir notre passé fuir dans ce rapide éclair!

XLII

A JOACHIM DU BELLAY

Angers, 1894.

Poète conquérant de la Grèce et de Rome,
Qui, marquant pour l'assaut les flancs du Palatin,
Nous convias jadis, sur un mode hautain,
Au pillage acharné des trésors qu'on renomme :

Ce qui survit de toi, ce n'est point le butin
Dont Ronsard, fier lion, prit la plus large somme ;
Ce qu'on aime de toi, fils de Loire, c'est l'homme,
Qui se retrouve entier, loin du Tibre latin !

A peine entendons-nous les sons de ta trompette.
Contre les trahisons de l'oubli qui nous guette
Il ne faut ni grands vers, ni souvenir vainqueur.

Pour immortaliser ta maison paternelle,
Il suffit d'un regret touchant sorti du cœur :
Ton petit Liré chante une note éternelle !

XLIII

OU DONC EST LE PAYS...?

Où donc est le pays dont parle la légende,
Où la vie, au rebours de nos destins présents,
Montre la créature, au début, déjà grande,
Et lui fait, par degrés, monter le cours des ans?

On est d'abord vieillard, et, sous le faix de l'âge,
On traîne fatigué des membres sans ressort;
On connaît tous les maux, et rien ne les soulage :
Il semble, aux premiers pas, qu'on soit vaincu du sort.

Lentement, cependant, quelque force nouvelle
Apparaît, et les sens veillent moins émoussés;
On voit, — et la nature aux regards se révèle;
On entend, — et les sons vibrent plus nuancés.

Chaque muscle engourdi s'étire et se dénoue;
Le sang plus rouge court du cœur jusqu'au cerveau;
La chair plus ferme emplit les rides sur la joue;
Bientôt, l'âme et le corps sont au même niveau.

A la maturité puissante l'on arrive :
On pense et l'on travaille, on aime et l'on agit;
Mois par mois, jour par jour, la volonté plus vive
S'exerce, et l'esprit cherche, et le cœur s'élargit.

Une chaleur étrange embrase, un jour, tout l'être :
O quel ravissement! on est jeune, on est beau!
Tout ce que nous perdons, on le gagne! On sent naître
Chaque bonheur dont l'âge, ailleurs, prend un lambeau!

Puis le calme renaît, et c'est l'adolescence :
On voit le corps décroître et l'être s'amollir;
On entre doucement dans l'âge d'innocence;
On éprouve l'oubli de ce qu'on sent faiblir.

On est enfant : on joue, on rit ou bien l'on pleure;
Et c'est dans un berceau tout blanc que l'on s'endort.
On devient plus petit, plus petit, d'heure en heure :
C'est le dernier sourire à la vie : — on est mort!

Aimable rêve! — Il faut, nous aussi, pour notre âme,
A l'inverse du corps nous créer un destin :
Rajeunir tout en nous, épurer toute flamme,
Finir par l'innocence, et mourir au matin!

1849.

XLIV

JEAN-JACQUES

Genève, 1888.

Le voyez-vous, fouillant les bois, les prés, les rives,
Pour découvrir la fleur sauvage, et la nommer ?
Près du lac qui sommeille ou le long des eaux vives,
Il rêve à son herbier qu'elle va parfumer !

Dans le parc séculaire aux longues perspectives,
L'entendez-vous chanter, tour à tour, et rimer ?
Notant la mélodie aux paroles naïves,
Les yeux mouillés de pleurs qu'il ne peut réprimer ?

O Jean-Jacques, ton âme inquiète et troublée
A la calme Nature, à la musique ailée
Demande en vain l'oubli de ses bouillonnements :

Mais rien n'arrêtera les heures fatidiques,
Pour le monde ébranlé jusqu'en ses fondements
Par cet amant des fleurs et des chansons rustiques !

XLV

POUR LE TOMBEAU D'AGAR [1]

I

A toi qui, devant nous, revis dans cette image,
Et dont le nom protège et hausse nos efforts,
Nous venons apporter, fidèles, notre hommage,
Agar, — et réjouir le sommeil que tu dors!

C'est à nous qu'il convient d'honorer ta mémoire;
La Muse, — hélas! sans toi, — se remet en chemin.

1. Ces vers, demandés à l'auteur, ont été récités devant le buste de madame Agar, dans une tournée faite par des comédiens amis, pour contribuer à l'érection de son tombeau.

Tes voyages feraient une touchante histoire;
Nous reprenons la route, en nous tenant la main!

C'est toi qui nous soutiens, toi qui nous encourages
A remplir simplement le fraternel devoir;
Et, si nous demandons vos précieux suffrages,
Chère ombre, c'est pour toi, qui nous souris ce soir.

II

Vous la connaissiez tous : partout, de ville en ville,
Nous trouverons l'écho des applaudissements
Qu'arrachait, en passant, sa grande âme virile,
Faite pour le théâtre et ses frémissements!

Lorsque, loin de Paris, et de beaux vers sevrée,
La jeunesse, enchaînée aux loisirs ennemis,
Songeait confusément, de spectacle altérée,
Sur le livre qui tient les maîtres endormis,

Elle arrivait : son souffle évoquait sur la scène
Le classique chef-d'œuvre échappé de la nuit :
O révélation du beau, vision saine,
Lumineuse traînée où tout âme la suit!

Son berceau fut la Grèce et Rome sa famille;
Les héros lui parlaient leur langage hautain;
Comme elle était Pauline, Emilie ou Camille,
Rien de bas ne pouvait tenter son fier dédain.

Elle emportait Corneille et Racine avec elle,
Aux tragiques douleurs prêtait sa mâle voix :
Phèdre, sous sa pâleur, semblait moins criminelle;
Clytemnestre faisait trembler le roi des rois!

Puis, sans baisser le ton, elle faisait entendre
Les émouvants récits de la patrie en deuil ;
Les poètes nouveaux, qu'elle aimait à comprendre,
Lui devaient les douceurs divines de l'orgueil!

Car tu fus, chère Agar, la voix de nos poètes :
Les plus grands, les plus purs te ravissaient le cœur.
Eux seuls te consolaient, dans tes peines discrètes,
Et t'ont fait, jusqu'au bout, braver le mal vainqueur.

La prose, en vain, comptait te saisir dans son ombre ;
Tu souffrais de descendre à ses sentiers couverts;
Il te fallait le rythme ailé, le chant, le nombre :
Et, comme à ton niveau, tu remontais au vers!

III

Surtout, il te fallait la marche sans relâche,
Le voyage éternel aux fuyants horizons,
Le théâtre conçu tel qu'une sainte tâche,
Accomplie en tous lieux comme en toutes saisons;

C'était l'obsession d'infuser à la foule,
Sans souci de la mode et des chemins battus,
Le pur sang des Romains qui dans Corneille coule,
Avec leurs passions et leurs rudes vertus;

C'était l'enseignement des plus nobles pensées :
Et pour les propager, — quel que fût le décor, —
Il suffisait de voir, sur trois planches dressées,
Une tunique blanche avec un bandeau d'or!

L'impatiente ardeur qui dévorait tes veines
Croyait, en donnant tout, donner encor trop peu :
Ta piété rêvait des fêtes surhumaines;
Et, d'autel en autel, tu promenais le Dieu!

IV

Et la France admira ton profil de camée,
Et, sous tes cheveux noirs, ton œil illuminé,
Ton geste sculptural de reine, accoutumée
A chasser un ennui de son front couronné !

Drapée ainsi qu'au Louvre une statue antique,
Tu glissais dans ton rêve, — et ne prévoyais pas,
Artiste insouciante en ce siècle pratique,
Que l'âge et le malheur entraveraient tes pas;

Et qu'un jour, tout à coup, frappée en pleine gloire,
Tombée en plein combat pour avoir trop lutté,
Tu sentirais en toi, troublée et sans y croire,
S'engourdir sourdement ce courage indompté:

Alors ont commencé tes mornes destinées,
Quand la moisson finale a trompé le labour :
Et tu connus l'horreur des mortelles journées,
Et l'espoir renaissant ou déçu tour à tour!

Et rien n'a pu fléchir le sort, ni te défendre,
Rien, les cieux, ni la mer, ni l'obscur dévouement.
Mais, dans Paris distrait lorsque revint ta cendre,
La poésie en deuil la reçut dignement.

V

O prêtresses de l'Art, que la scène tragique
Caresse avec amour d'un vivant souvenir;
Que Corneille toucha de son vers énergique,
Et dont le laurier d'or ne peut pas se ternir;

Vous toutes dont la voix, des poètes aimée,
A su dans l'idéal incarner le réel,
Et dont nous adorons la pure renommée,
Champmêlé, Lecouvreur, Clairon, Georges, Rachel,

Faites à votre sœur l'accueil des grandes âmes :
Elle est digne de vous et du culte sacré;
Elle a connu vos pleurs, vos courroux et vos flammes;
Et sa foi pour le beau n'a jamais abjuré.

Elle aima le sublime, et, — jamais assouvie, —
Vingt ans, en promena le radieux flambeau :
Et, puisque pour son art elle a donné sa vie,
Que cet art, en retour, lui prépare un tombeau !

XLVI

DERNIÈRE STATION

Carnet de voyage.

Que les départs sont prompts ! Que les retours sont lents !
Comme un char fatigué sur des routes peu sûres,
La machine en travail a des airs somnolents :
Pour la même distance, elle a d'autres mesures !

Moi-même, je disais à ce train sans pitié :
« Va moins vite ! » Aujourd'hui, je lui crie avec rage :
« Hâte-toi ! » Je voudrais le mettre de moitié
Dans mon impatience, et presser son ouvrage !

Et là-bas, sur le quai témoin de nos adieux,
Tous mes aimés, groupés dans une même attente,
Guettant bruits et signaux de l'oreille et des yeux,
Appellent du sifflet la fanfare éclatante.

Ah! revenir! Entendre enfin ces bonnes voix,
Dont chaque note parle une langue connue!
Retrouver, — sans que nul y manque cette fois, —
Ces regards où la vie entière est contenue!

S'étonner qu'on ait pu si longtemps supporter
L'ombre que dans le cœur fait la tendresse absente;
Que, sans terreur secrète, on ose se quitter,
Et que la volonté, même un jour, y consente!

Ah! sauter du wagon, s'échapper du bateau!
Adorer le logis, si petit qu'il paraisse!
Déboucler la valise et le portemanteau!
Même aux meubles muets demander leur caresse!

Aux étés loin de toi préférer les hivers;
Les verdures de laine, aux vastes paysages!
Et, dans le vieux fauteuil, près des livres ouverts,
Goûter le grand repos qui suit les longs voyages!

Comme il faut peu de place au bonheur! On est loin,
On a gravi des monts, on a foulé des grèves;
Puis, on n'a qu'un désir : revoir le petit coin
Où l'on a mis à part le meilleur de ses rêves!

« Paris! » — Les lourds wagons se vident à la fois;
Comme un essaim qui sort d'alvéoles en ligne,
Chacun cherche les siens des yeux, et leur fait signe.
A quoi bon regarder? Je vous sens, — je vous vois!

XLVII

FRANCE!

A MON AMI LE GÉNÉRAL PITTIÉ.

Carnet de voyage, 1878.

Ah! beau pays de France! Ah! ciel béni! Culture
Plantureuse, riante et robuste nature!
Moissons, vignes et prés; rivières dont les eaux
Promènent au soleil leurs sinueux réseaux;
Gais villages, dressant, le long de nos vallées,
De vos mille clochers les flèches effilées;
Routes, qui pénétrez jusqu'aux derniers hameaux;
Grands bois, qui dans la nue élevez vos rameaux,

Et, bravant la cognée et les coupes prochaines,
Défendez contre nous la majesté des chênes ;
Cimes des monts neigeux, beaux lacs, volcans éteints ;
Falaises et rochers dont les phares lointains
Parlent à l'Océan la langue de lumière ;
Greniers remplis, vergers aimés de la fermière ;
Chaumes où l'ouvrier des champs, grave et sans bruit,
Fait son labeur sacré, seul, de l'aube à la nuit ;
Opulentes cités, des grands fleuves voisines ;
Quais et ports ; ateliers où rien ne chôme ; usines,
Où la matière en feu, hors du moule grossier,
Change sa fonte brute en indomptable acier ;
Fournaises de l'esprit, où, sans cesse versée,
Pour la Science et l'Art s'épure la pensée ;
Où, du foyer brûlant jusqu'aux extrémités,
La flamme du travail forge les volontés ;
Ah ! terre merveilleuse, ah ! beau pays de France,
Dont le nom dit : « Franchise », et l'histoire : « Espérance ! »
Est-il vrai — comme ailleurs on ose l'affirmer —
Que ton heure est passée, et qu'on peut le fermer,
Le livre où l'univers puisait sa foi virile ?
Que ton génie, en proie aux partis, est stérile ?
Que tu ne cherches plus, indifférente au droit,
Le chemin de l'honneur, dès qu'il est trop étroit ?
Que tu n'opposes rien au courant qui t'entraîne :
Et que mœurs et devoirs, et raison souveraine,

Et bon sens populaire, et sainte loyauté,
Tout ce qui fut hier ta force et ta fierté,
Dans l'appauvrissement d'une lente anémie,
Ne sera bientôt plus, pour l'Europe ennemie,
Dont on entend déjà les rires insultants,
Qu'un souvenir, pareil aux ruines du temps?

Ah! France, pour risquer ces paroles altières,
Pour blasphémer ainsi par delà les frontières,
Il faut n'avoir pas vu, rien qu'en les traversant,
Ce que ta vieille terre en elle a de puissant;
Et n'avoir pas compris, aux sillons qu'on y trace,
Quelle sève a le sol et quels muscles la race;
Et n'avoir pas senti, quand on pressait ton cœur,
Tout ce que tu gardais en réserve au vainqueur!

Étrangers, qui parlez d'égout et de sentine,
Qui jugez d'après vous notre ardeur libertine,
Et qui ne demandez à la noble Cité
Que les pires faveurs de l'hospitalité,
S'il vous plaisait d'aller, ô voyageurs novices,
Ailleurs qu'aux mauvais lieux où vous payez vos vices :
Si, lorsque les scrutins sont clos dans les faubourgs,
Vous visitiez, au fond de leurs obscures cours,

Pour voir l'outil qui marche avec le bras qui sue,
La multitude à peine, un dimanche, aperçue ;
Non le peuple qui sort des bagnes, mais le bon,
De vapeur tout humide et tout noir de charbon ;
Qu'on peut tromper, qu'on peut trahir, qu'on peut surprendre,
Encor trop ignorant pour savoir se défendre
Des sophismes menteurs dont on nourrit sa faim,
Mais généreux toujours, et travailleur enfin ;
Si vous pouviez les voir, sans qu'un cœur se démente,
Sous le soleil brûlant, sous l'ondée inclémente,
Nos jeunes soldats, fiers de leurs communs travaux,
Et mûrs, avant le temps, pour les périls nouveaux ;
Si, de là, vous alliez vers ces champs où je passe,
Pour y voir, aussi loin que le ciel et l'espace,
Nos paysans courbés en deux sur les sillons,
Comme s'ils leur disaient tout bas : « Nous travaillons ! »
Si vous pouviez enfin, ô visiteurs frivoles,
Entendre tout à coup, de toutes les écoles,
Monter, comme un concert doux et mystérieux,
Ce long bourdonnement des petits, curieux
D'apprendre, et bégayant le nom de la Patrie ;
Si l'ayant vue, après la lutte, endolorie,
Vous parcouriez la France avec des yeux meilleurs,
Sachant que tout pays vaut par ses travailleurs :
Des plaines aux forêts, des villes aux villages,
En haut, en bas, partout, sur les monts, sur les plages,

Vous liriez, ô railleurs de cette nation,
Le courage, et l'espoir, et l'obstination ;
Et vous ne diriez plus — ce serait impudence —
Qu'un peuple ainsi trempé court à sa décadence !

TABLE DES MATIÈRES

I

PAGES INTIMES

I. — La source. — Au lecteur..... 3
II. — Au souvenir de Jules Lovy, journaliste.. 5
III. — Médaillons..... 8
IV. — La chose ailée..... 10
V. — Discrétion..... 15
VI. — La lettre..... 17
VII. — Histoire d'une âme..... 19
VIII. — Le rosier..... 22
IX. — Le coupé..... 25
X. — Le lierre..... 27
XI. — La morte vivante..... 30
XII. — Sommeil à deux..... 33
XIII. — Le départ..... 35
XIV. — Immaculée..... 37

XV. — Proportion 43
XVI. — Naïveté 45
XVII. — Exigence 47
XVIII. — Le portrait 49
XIX. — Viatique 51
XX. — Jeunes mariés 53
XXI. — Interrogatoire 56
XXII. — Déménagement 58
XXIII. — Les trois peuples 61
XXIV. — Le berceau 63
XXV. — *Alma mater* 65
XXVI. — Protée 70
XXVII. — La visite 72
XXVIII. — A un enfant 76
XXIX. — Problème 78
XXX. — Excuse 80
XXXI. — Ci-gît 87
XXXII. — Les trois blessures 89
XXXIII. — Les abandonnés 92
XXXIV. — Cœur d'ivoire 96
XXXV. — Le moule brisé 98
XXXVI. — A ma mère 100
XXXVII. — Conseil 102
XXXVIII. — Les cinq sens 105
XXXIX. — Solitude 106
XL. — Coup d'aile 108
XLI. — Logos 110
XLII. — Sérénade 114
XLIII. — La sieste 116
XLIV. — L'adieu 119
XLV. — Le lévite 121
XLVI. — Bal costumé 129
XLVII. — L'âme absente 131
XLVIII. — Echange 136
XLIX. — Remerciement 138
L. — Édilité 140

LI. — Le verset..... 142
LII. — La note qui pleure..... 146
LIII. — La voix de Suzanne..... 148
LIV. — Grandeur morale..... 151
LV. — L'herbier..... 153
LVI. — Cassolette..... 161
LVII. — Mysticisme..... 163
LVIII. — Noces d'argent..... 167
LIX. — Les petits cercueils..... 169
LX. — Chanson de geste..... 174
LXI. — Regret..... 177
LXII. — Le mal du poète..... 179
LXIII. — Les jeunes..... 184
LXIV. — La poésie est une plante..... 186
LXV. — Billet..... 188
LXVI. — Trio de bêtes..... 190
LXVII. — Berceuse..... 193
LXVIII. — Aveu..... 195
LXIX. — La condition..... 197
LXX. — *Hoc erat*..... 200
LXXI. — La maison..... 202
LXXII. — Suzel..... 205
LXXIII. — Prière du soir..... 206
LXXIV. — Songe d'une nuit d'été..... 211
LXXV. — L'enfant terrible..... 213
LXXVI. — Pax..... 215
LXXVII. — La veillée du médecin..... 217
LXXVIII. — L'aube du mort..... 225
LXXIX. — *Pro aris et focis*..... 227
LXXX. — Leçons de choses..... 231
LXXXI. — Confiance..... 233
LXXXII. — Le tiroir..... 235
LXXXIII. — Le dernier doute..... 237
LXXXIV. — La montagne..... 239
LXXXV. — La curieuse..... 241
LXXXVI. — Le commencement et la fin..... 243

II

EN VOYAGE

I. — La nature..... 247
II. — Séparation..... 249
III. — Printemps..... 251
IV. — La roche qui tombe..... 255
V. — Ascension..... 259
VI. — Montagne à vendre..... 264
VII. — Le village..... 270
VIII. — Vacances..... 272
IX. — Le repos du paysan..... 279
X. — Les heures..... 281
XI. — Voyage de nuit..... 283
XII. — Tableau..... 290
XIII. — La vague..... 292
XIV. — Au bord de la mer..... 295
XV. — La buvette..... 298
XVI. — Tu m'as dit un jour..... 301
XVII. — A travers champs..... 303
XVIII. — Devant une statue..... 305
XIX. — Sur une falaise..... 311
XX. — *Requiescant in pace*..... 313
XXI. — Evocation..... 316
XXII. — Vieux enfants..... 318
XXIII. — La dépêche..... 320
XXIV. — Jeune couple..... 324
XXV. — La fièvre..... 328
XXVI. — Tunnel..... 330
XXVII. — Prison cellulaire..... 333
XXVIII. — L'hôtelière aveugle..... 336
XXIX. — La tombe de Brizeux..... 338
XXX. — Le blason..... 344

XXXI. — Le lac bleu..... 346
XXXII. — Le serpent..... 348
XXXIII. — Correspondance..... 350
XXXIV. — Pascal..... 354
XXXV. — Langues vivantes..... 356
XXXVI. — Le taillis..... 359
XXXVII. — Croquis provincial..... 363
XXXVIII. — Saint-Mandrier..... 366
XXXIX. — Le miroir..... 368
XL. — Les fils de Cham..... 371
XLI. — Lassitude..... 373
XLII. — A Joachim du Bellay..... 379
XLIII. — Où donc est le pays?..... 381
XLIV. — Jean-Jacques..... 384
XLV. — Pour le tombeau d'Agar..... 386
XLVI. — Dernière station..... 393
XLVII. — France!..... 396

AUG 4 - 1910

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 242-07.